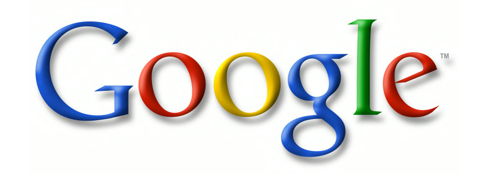


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

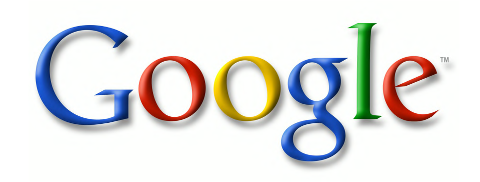
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

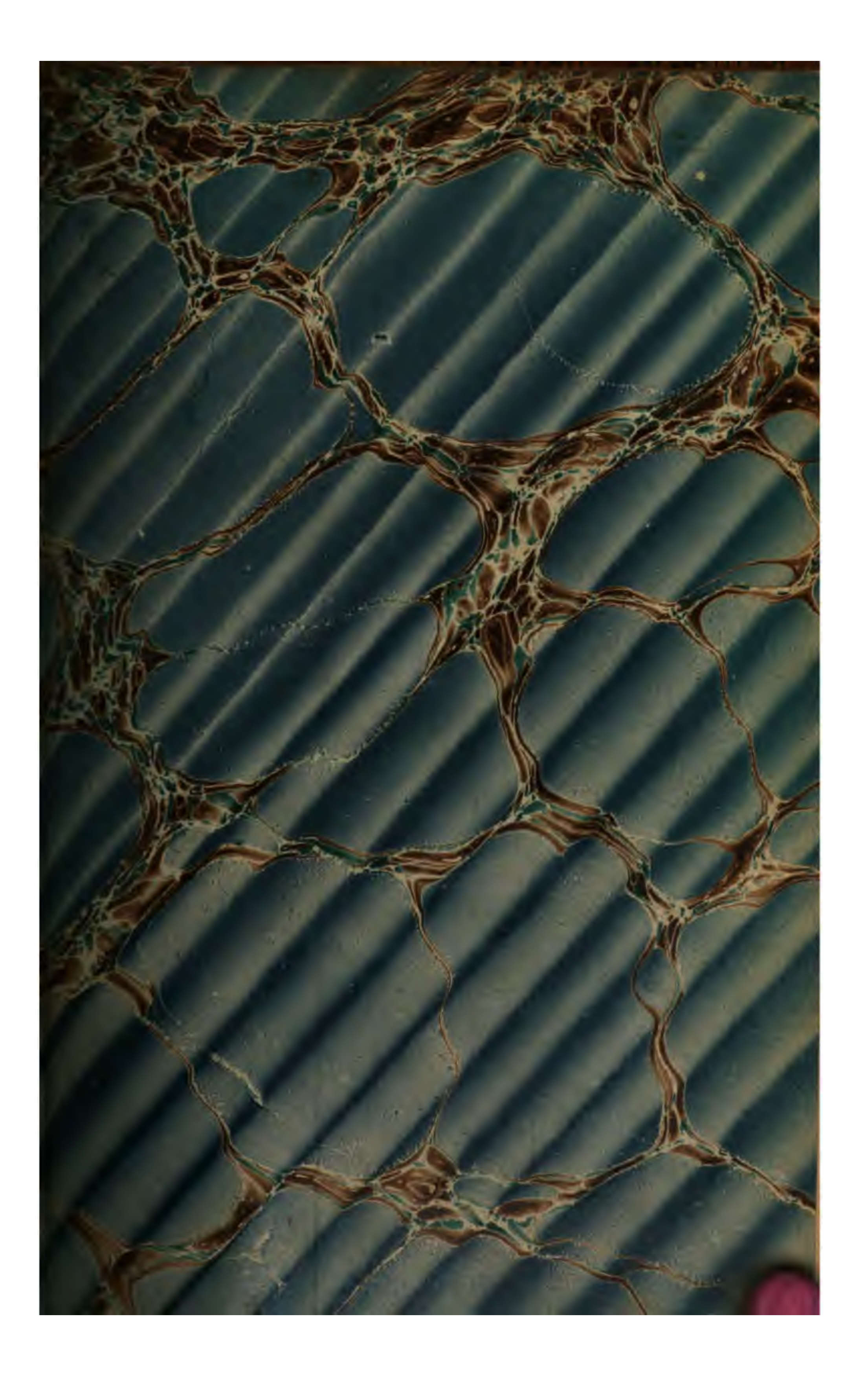
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





~~NS. 109 e. 2~~
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. III B. 381



V.H
150

ŒUVRES DIVERSES

DE

M. ROGER.

E. DUVERGER, IMPRIMEUR,
4, RUE DE VERNEUIL.

ŒUVRES

DIVERSES

DE M. ROGER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PUBLIÉES PAR

M. CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

PARIS.

LIBRAIRIE DE FOURNIER,

RUE DE SEINE, N. 14.

1835

L'ÉPREUVE DÉLICATE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 13 JANVIER 1798.

Croyons-les, mon ami, sans les mettre à l'épreuve.

ÉPREUVE DÉLICATE, ***scène dernière.***

PRÉFACE

DE L'ÉPREUVE DÉLICATE.

J'ai connu dans ma jeunesse un excellent homme; Champenois, comme moi, de cœur et d'origine, qui toujours et à propos de tout, remontait au principe des choses et ne s'occupait des faits dont ses yeux ou son esprit étaient frappés qu'après avoir examiné ou les causes qui avaient pu les amener, ou les moyens qui auraient pu les prévenir.

J'avais l'honneur d'habiter la même prison que lui, et, quoiqu'il y eût entre nos âges une légère différence de plus de cinquante ans, il était pour moi plein de bontés; il aimait à causer avec moi, parce que j'avais du plaisir à le laisser parler, et que je ne contrariais jamais sa manie. Voyez pourtant jusqu'où il la poussait quelquefois! Un des commissaires chargés de la police des prisons me remet un jour l'extrait de mon écrou, c'est-à-dire copie du procès-verbal où étaient consignés tous

les motifs de mon emprisonnement. Voici quel en était le début :

« François Roger, né à Langres, le 17 avril 1776 « (vieux style), *convaincu* : 1° d'avoir conspiré con« tre la république, 2° d'être l'ennemi du peuple, « 3° d'avoir calomnié les patriotes, 4° d'avoir cher« ché à avilir la représentation nationale, le tribu« nal révolutionnaire et les assignats, etc., etc. [1] »

Je cours aussitôt à mon vieil ami; je lui lis cet écrou fatal, et, en sa qualité d'ancien et très habile lieutenant criminel au bailliage et présidial de Langres, je lui demande conseil sur les moyens d'échapper aux terribles et prochaines conséquences de cette sentence anticipée. — Mon ami, me dit-il, embrassez-moi; vous êtes trop heureux! — Comment? — Oui, trop heureux, car cet écrou n'est qu'un faux. — Un faux? — Sans doute, et ceux qui l'ont commis sont passibles des peines les plus graves. Relisez avec moi : François Roger, etc., *convaincu*. — Eh bien! après? — Eh bien! c'est là le faux. Vous n'avez point été entendu, donc vous n'êtes point convaincu. Il y a là de quoi les envoyer aux galères. »

Et sans attendre ma réplique, voilà mon savant compagnon d'infortune me citant à ce sujet toute la législation criminelle des temps anciens et mo-

(1) La fameuse loi de sang du 22 prairial (10 juin 1794) punissait de mort chacun de ces crimes.

dernes, depuis les Égyptiens jusqu'à nos jours, et n'oubliant, dans cette espèce de réquisitoire, ni la date d'une loi, ni le nom d'un seul législateur, ni un seul exemple de jurisprudence.

Où voulez-vous en venir, me dira le lecteur, avec un pareil début, et qu'ont de commun avec la comédie dont vous avez à nous parler, et votre prison et votre écrou? Allez-vous par hasard, faisant une préface à chacune de vos *préfaces*, imiter l'original que vous venez de nous peindre? — Ah! plût au ciel! Que n'ai-je le don d'amuser vos loisirs, comme il a su adoucir par ses entretiens ma précoce captivité! Je ne l'espère pas; je vais pourtant l'essayer ; à propos de la plus petite de mes pièces de théâtre, je ferai peut-être la plus longue de mes préfaces: n'ayant presque rien à dire du fond de mon sujet, je me jetterai, comme Simonide, sur Castor et Pollux, ou plutôt (et pour m'exprimer plus modestement) je laisserai courir ma plume à l'aventure, racontant le passé, peignant le présent, me hasardant parfois à prédire l'avenir; tantôt gai, tantôt triste, ne prenant d'autre engagement que d'être toujours vrai et d'autre souci que de n'être pas trop ennuyeux. — Sous le titre de préfaces ce sont donc *vos mémoires* que vous allez faire? — Donnez à ces esquisses le nom que vous voudrez hors celui-là, car il conviendrait mal à un si obscur acteur de la grande scène du monde. — Ruse d'amour-propre assez mal déguisée! Monsieur

l'auteur comique, ne vous souvient-il plus de ce faiseur de tragédies qui, persuadé que le succès, fort équivoque pourtant, d'une de ses pièces, était le plus grand événement du siècle, y rattachait sans cesse tous les événements contemporains, et même antérieurs ou postérieurs? Parlait-on devant lui de la mort d'un roi de France, de la bataille de Fontenoy, de l'enterrement de Voltaire, de l'incendie de l'Opéra, etc., etc.? Oui, s'écriait-il aussitôt, c'était tant de jours, tant de mois, tant d'années avant ou après la première représentation de *Manco-Capac*. Prenez garde de tomber dans le même ridicule! — Je pourrais me contenter de répondre par un vers de cette tragédie :

De ce crime a-t-on cru Manco-Capac capable?

mais je dois et je puis faire une réponse plus sérieuse.

Quand mon savant et spirituel confrère, mon ami M. Charles Nodier, m'offrit d'être l'éditeur de mes œuvres, il inséra dans son prospectus la lettre que je lui écrivis à ce sujet, et voici une partie des engagements que j'y prenais envers le public :

« Pour ne pas être accusé de n'offrir que du vieux « à un public qui n'aime que le nouveau, je ferai, « pour chacune de mes pièces de théâtre, une pré- « face où je me propose d'assaisonner mon examen « de conscience dramatique du récit des diverses « circonstances publiques ou privées qui ont pré- « cédé, accompagné ou suivi la représentation de

« l'ouvrage. Dans ces récits, que j'entremêlerai « d'anecdotes sérieuses ou gaies, et généralement « peu connues, j'exposerai naïvement mes principes « et mes affections, soit en littérature, soit en poli- « tique, sans prétendre les imposer à d'autres, mais « avec l'espoir légitime de mériter de plus en plus, « par ma franchise et ma fidélité, la considération « qui s'attache aux cœurs droits, et qui a fait jus- « qu'ici ma plus grande consolation dans toutes les « traverses de ma vie. »

Or, cet engagement, je dois d'autant mieux le remplir qu'il a été agréé avec une confiance et un empressement aussi doux qu'honorable pour moi. Je ne parle pas seulement ici de mes amis, ou de mes compatriotes qui sont aussi mes amis [1], ou de mes simples connaissances; c'est de tous les points de la France, c'est de tous les partis qui la divisent qu'il a été répondu à l'appel de M. Nodier. J'avais dès les premiers jours reçu d'un illustre poète, M. Victor Hugo, une lettre si flatteuse que je n'ose en reproduire ici que le paragraphe suivant : « Quelles que soient les diversités « d'opinions politiques ou littéraires, tous les hom- « mes de cœur dans cette occasion vous doivent un « serrement de main. » Ces nobles paroles ont

(1) Oui, mes amis; et ils savent bien que, pour les nommer ainsi, je n'ai pas attendu la nouvelle preuve d'estime et d'attachement qu'ils viennent de me donner.

trouvé de nombreux échos; les souscriptions sont arrivées en foule à mon libraire. Comment puis-je autrement reconnaître tant et de si éclatants témoignages d'intérêt qu'en demeurant également fidèle et à des engagements que mes souscripteurs ont acceptés, et à des principes qu'ils apprécient, lors même qu'ils ne les partagent pas?

J'espère, au reste, sans manquer jamais à ma franchise naturelle, garder constamment une juste mesure, soit dans le choix et l'appréciation des événements que j'aurai à esquisser, soit dans l'expression de mes sentiments et de mes opinions personnels; et si je ne suis pas assez heureux pour intéresser toujours, je me promets bien du moins de ne jamais m'exposer sciemment à blesser personne.

Je ne m'arrêterai pas à parler des premières années de mon enfance, de la tendresse de ma famille pour un fils unique, considéré, suivant l'usage, comme un petit prodige, parce qu'il faisait chaque année une assez ample moisson de prix au collége. Pour intéresser le public à de pareils récits il me faudrait ce que je n'ai point : tout le talent et peut-être plus que le talent de Marmontel[1]. Je dirai seulement que ces couronnes légères me flattaient surtout quand je les recevais de la main d'un illustre prélat qui, descendant alors des hauteurs de son éloquence, trouvait toujours pour l'enfance

(1) 1er volume de ses Mémoires.

des paroles simples et douces comme celles du Dieu dont il était l'apôtre [1].

Le succès de mes premières études enchantait d'autant plus mon père que, bien qu'il occupât une honorable charge de finances [2], dont j'aurais pu hériter après lui, il se proposait de faire de moi un avocat et de m'envoyer à cet effet dans la capitale étudier mon droit sous les auspices de son beau-frère, M. Jolly, l'un des plus célèbres et des plus respectables avocats-consultants du parlement de Paris [3].

J'avais moi-même ou du moins je croyais avoir un penchant décidé pour cette noble carrière. A peine âgé de quinze ans, je formai, avec quelques bons camarades et amis de collége, une espèce de basoche où nous remplissions tour à tour les fonctions d'avocats, de juges et de procureurs du roi. Là, n'ayant à plaider aucune affaire civile ou criminelle, nous nous exercions à écrire et à parler sur des matières d'histoire, de morale, et sur tout autre sujet propre au développement de nos jeunes facultés oratoires. Les causes se tiraient au sort, et, à cela près, tout se passait dans la basoche comme dans les tribunaux ordinaires. Ce fut ainsi qu'il m'arriva de plaider pour la musique contre la peinture, pour Scipion l'Africain contre Turenne, et je

(1) Le cardinal de Laluzerne, évêque de Langres.

(2) Il était receveur général des décimes du diocèse.

(3) Voyez la préface et la dédicace de la comédie de *l'Avocat*.

ne me rappelle pas ceci sans quelques remords, car je gagnai ma cause.

Mais la révolution commençait à gronder. La basoche fut dénoncée au club. On la représenta comme une réunion suspecte; l'innocente prose qui s'y débitait fut bientôt transformée en déclamations séditieuses; on nous accusa même de quelques couplets lancés contre un bon patriote qui avait le malheur d'être bête, quoiqu'il eût l'agrément d'être bossu. Je fus particulièrement désigné, moi, pauvre petit faiseur de romances, comme l'auteur de ces malices anti-patriotiques. On conseilla à mon père, chez qui siégeait la basoche, de lui fermer sa maison et de m'envoyer à Paris faire ma rhétorique.

Je partis donc, regrettant vivement mes parents, ma chère ville natale, mes professeurs et mes amis de collége. Cette violence redoubla la répugnance naturelle que je me sentais déjà pour la révolution. Jusque là, je n'avais été qu'assez légèrement frappé des événements sinistres dont elle nous menaçait; mais la dissolution de la basoche!... Cette iniquité m'éclaira sur toutes les autres; rien désormais ne devait être sacré. Ce fut avec cette disposition d'esprit que j'arrivai dans la grande ville.

Le premier objet qui blessa ma vue, tout en descendant de voiture, ce fut un bonnet rouge dont on avait coiffé un buste de Voltaire; juste ignominie pourtant, infligée à celui qui, en 1764, écrivait ces odieuses paroles : « Tout ce que je vois jette les

« semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas *le plaisir* d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion, et alors *ce sera un beau tapage! Les jeunes gens sont bien heureux! ils verront de belles choses!* »

Je trouvai dans M. Jolly, mon oncle, un second père aussi prudent que tendre. L'année scolaire (1792) étant déjà commencée, il se hâta de me placer chez un maître de pension qui professait la rhétorique au collége de Lisieux. Il me fut pourtant accordé quelques jours pour voir Paris; j'en profitai pour demander tout d'abord à voir la famille royale, et dès le lendemain on me conduisit à la messe du Roi.

Ce prince infortuné jouissait encore alors d'un simulacre de royauté. Il avait une garde fidèle, bien qu'elle ne fût plus la même qu'au 6 octobre; les *Cent-Suisses* garnissaient la chapelle; tout semblait autour de lui respirer la sécurité peinte dans ses traits; la Reine elle-même, promenant tour à tour ses regards majestueux sur le Dauphin, sur Madame et sur l'autel du Dieu de saint Louis, paraissait aussi calme, aussi exclusivement occupée de prier que son auguste belle-sœur, madame Élisabeth. Mais, loin de partager cette sécurité, j'eus beau vouloir prier comme eux et pour eux; je ne sus que

pleurer, et je sortis, la mort dans l'ame, frappé des plus affreux pressentiments, comme si je les voyais pour la dernière fois.

On chercha à me distraire en me conduisant au spectacle. Déjà un grand nombre de nouveaux théâtres exploitaient, ou, pour mieux dire, estropiaient avec pleine licence tout le répertoire des théâtres privilégiés. On jouait dans la rue de l'Estrapade *Brutus, Zaïre* et *Mahomet.* Une partie des comédiens français avaient quitté la belle salle du faubourg Saint-Germain pour aller rue de Richelieu. Mais, à l'exception de Monvel, déjà cassé sans être vieux, et de Talma, fort jeune encore, qui n'avait fait deviner son génie tragique que dans la pièce révolutionnaire de *Charles IX*, il était resté à l'ancienne comédie presque tous les talents du premier ordre. Le *Marius à Minturnes* de M. Arnault, *la Mort d'Abel* de Legouvé, *le Vieux Célibataire* de Collin-d'Harleville étaient alors dans tout l'éclat de leur succès et j'y pris un grand plaisir.

J'entrai ensuite paisiblement et sans regret chez mon professeur de rhétorique qui fut secrètement chargé par ma famille de tempérer, autant qu'il serait en lui, mes jeunes passions politiques. M. Lepitre (c'était son nom) y réussit assez mal. Homme d'esprit et de plus excellent homme, il avait alors le malheur d'être partisan zélé des idées nouvelles et l'ami du fameux Manuel. Bien qu'il ne s'en vantât point, je ne tardai pas à m'en aperce-

voir, et, loin de me laisser convertir par lui, je me mis en tête de le convertir lui-même. Je le combattais dans nos conversations et jusque dans mes devoirs de rhétorique. Là, à propos des anciens ou des modernes, de Pertinax ou de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, je ne manquais jamais de glisser quelques allusions politiques qui lui faisaient froncer le sourcil et souvent le piquaient au vif. Du reste nous ne nous en aimions pas moins; et quand, trois ans après, j'appris la noble conduite qu'il avait tenue dans la tour du Temple, à l'égard des cinq royales victimes, je courus bien vite l'embrasser et lui demander pardon de mes hostilités d'écolier. Il se confessa à son tour et me raconta que, voulant un jour m'empêcher de faire quelques folies au spectacle, où j'étais allé, malgré lui, voir jouer *Mérope,* il m'avait suivi et s'était placé derrière moi au parterre pour me surveiller mieux; mais qu'à ces vers :

O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : Sauvez le roi, son épouse et ses fils,

mon émotion l'avait gagné lui-même et qu'il lui avait fallu un grand courage pour ne pas me sauter au cou.

On pense bien que ma rhétorique souffrit un peu de ces distractions; je réussis pourtant dans

plusieurs facultés. Mais arriva la fatale journée du 20 juin.

J'étais paisiblement à travailler dans ma pension de la rue Saint-Jacques, lorsque, vers cinq heures du soir, le son du tambour frappe mon oreille. M. Lepitre étant absent, je demande au portier ce qui se passe dans Paris. — Rien, me répondit-il; ce sont les faubourgs qui se sont portés aux Tuileries. — Pourquoi faire? — Ah! dame! ils prétendent que la reine a fait venir de Lyon, dans des citrouilles, des boulets rouges pour tirer sur le peuple. — Imbécile! — D'ailleurs, ça ne vous regarde pas, vous autres; remontez à l'étude. » Au lieu d'obéir au Cerbère, je m'élance vers la porte que je referme aussitôt, et me voilà parti pour les Tuileries. A quoi bon? eh! vraiment je n'en savais rien; je n'y pouvais rien; mais j'y courais.

Quand j'arrivai, le drame était fini. Le maire Pétion, auteur de ce drame, remerciait ses acteurs de la manière *noble et digne* dont ils avaient joué leurs rôles et les priait poliment de rentrer chez eux. Tous défilaient devant lui, portant des piques, des faulx, des croissants de fer, le bonnet rouge sur la tête et précédés d'un étendard où était écrit: *Voici les Sans-Culottes!* Quel spectacle hideux! Et Pétion leur disait : *Au revoir!* Et ils se revirent en effet dans le même lieu, cinquante jours après pour précipiter du trône, au nom de la liberté, le restaurateur des libertés françaises!

Le 20 juin faisait prévoir le 10 août aux hommes les moins clairvoyants; ma famille ne jugea pas à propos d'attendre cette dernière catastrophe pour me rappeler à Langres.

Je retrouvai cette ville très agitée; non que l'immense majorité des habitants ne fût pas ennemie du désordre, ou que la vivacité de leur esprit eût égaré leur bon sens; mais ils étaient sous le joug d'une société populaire dominée elle-même par un homme étranger à la ville; car ce sont presque toujours des intrigants, nés hors du pays, qui le poussent aux révolutions, par la raison toute simple qu'ils y ont tout à gagner et n'y ont rien à perdre.

Aussi la tranquillité dont on m'avait flatté, et que j'y trouvai d'abord, ne fut-elle pas de longue durée. Vers la fin de mai (1793), c'est-à-dire environ quatre mois avant *la loi des suspects*, la municipalité dressa par anticipation une liste de suspects et me fit l'honneur de m'y placer.

Toutefois, pour moi comme pour quelques autres, les conséquences de cet honneur-là ne furent pas complètes tout d'abord. Tandis que le plus grand nombre fut claquemuré dans une maison de réclusion, on commença par me donner pour prison la maison de mon père, soit par égard pour ce vieillard universellement vénéré, soit en considération de mon extrême jeunesse.

Me voilà donc prisonnier sur parole. Certes, il

m'eût été facile de m'évader; mais j'aurais compromis ma famille, et je n'en eus pas la pensée.

Un soir pourtant, m'étant hasardé à prendre l'air sur la porte de la maison, un pied dedans, un pied dehors, un jeune et brave artisan du voisinage, le menuisier Vincent, m'aborde et me dit : — Pauvre petit prisonnier, voulez-vous venir danser? — Vous vous moquez de moi, lui répondis-je! — Vous allez voir que non. » Et le voilà qui, aussitôt, me prend lestement sur son épaule, et me dépose à cent pas de là, au beau milieu d'une noce où je suis à l'instant entouré, félicité, embrassé même par tous les danseurs et danseuses qui me croyaient en liberté. Je me prête à leur illusion et je finis par la partager, si bien que j'aurais passé là peut-être une partie de la nuit, si ma mère qui m'avait suivi de près n'eût prié le ravisseur de son fils de le ramener au giron maternel.

Le lendemain, averti de cette équipée, le conseil de la commune me mande à sa barre, et, malgré la loyale déclaration du généreux menuisier, je suis condamné à huit jours de prison, pour avoir rompu mon ban et m'être exposé à danser sans permission municipale.

Cette prison n'était point celle qui renfermait les suspects; c'était tout bonnement la prison des voleurs. J'y trouvai pourtant quelques braves royalistes, arrêtés, sous divers prétextes, dans les communes voisines, et entre autres un avocat de

Paris, M. Aubertot, homme spirituel et lettré, et un saint prêtre de campagne, le curé de Germain-Villiers, qui profita de l'occasion pour nous confesser tous; bonne et rare fortune en ce temps-là! Le geôlier fut pour moi *bourru*, mais *sensible*, un vrai geôlier de mélodrame ou d'opéra-comique, et je l'ai reconnu depuis trait pour trait dans le personnage de Hactingtirkoff[1].

Un nouvel incident m'attendait à mon retour chez mon père; le nombre des suspects avait été doublé, et on y avait ajouté cinquante ou soixante femmes, parmi lesquelles se trouvaient ma mère et ma sœur[2]. Les femmes furent immédiatement incarcérées à l'une des extrémités de la ville, tandis qu'à l'autre extrémité, et par respect sans doute pour les mœurs, tous les suspects du sexe masculin, sans exception, furent réunis dans un vieux couvent nouvellement disposé à cet effet. Disposé! je me trompe; on avait oublié d'en réparer le toit, en sorte que la première nuit que j'y couchai je me réveillai dans l'eau.

(1) Nom du faux geôlier d'*Adolphe et Clara*, le plus piquant des ouvrages de Marsollier.

(2) Cette bonne et pieuse sœur, née du premier mariage de mon père, avait vingt ans de plus que moi. Elle a vécu et elle est morte comme une sainte, consacrant tous ses soins pendant sa vie et tout son bien après sa mort à l'éducation des filles pauvres. C'est elle qui a fondé de ses deniers l'institution des *Sœurs de la Providence*.

Que la jeunesse est heureuse! comme le chagrin glisse légèrement sur son ame! comme elle trouve promptement des consolations à tout! Privé de ma mère et de ma sœur, ne voyant mon vieux père que de loin en loin, par le trou d'un guichet, et le sachant seul, abandonné de ses meilleurs amis, obsédé par nos persécuteurs, ne recevant plus de nouvelles de ma famille de Paris, assurément j'avais raison de me trouver à plaindre. Mais j'avais tant de compagnons d'infortune qui valaient mieux que moi et qui souffraient davantage! Puis, la bonne occasion pour refaire à loisir mes études classiques, études si incomplètes dans nos colléges et si vite oubliées dans le monde! J'étais entre quatre murailles toutes nues et récemment blanchies. Je les tapissai peu à peu, non de gravures ou de tableaux, mais de belles et bonnes maximes, de vérités éternelles contre lesquelles toutes les folies humaines qui ont renversé les monuments, les villes et les empires ne prévaudront jamais. Je mis pour cela à contribution les anciens et les modernes, depuis Platon et Tacite jusqu'à Horace et Molière, depuis les Pères de l'église jusqu'à Voltaire. Oui, Voltaire; car c'est dans son *Essai sur les mœurs des nations* que je trouvai cette réflexion consolante :

« Que ceux qui sont tentés de se plaindre de leurs infortunes « particulières jettent les yeux sur les malheurs de la famille de « Charles Ier. »

Un de nos prisonniers[1], vieux chevalier français, du meilleur ton, de l'esprit le plus délicat et le mieux orné, qui venait chaque jour s'enfermer deux heures avec moi pour m'apprendre la littérature Italienne, fournit lui seul à ma muraille deux ou trois pieds de cette tapisserie plus animée cent fois que celle des Gobelins, puisque tous les personnages dont les noms y figuraient, y parlaient chacun leur langage, tantôt nous promettant la chute prochaine des tyrans de la France :

> Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.
>
> RACINE.

tantôt nous excitant à la résignation par la simple philosophie païenne :

> « Il ne faut point se fâcher contre les choses, car cela ne leur fait rien du tout. »
>
> MARC-AURÈLE.

tantôt par la voix du Psalmiste, tirant de nos souffrances même l'espoir certain d'un heureux avenir :

> « Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent dans l'allé-
> « gresse : ils allaient et pleuraient en répandant des semences ;
> « ils reviendront pleins de joie, portant des gerbes dans leurs
> « mains. »
>
> PSAUME 125.

Le temps s'écoulait ainsi rapidement entre l'é-

(1) M. de Vivey.

tude et l'amitié, car, en prison, c'est comme au collége: les affections y sont vives et durables. Je n'ai jamais revu sans émotion mes compagnons de malheur, pas même le petit nombre de ceux dont les opinions politiques ont cessé de nous être communes, et qui ont eu la faiblesse de se ranger du parti du vainqueur.

> Je suais sang et eau pour voir si, du Japon,
> Il viendrait à bon port au fait de son chapon[1].

Voilà peut-être ce que s'est dit maintes fois le lecteur en lisant cette préface où j'ai promis de parler de comédies, et où, depuis long-temps, je le tiens comme en prison avec moi. Au moins, se dit-il peut-être encore, le 9 thermidor arrive, et la liberté avec lui? Le 9 thermidor arriva en effet... mais sans la liberté.

Enfin je m'entends un jour appeler au guichet. — Tu es libre, me dit une grosse et brutale voix qui, cette fois, me parut d'un charme inexprimable et dont le tutoiement ne m'offensa plus : voici l'expédition de l'ordre du comité de sûreté générale. — Et ma mère? et ma sœur[2] ? — Elles sont libres aussi; sortez tous trois et criez avec moi : *Vive la République!* — Vive mon oncle Jolly! car je parie que, s'il n'est pas mort, c'est à lui que nous devons d'être tirés d'ici.

(1) *Les Plaideurs*, acte III.

(2) On nous avait enfin réunis dans la même prison.

C'était en effet le premier soin dont il s'était occupé en sortant de *Port-Royal* (appelé alors, comme de raison, *Port-Libre*) où il avait été, pendant près d'une année, incarcéré avec ce pauvre Florian, lequel mourut de joie d'être mis en liberté.

Je profitai de la mienne pour demander à retourner à Paris où, malgré mes instances, mon père ne consentit à me renvoyer qu'après le 13 vendémiaire (5 octobre 1795).

Oh! quel spectacle curieux offrait alors cette ville et l'étrange temps que celui qui s'écoula entre vendémiaire an IV et fructidor an V, entre octobre 1795 et septembre 1797!

On sortait à peine des cachots; on échappait à peine à la mitraille qui avait succédé aux longues exécutions de la place Louis XV et de la barrière du Trône; on avait et la guerre étrangère et la guerre civile; le *maximum* avait anéanti le commerce; on manquait de pain, ou le peu qu'on en distribuait au malheureux peuple, qui *faisait queue* à la porte des boulangers, était de si mauvaise qualité qu'il restait collé à la muraille où souvent l'indignation le jetait.

Eh bien! dans cet état misérable, les cafés étaient pleins; on courait en foule aux spectacles; on se vengeait de la tyrannie par des épigrammes; on retournait contre elle les chansons patriotiques, au point qu'elle se vit contrainte de les interdire; on criait dans les rues : *Voilà le journal du* MEN-

TEUR[1] *qui dit du bien du gouvernement!* Ne songeant plus au passé, on ne pensait qu'à vivre et à rire du présent, sans s'inquiéter de l'avenir; on se moquait de tout le monde et de soi-même. La fureur des bals était extraordinaire. On ne regardait point au nom de celui qui les donnait, fût-il Barras ou un ancien perruquier de Moulins[2].

Outre les bals il y avait partout des réunions, ou littéraires, ou purement gastronomiques; il y en avait même dont la gourmandise et la littérature faisaient les honneurs à frais communs. Parlons d'abord des premières.

La Harpe, abjurant à la fois publiquement ses erreurs philosophiques et politiques, avait, dès le 30 décembre 1794, fait retentir le Lycée[3] de ses invectives éloquentes contre l'anarchie dont l'État et les lettres venaient d'être si long-temps la proie. Les leçons pleines de goût qui succédèrent à son discours d'ouverture avaient, pendant une année malheureusement trop courte, produit une sorte de restauration littéraire. Le canon de vendémiaire avait étouffé sa voix; mais l'impulsion était donnée; de près ou de loin son exemple fut suivi. A côté

(1) Ce journal était fait par Hoffman, l'un des plus spirituels et des plus judicieux écrivains critiques des temps modernes.

(2) Il s'était rendu acquéreur de l'hôtel de Salm, aujourd'hui le palais de la Légion-d'Honneur.

(3) Rue de Valois.

du Lycée s'élevèrent d'autres établissemens [1] consacrés, les uns à des cour s scientifiqueset à la littérature sérieuse, les autres à la littérature légère, mais qui tous annonçaient le mouvement des esprits long-temps comprimés et surtout le besoin de se distraire et de s'amuser.

L'une de ces réunions *légères* avait pris un titre vraiment anacréontique; c'était la société des *Rosati*. On y lisait des vers, on y faisait de la musique et les dames poètes y étaient admises en dépit des stances de Pindare-Lebrun [2]. J'eus l'honneur d'y être présenté par l'aimable et spirituel auteur des *Lettres à Emilie sur la Mythologie* [3]. Son rapport fut, non pas lu, mais chanté; car c'était une chanson fort gaie sur l'air *des bossus*; et moi je payai le tribut habituel imposé à chaque récipiendaire par une chanson sur *la rose*, qui, suivant l'habitude aussi, fut trouvée fraîche comme *la rose* [4]. Plus tard (après le 18 fructidor), la société des *Rosati* s'émancipa, et je m'émancipai avec elle, en y lisant une imitation en vers du Ier livre des *Annales*

(1) Au cirque du Palais-Royal, au vieux Louvre, rue Dauphine, rue du Faubourg-Saint-Honoré à l'hôtel Marbœuf, etc., etc.

(2) Stances satiriques où la sévérité du poète s'exprimait souvent en vers de mauvais goût, tels que ceux-ci :

L'encre sied mal aux doigts de rose ;
L'amour n'y trempe point ses traits.

(3) Demoustier.

(4) Voyez les *Poésies fugitives*, IIe vol.

de Tacite, tableau frappant de cette fatale journée où le Directoire venait d'égaler, sinon de surpasser, les proscriptions de la vieille Rome[1].

J'ai toujours fait peu de cas de la gastronomie; les longs repas m'ennuient presque autant que les orateurs de long cours. Je me laissai pourtant un jour conduire chez une dame qui tenait maison garnie et table ouverte, pour son profit d'abord, mais aussi, je dois le dire, pour l'avantage de beaucoup de gens. Elle réunissait chez elle, durant la terreur et même encore après, plusieurs conventionnels très influents, à qui elle arrachait par-ci par-là des graces importantes. C'est par elle que M. Jolly avait obtenu sa liberté et ensuite la mienne. Il y avait alors dans Paris plusieurs femmes de ce genre dont les grands dîners, payés je ne sais par qui ni comment, dîners un peu scandaleux par le luxe des mets et surtout par le nom des convives, étaient pourtant très courus et pouvaient encore être fort utiles. La maîtresse de la maison où je dînais me fit la grace de me placer à côté d'elle; elle avait de l'esprit, une assez belle figure et les manières de la meilleure compagnie. — Je n'ai pas l'honneur, lui dis-je tout bas, de connaître vos convives (ils étaient plus de trente), mais je prendrai la liberté de vous demander le nom d'un seul, de celui qui est en face de vous et qui, excusez

(1) Voyez les *Poésies fugitives*.

ma franchise, n'a pas une physionomie excessivement heureuse. — C'est, me répondit-elle, un des signataires de votre mise en liberté. — Ah! c'est différent! je vais tâcher de lui trouver meilleure mine. — C'est *le bonhomme* Bourdon de l'Oise, ajouta-t-elle. A ce nom je frissonnai quelque peu. Elle s'en aperçut et peut-être aussi le *bonhomme* Bourdon. Il ne dit mot pourtant pendant tout le dîner; mais au dessert, le voilà qui tout à coup se lève, et, le couteau à la main, s'écrie d'une voix de hyène : « S'il y a ici par hasard un seul « aristocrate, qu'on me le montre; j'irai lui plon-« ger ce couteau dans la gorge! — En ce cas, ré-« partit vivement Mme ******, tous tant que nous « sommes ici nous avons la certitude de vivre long-« temps. » Il se rassit alors et avala un verre de vin de Champagne. — Vous ne savez pas, me dit Mme ******, pourquoi il fait ainsi le méchant? C'est qu'il a peur. — Des aristocrates? — Non, mais de ses *frères et amis* qui le jalousent, le détestent et finiront par le tuer. La belle dame se trompait de peu. Quelques mois après, *le bonhomme* Bourdon fut compris dans la liste des conspirateurs *royalistes* de fructidor et déporté comme tel à la Guiane!

Ainsi le veut la Providence ; la révolte amène la révolte : c'est par les révolutions que périssent les révolutionnaires. A l'échafaud comme au pouvoir, les Girondins ont remplacé les Constituants, les Dantonistes ont succédé aux Girondins et les Ro-

bespierristes à Danton. Pétion, que j'avais vu naguère porté en triomphe, Pétion poursuivi, traqué comme une bête fauve, fut dévoré par des chiens; et le philosophe Condorcet, si ardent pour la révolution, si ingrat envers la famille royale, se vit, à l'âge de cinquante ans, réduit à s'empoisonner à la veille du supplice que lui préparaient ses frères en philosophie. Ah! si la révolte est un crime, convenons donc aussi qu'elle est une grande sottise!

Me voilà bien loin des sociétés gastronomiques. Laissons-les se multiplier dans Paris, au milieu de la misère; ne donnons pas même une petite mention au restaurateur Juliet[1], illustre fondateur des *déjeuners à la fourchette*, où se portait en foule ce qu'on appelait alors *la jeunesse de Fréron*[2] ou *la jeunesse dorée*.

Mais que fait, tout près de ces ateliers culinaires, cette troupe de gens à l'œil avide, aux mains sales, aux cheveux gras, abordés avec empressement par d'autres figures maigres, pâles et inquiètes? Qu'ont de commun entre elles ces deux espèces d'hommes? Les uns ont besoin de vendre, les autres d'acheter. D'acheter quoi? de l'argent? On n'en voit plus nulle part!... On en voit pourtant au perron du *Palais-*

(1) Il était en même temps acteur à l'Opéra-Comique; c'était un comédien gai et naturel.

(2) Député de la Convention que la jeunesse parisienne avait cru un moment revenu de ses idées républicaines et disposé même à favoriser, par son influence, le retour de l'ordre.

Egalité. C'est au perron que le malheureux rentier, mourant de faim, porte le dernier louis d'or resté caché dans sa paillasse. Un homme est là qui lui en donne vingt mille francs.... en assignats. Quel bonheur! il vivra *peut-être* avec cela pendant huit jours!

Ce n'était pas seulement de l'argent ou du papier qu'on vendait et revendait au perron, c'étaient des terres, des maisons qu'on n'avait jamais vues et qu'on ne devait jamais voir; car, dans la même matinée, elles changeaient souvent quinze ou vingt fois d'acquéreur. On jouait aux maisons comme à *l'as qui court*[1].

Il n'y avait plus pour ainsi dire de commerce et presque un quart de la population faisait, du matin au soir, métier de vendre et d'acheter. La meilleure société de Paris s'était elle-même résignée, pour vivre, à ce genre de négoce. C'était pitié de voir de nobles dames, dont les abondantes aumônes allaient jadis au-devant du pauvre, véritables anges de charité, réduites, pour se soustraire à la charité d'autrui, à colporter sous leurs vêtements déchirés des échantillons d'étoffes ou de denrées qu'elles cédaient avec un léger bénéfice. J'ai vu de mes yeux, mais non sans douleur, j'ai vu en cet état la veuve du maréchal de Richelieu! Et malgré cela on dansait, on jouait avec fureur et tous les spectacles

(1) Jeu de cartes qui amuse beaucoup les enfants.

étaient remplis! Singulier peuple qui rit également du mal et du bien qu'on lui fait, de la bonne comme de la mauvaise fortune, des bons et des mauvais gouvernements!

Celui de tous les théâtres qui avait le plus de vogue était la Comédie-Française. Elle avait commis un grand crime au commencement de 1793; elle avait joué *l'Ami des Lois* du courageux Laya. Elle avait fait pis; elle avait refusé de jouer des pièces républicaines. La salle avait été fermée, la plus grande partie des comédiens envoyés aux Madelonnettes, à Sainte-Pélagie, et le reste dispersé.

Ils avaient enfin trouvé un asile rue Feydeau, où l'on jouait aussi l'opéra-comique, et où le chanteur Garat venait d'attirer toute la bonne compagnie de Paris à ses concerts. Cependant une partie d'entre eux préféra de se remettre en société, rue de Louvois, sous la direction de la première tragédienne de ce temps-là[1], en sorte qu'il existait alors à Paris trois théâtres qui se disputaient l'honneur d'être le Théâtre-Français. C'était trop sans doute, et pourtant tous trois prospéraient ou du moins semblaient prospérer : les Français de la République, malgré le souvenir récent du *Jugement dernier des Rois*, et grace au succès de la belle et classique tragédie d'*Agamemnon* de M. Lemercier;

(1) Mademoiselle Raucourt.

les Français de Louvois par le succès de *Médiocre et Rampant;* les Français de Feydeau par l'élite de tous les acteurs comiques et par la faveur que leur avaient conquise d'ignobles persécutions noblement supportées.

Quoiqu'il n'entre pas dans mon plan de parler des autres spectacles où l'amour du plaisir, la curiosité et sans doute aussi l'esprit anti-républicain portaient alors les Parisiens, il m'est impossible de ne pas dire un mot du petit théâtre de *la Cité*[1], où, long-temps encore après les mitraillades de vendémiaire, se jouait une pièce extrêmement piquante, *l'Intérieur des Comités révolutionnaires*[2]. C'est là que tout Paris allait rire de la fidèle copie des Brutus, des Caton, des Socrate et des Scévola de carrefour, qui avaient été nos juges, nos geôliers et nos bourreaux pendant quinze terribles mois, et qui, tandis qu'un courageux pinceau les traduisait sur la scène, se promenaient tranquillement dans les rues, tout prêts à recommencer.

Malgré mes courses et mes observations philosophico-dramatiques, mon goût pour l'état d'avocat se fortifiait chaque jour par les leçons et les conseils de M. Jolly. Je ne manquais pas une audience, surtout de celles où brillaient alors MM. Bellart[3], Bon-

(1) Sur la place du Palais de Justice.

(2) Comédie de M. Ducancel.

(3) Voyez dans ce volume la préface de *l'Avocat*.

net et Roy, tous trois amis de ma famille et mes patrons au Palais. Je devais bientôt plaider ma première cause au tribunal criminel, et je m'y préparais avec tant d'ardeur que mon oncle en redouta les suites pour ma santé. Invité par la duchesse douairière d'Aiguillon à venir passer quelques jours à son château de Ruelle, il me proposa de l'accompagner. Nous ne prévoyions guère l'un et l'autre l'influence que ce voyage imprévu allait avoir sur le reste de ma vie !

Ruelle était encore rempli des souvenirs du cardinal de Richelieu. Son buste et son portrait, sauvés, par je ne sais quel miracle, de la rage du vendalisme qui avait mutilé son mausolée, se voyaient partout. Je m'inclinais devant son image comme si c'eût été lui-même. Je ne songeais plus aux actes de violence dont l'histoire l'accuse ; je ne me souvenais que de ce qu'il a fait de grand.

Je trouvai à Ruelle un des continuateurs de Vély [1]; c'était un habitué du château. Sa conversation avait plus d'agrément que ses écrits. Le soir on lisait en commun. Le modeste historien m'ayant cédé ses fonctions de lecteur, je me tirai assez bien d'un poème qui venait de paraître : *Le jour des morts dans une campagne*, ouvrage d'une admirable poésie, où M. de Fontanes préludait dès lors aux nobles combats qu'il a livrés tout le reste de sa trop

(1) Fontenay.

courte vie à l'anarchie et aux sophistes[1]. Mais je ne fus pas si heureux dans la lecture de quelques autres nouveautés, et mon petit talent échoua complètement aux *Fables du duc de Nivernais*, tout récemment publiées. Sélis avait dit en vain :

Nivernais est encor Duc et Pair au Parnasse.

je ne pouvais lire aucune de ses fables sans éprouver de ces accès d'ennui que la politesse condamne et qui se remarquent d'autant plus qu'on cherche davantage à les dissimuler. La maîtresse du château me demanda avec bonté si je n'étais point malade. — Je ne sais, lui répondis-je, mais je me sens une violente douleur de tête. — Mon Dieu! s'écria-t-elle, pourvu que vous ne soyez pas atteint de l'épidémie qui règne ici! Cette exclamation fut un trait de lumière. Il fallut sur-le-champ me reconduire à Paris, où la petite-vérole se déclara.

Ma convalescence à peine commencée, je me jetai avidement pour me distraire sur le premier livre que je rencontrai et je le dévorai. J'en fis autant pendant plusieurs jours, m'enfermant avec soin pour n'en être pas empêché; mais un matin le médecin me surprit un Homère à la main, et, jetant le volume par la fenêtre, me cria avec colère : — Petit fou! vous voulez donc devenir aveugle comme

(1) Voyez au IIe volume le discours pour la réception de M. Villemain à l'Académie française.

le poète que vous lisez? — Plût à Dieu! lui répondis-je, que je fusse aveugle et poète comme lui! Le docteur sourit sans le vouloir, puis reprenant sa sévérité : Vite une voiture, dit-il, qu'on y emballe ce jeune étourdi et qu'on le mène à Trousseau.

Trousseau était une belle campagne sur les bords de la Seine, appartenant alors au président de Brevannes, et qu'il avait gracieusement prêtée à la famille de M. Jolly, son conseil et son ami.

L'ordre et la consigne du docteur furent exécutés à la lettre; le peu de livres qu'on avait emportés furent mis sous clé. Eh bien! me dis-je, si l'on m'empêche de lire, on ne m'empêchera peut-être pas d'écrire; faisons des vers. Et me voilà pendant une semaine ou deux, cherchant des rimes dans les allées du parc où l'on croyait que j'allais épier des lapins; car, pour mieux cacher mon jeu, dans la crainte de quelque nouvelle prescription sanitaire, je sortais dès le matin, armé tout à la fois d'un fusil que je ne déchargeais point, et d'un crayon que je taillais souvent.

Mais faire des vers sans but déterminé, uniquement pour faire des vers, on s'en lasse bientôt, et c'est ce qui m'arriva d'autant plus vite que si, dès ma première jeunesse, j'avais eu le goût de la poésie, je n'avais pas la prétention de me croire poète. Dans cet embarras, je me souvins tout à coup d'avoir rêvé, une nuit, pendant la fièvre de ma maladie, que j'avais composé un opéra-comique, et de m'é-

tre réveillé au bruit des applaudissements du public. C'était sans doute une inspiration.

Pourtant je voulus consulter. J'avais à Paris un ami qui faisait alors des tragédies, et qui depuis a fait de bons ouvrages d'histoire et de critique presque autant que de bonnes actions [1]. Je lui écrivis mon rêve ainsi que le désir que j'avais de l'accomplir, et je le priai de m'aider à trouver un joli sujet d'opéra-comique. « Je ne sais ce que vous avez rêvé, « me répondit-il, mais vous étiez fort éveillé le jour « où, étant assis près de moi à une représentation des « *Héritiers* [2], vous me révélâtes, sinon une complète « vocation, du moins un penchant très vif pour les « ouvrages de théâtre. Je n'entends rien à l'opéra-« comique dont mon humeur et mes études ne « m'ont permis d'apprécier ni le mérite, ni les dif-« ficultés; mais voici un petit sujet de comédie que « je vous invite à traiter. »

A cette lettre était joint un canevas, une espèce de *scenario* que je méditai, modifiai, et arrêtai le jour même. Dans ma joie, je n'aperçus ni la faiblesse, ni le danger du sujet; dès le lendemain les trois premières scènes étaient écrites, et au bout de quinze jours la pièce était terminée.

Elle me parut charmante. Quel auteur, et surtout

(1) M. Petitot, à qui nous devons entre autres la collection complète des *Mémoires servant à l'histoire de France*.

(2) Jolie comédie de M. Duval.

quel auteur de vingt ans voit les défauts de son premier ouvrage? tout est illusion pour lui; par conséquent tout est bonheur et bonheur sans mélange. Il crée des personnages, il les fait agir, parler, entrer, sortir, quand et comme il lui plaît; il les gouverne, il est leur roi, sans chambres, sans ministres, sans contrôle quelconque. Mais l'avenir, mais les envieux, mais les sifflets?... Bon! est-ce qu'il y songe, tant qu'il compose, tant qu'il ne produit pas son enfant dans le monde? C'est là seulement que commencent les désenchantements et les tribulations. Et en effet, ma comédie achevée, je fus d'abord tourmenté de l'idée que j'aurais bien de la peine à retourner au palais et à sacrifier à Thémis ce que j'appelais déjà ma vocation pour Thalie. Je me rassurai pourtant en m'imaginant que je pourrais cultiver l'une sans divorcer avec l'autre, quoiqu'il y eût peu d'exemples d'une pareille bigamie.

En attendant je revins à Paris, pour lire mon chef-d'œuvre à Petitot, avant d'en confier le secret à personne. Mais, chemin faisant, je me mis à réfléchir, et je trouvai peu à peu ma conscience en révolte contre mon esprit. « Lors même que je ne « renoncerais pas tout-à-fait au barreau, quel cha- « grin j'allais donner à ma mère et à mon oncle, « en me jetant dans une nouvelle carrière si con- « traire à leurs desseins et à leurs espérances! » A force de réflexions, et je puis dire de remords, j'en

vins au point de souhaiter d'avoir fait une mauvaise comédie et de ne recevoir de mon ami, au lieu d'éloges, que le conseil du *Misanthrope* à *Oronte* :

Franchement *elle est bonne* à mettre au cabinet.

Hélas! il n'en fut point ainsi; soit qu'il fût aveuglé par son amitié pour moi, soit que la co-paternité qu'il s'était acquise en me donnant le sujet de l'*Epreuve délicate*, influât sur son jugement, il n'y releva qu'un fort petit nombre de fautes faciles à corriger, et me fit sur tout le reste mille compliments. Mon amour-propre les eût jugés sincères dans la bouche de tout autre; dans la sienne ils me semblèrent devoir être pris au pied de la lettre; je n'y manquai pas. Et quand, après la lecture, il me dit d'un ton sérieux qui me parut prophétique : « Cela doit réussir; cela réussira, » j'oubliai toutes mes résolutions, tous mes remords; j'oubliai et mon oncle et ma mère, et je sautai au cou du prophète. — Oui, reprit-il, il faut porter cette pièce au Théâtre-Français de la rue de Louvois; je demanderai lecture pour vous; j'ai des intelligences dans la place. — Et vous croyez que je serai reçu? — Je n'en doute pas; vous n'aurez pas besoin de ma protection; mais, avant tout, occupez-vous de revoir et de corriger votre ouvrage.

C'était là le difficile : je demeurais chez M. Jolly qui, depuis sa prison, ayant été forcé de sous-louer une partie de son appartement, n'avait pu me don-

ner pour cabinet de travail que le salon qui touchait à son propre cabinet. Comment lui cacher mon nouveau genre d'occupation? Je m'y essayai pendant quelques jours. Je mis sur ma table trois ou quatre gros volumes de jurisprudence; j'en tenais toujours un soigneusement ouvert, et je ne manquais pas de le feuilleter aussitôt que j'entendais venir mon oncle ou quelqu'un de la maison. Cette petite ruse envers un ami si tendre et si loyal, qui très probablement d'ailleurs n'en était pas dupe, ne tarda pas à me devenir insupportable.

Enfin, un beau matin, après avoir passé la nuit à terminer mes corrections, exténué de fatigue et pâle de frayeur, j'entre chez lui mon manuscrit à la main. — Savez-vous, lui dis-je, après l'avoir embrassé en tremblant, contre mon ordinaire, savez-vous, mon oncle, ce que j'ai fait à Trousseau? — Je le sais, tu y as fait une rude guerre aux lapins. — Oh! j'en ai laissé vivre un bon nombre... Mais un tout autre goût que celui de la chasse... — La poésie? je le sais. — Et comment le savez-vous? — Tiens, vois-tu ces chiffons de papier écrits de ta main, au crayon, et ramassés dans le parc par le jardinier. — Eh bien! mon oncle, je venais vous l'avouer... Oui... j'ai fait une comédie. — Pourquoi rougir? C'est une distraction fort innocente, et dont je te loue. — Vraiment! oh! que vous êtes bon! — C'est même un exercice qui ne te sera pas inutile dans la carrière d'avocat. — Se peut-il? — N'as-tu pas

vu beaucoup de plaidoyers et de mémoires où l'art de dialoguer joue un grand rôle, et dont les formes et le mouvement dramatiques ont assuré le succès? — Certainement! ceux de Beaumarchais, par exemple. Quel bonheur! — Tu me liras ta pièce, j'espère? — Je vous l'apportais; vous la lirez vous-même à tête reposée. — Bien, mon cher enfant; car tu sais que je t'aime comme si tu étais mon fils et que sur ce point je le disputerais même à ta mère. — Je serais un ingrat si j'en pouvais douter. — Mais voici l'heure du palais; il y a quelque temps qu'on ne t'y a vu. Vas-y ce matin, mon ami; Bellart y plaide une grande affaire; tu l'entendras avec plaisir et tu m'en rendras compte au retour.

Suis-je assez heureux! Me voilà enfin certain que je puis être à la fois auteur et avocat, sans que l'un nuise à l'autre, sans faire violence à aucun de mes goûts, et, pour comble de satisfaction, sans déplaire au meilleur des oncles, et par conséquent sans contrarier ma mère qui ne voit, et avec raison, que par ses yeux. Quant au reste de ma famille, et surtout quant à mes cousines, elles ont de l'esprit, elles aiment la littérature, elles ont de l'amitié pour moi, elles seront charmées de mes succès. Quelle joie pour elles lorsqu'après la première représentation de chacune de mes comédies, elles entendront le parterre crier : L'auteur! l'auteur! qu'il paraisse! qu'il paraisse!... Je ne paraîtrai point... Non, jamais! ce serait compromettre ma dignité

d'homme de lettres et d'avocat. Mais on proclamera mon nom en plein théâtre, devant quinze ou seize cents personnes; et le lendemain les journaux qui sont toujours justes le répéteront dans toute la France, d'où il se répandra nécessairement dans toute l'Europe. Après cela, le moyen de ne pas entrer à l'Institut!

Tels étaient les châteaux en Espagne que je bâtissais en descendant la rue de la Harpe pour me rendre au palais.

Bellart fut-il éloquent? je l'affirmai à mon oncle sans crainte de me tromper; mais, à vrai dire, je ne l'avais pas écouté. J'étais resté dans mes châteaux qui, le lendemain matin, étaient encore debout, lorsque mon oncle entra dans ma chambre. « Voici ta pièce, me dit-il; elle m'a fait plaisir. Le « style et le dialogue en sont faciles, naturels, élé« gants même. Tu nous la liras demain en famille. « Elle est à la vérité sans comique et sans intérêt; « au théâtre elle ne ferait ni rire ni pleurer et n'au« rait, certes, aucun succès; mais que t'importe, « puisque tu ne l'as faite que pour toi et que tu « n'as sûrement aucune envie de la faire jouer? « C'est, je te le répète, une étude, un exercice « dont je te loue; aux prochaines vacances du pa« lais tu feras mieux; d'ici là occupons-nous sé« rieusement, uniquement de ton état. En est-il un « plus noble et plus indépendant? Tu y es, si je ne « m'abuse, appelé à des succès qui feront la joie

« de ton oncle et la consolation de ta mère. Tu verras!... Dans quinze jours tu plaideras ta première « cause. »

A chaque parole de M. Jolly j'avais vu tomber une pierre de mes châteaux. J'étais resté muet, anéanti, et je ne m'étais pas même aperçu qu'il m'avait quitté. Mon pauvre manuscrit qui s'était échappé de mes mains, avait roulé tout près du foyer. Dans ma douleur, j'allais, je crois, le pousser au feu. Mais on frappe à ma porte.... C'est Petitot. — Vite, vite, habillez-vous, mon ami; vous n'avez que le temps; votre lecture est pour onze heures et demie! — Aujourd'hui? — Vous avez dû en recevoir l'avis dans la soirée d'hier. — Mon Dieu, non! — C'est égal; je suis sûr de mon fait; un habit est bientôt passé; j'ai un cabriolet; je vous conduirai jusqu'à la porte de Louvois.

A peine dans la rue je m'aperçois que j'ai oublié ma pièce. Je remonte, et j'entends M. Jolly qui, de son cabinet, me demande si je vais *au tribunal*. Profitant de l'équivoque du mot, je lui réponds : *Oui*, mon oncle; et me voilà parti.

L'aréopage n'était pas encore au complet. N'ayant vu mes juges qu'en costume de théâtre, je n'en reconnaissais aucun; enfin la présidente, la reine *Mérope* arriva, et je la reconnus tout de suite à la dignité de son port et de son langage. « Monsieur, me dit-elle, soyez le bienvenu. Vous êtes « donc le neveu de M. Jolly? » A ce nom je tremblai,

sans trop savoir pourquoi. « Avant cette fatale ré-
« volution qui nous a dispersés, il était le conseil de
« la Comédie-Française. Ah ! quel digne et habile
« homme !... Nous sommes charmés, monsieur, de
« voir son neveu nous prouver aussi quelque amitié
« en nous apportant sa première comédie. » En disant cela elle avait fait signe à un acteur de tirer un cordon de sonnette. Un laquais apporta immédiatement un verre d'eau, que la reine sucra de ses belles mains ; puis, m'adressant de nouveau la parole : « Vous pouvez commencer, monsieur ; nous
« serons tout oreilles. »

J'étais si ému que je ne pus d'abord articuler qu'avec peine les noms de mes personnages. Mais peu à peu je reprends courage et je lis plusieurs scènes d'une voix assez ferme ; puis je m'arrête un moment pour boire de l'eau sucrée. Dieu ! quel spectacle ! *Orgon*, son cahier à la main, étudiait un rôle, et *Narbas* s'était endormi. « Que cela ne vous inquiète point (me dit la directrice un peu honteuse de cette incivilité), c'est leur habitude ; ils n'écoutent jamais les pièces, mais ils les reçoivent toujours. » Et en effet, au dénouement, le dormeur tragique se réveilla en s'écriant : « C'est charmant, charmant, véritablement charmant ! » Et presque tout l'aréopage répéta en chœur : C'est charmant ! si bien que je ne doutai pas de la réception de l'ouvrage.

« L'usage n'étant point de délibérer en présence

« de l'auteur, me dit la présidente, il faut bien vous « résigner, monsieur, à ne pas connaître tout de « suite le résultat de la délibération; mais le secré- « taire de la Comédie aura l'honneur de vous l'é- « crire dans la journée. Adieu, monsieur, ou plutôt « au plaisir de vous revoir! »

Je saluai avec toute l'humilité d'un plaideur qui attend son arrêt, et je partis, bien résolu cependant à guetter dans la rue le premier de mes juges que je verrais sortir du théâtre.

Je me promenais dans ce dessein depuis environ une demi-heure qui me parut un siècle, lorsque j'aperçus l'un d'eux, dont le nom m'était inconnu, qui n'avait pas soufflé mot pendant ma lecture, mais dont l'œil observateur m'aurait causé quelque effroi si je n'avais été tranquillisé par l'air de bonhomie répandu sur tout le reste de sa ronde et courte personne. — Ah! c'est vous, monsieur Roger! enchanté de vous trouver là et de vous annoncer que vous avez, dès ce soir, vos entrées au théâtre; c'est un encouragement que la Comédie a été heureuse de vous donner. — Ainsi, ma pièce est reçue? — Au contraire, et c'est moi qui l'ai fait refuser. — Vous, monsieur! et pourquoi? — Je vous le dirai, mais pas aujourd'hui. Venez demain à dix heures déjeuner avec moi, rue de la Michaudière, n° 11; nous causerons. Enchanté vraiment!... Je suis pressé... bien le bonjour! — Monsieur! monsieur! pardon si je cours après vous pour vous demander...

— Quoi? — A qui dois-je, s'il vous plaît, le triste refus que vous venez de m'annoncer si gaîment? — Je vous l'ai dit; c'est à moi, à moi, Picard, auteur comme vous de comédies malgré mon père, et, qui pis est, jouant aujourd'hui la comédie malgré tout le monde. A demain, à demain!

C'est là Picard! Mais qui a pu l'exciter à faire refuser ma pièce et à se vanter à moi-même de ce mauvais tour? Serait-ce quelque démarche de mon oncle? Je me perdais ainsi dans mille conjectures, confus de l'échec que je venais de recevoir, et, dans ma vanité blessée, accusant tout le monde excepté moi.

Peu habitué à dissimuler mes peines ou ma joie, je redoutais de revoir mon oncle après ma déconfiture, dont il n'aurait pas manqué de triompher. Heureusement il n'était pas chez lui, et même toute la famille dînait en ville. Je profitai de l'occasion, et après avoir mangé, sans appétit, un potage chez Trianon (le traiteur favori des clercs et des étudiants qui n'avaient pas la bourse bien garnie), je repris la rue d'Enfer pour aller conter mes tribulations inattendues à mon ami Petitot.

Dans cette même rue d'Enfer, si bien nommée pour le bruit infernal qui s'y fait jour et nuit, mais dont quelques maisons donnant sur le Luxembourg offrent des logements fort agréables, demeurait un aimable homme dont j'ai déjà parlé : c'était Demoustier. Il y occupait l'appartement de Dorat, de qui il aimait et rappelait le talent.

Quand Élie était décrépit,
Il s'en fut, laissant son esprit
A son jeune élève Elysée.

Ces vers de Voltaire, que je lui appliquai un jour, avaient commencé notre liaison. Il connaissait une partie de ma famille; il était du commerce le plus sûr et le plus doux, et ses mœurs avaient toute la simplicité qui manquait à ses écrits. Il me recevait toujours à merveille, mais, par discrétion, je n'abusais pas. Je ne sais quel instinct me pousse à entrer chez lui. Après quelques reproches d'avoir été si long-temps sans me voir:—Eh bien! me dit-il, comment vont les Muses? comment va le palais? car, plus heureux que moi, vous menez tout cela de front. Avez-vous déjà plaidé? avez-vous fait cet hiver beaucoup de chansons, de romances, d'élégies? m'en apportez-vous quelques-unes? Allons, mon cher voisin qui voisinez si peu, lisez-les-moi. — Je ne venais pas chez vous dans ce dessein; si pourtant vous aviez la bonté d'entendre un essai de comédie... — Une comédie! ah! bien plus volontiers encore!

Ma lecture finie : — C'est fort joli, je vous assure, me dit Demoustier en se levant. Le fond de la pièce est léger, mais suffisant, et la broderie en est de bon goût, de bon ton, de bonne compagnie enfin; c'est un succès sûr. — J'ai pourtant été refusé ce matin au Théâtre-Français.—Pas possible!—Par les comédiens de la rue de Louvois. — Oh! alors c'est

tout simple! Aussi vous êtes un enfant de leur avoir porté une pareille pièce; ce sont des pédants maladroits qui n'estiment que la comédie de Molière, qui se sont constitués en hostilité contre Marivaux, parce qu'ils ne le comprennent pas ou qu'ils ne savent pas le jouer. C'est pourtant ce qui plaît le plus aujourd'hui. Voyez comme on s'y porte! Rien n'est plus facile à expliquer; la révolution a enfanté des monstres de toute espèce, dans la société comme au théâtre, en tragédies comme en comédies; les actions, le langage, le costume révolutionnaires ont passé, depuis quatre à cinq ans, de la tribune ou de la rue sur la scène française. Fatigué jusqu'au dégoût de spectacles ignobles ou odieux, on fuit tout ce qui pourrait les rappeler, on cherche ce qui s'en éloigne le plus. Molière, malgré tout son génie, Molière lui-même aujourd'hui ne suffirait pas peut-être à ce besoin d'émotions douces, de tableaux gracieux, de langage poli, de sentimens délicats, qui tourmente une société si long-temps privée de ses habitudes élégantes. Que vous dirai-je enfin? on voulait au théâtre une contre-révolution complète et, pour y arriver, on a sauté d'un seul bond du *Souterrain de Marat* et des *Victimes cloîtrées* au *Jeu de l'amour et du hasard* et aux *Fausses confidences* de Marivaux. Oserai-je me nommer après un auteur comique si spirituel? voyez quelle foule attirent toujours *le Conciliateur* et *les Femmes!* Certes, j'en con-

viens tout le premier, ce n'est pas de la vraie comédie; peut-être même, et je le crains, le succès n'en est-il ni de bon aloi, ni bien solide; mais il est évident, mais il durera, j'espère, au moins autant que moi, et les Français de Louvois sont des malavisés de repousser l'essai d'un auteur de vingt ans qui donne autant d'espérances que vous. Vous serez vengé rue Feydeau. —Comment? —J'y lis après-demain cinq actes. Je vais écrire que j'en lirai six; c'est vous qui lirez le sixième. — Que de bontés!... Mais il me vient un scrupule; tout en refusant ma pièce à Louvois, on m'y a donné mes entrées. — Eh bien! vous les aurez à deux théâtres.

Que d'émotions diverses en un seul jour! et c'était le premier de l'orageuse carrière où j'allais me précipiter!... La belle perspective! j'en étais effrayé. Mais l'espoir de la vengeance promise par Demoustier étouffant bientôt toute autre pensée, je revis mon oncle avec moins d'embarras que je ne croyais. Seulement, quand le lendemain matin, me voyant sortir (j'allais déjeuner chez Picard), il me demanda sans équivoque : Vas-tu *au Palais?* je ne répondis rien, comme si ne rien répondre n'était pas encore manquer de sincérité! Oh! cela seul était pour moi un supplice!

— Oui, c'est moi, me répéta Picard lorsque nous fûmes seuls, c'est moi qui ai fait refuser votre pièce, et je veux que vous m'en sachiez gré. Je veux

même que ce soit entre nous le principe d'une amitié durable. J'ai, direz-vous, de drôles de façons de m'y prendre pour avoir des amis! — En effet, cela du moins a besoin d'explication. — Votre *Epreuve* a plu à tout le comité, et à moi, Picard, plus qu'à personne. — Est-ce là, par hasard, l'explication du refus? — Attendez! il n'y a point là d'inconséquence. Si votre pièce m'a fait plaisir, c'est par ce qu'elle promet, mais non pas..... — Par ce qu'on y trouve? — Voilà le mot. Vous avez ce que la nature seule donne, ce qui ne s'acquiert point par le travail: vous avez de la franchise et du mouvement dans le style; dès aujourd'hui vous écrivez la comédie; vous la ferez un jour; mais vous n'en avez pas fait une. A chaque scène, ou, pour m'expliquer plus juste, à chaque conversation que vous lisiez, je me disais: Quel dommage! et, plus j'étais satisfait des détails, plus j'enrageais de vous voir éparpiller votre esprit sur un fond si misérable. Un mari sait que sa femme a eu une première inclination; il imagine, pour l'éprouver, d'appeler auprès d'elle le jeune homme qu'elle aimait et dont elle était aimée, et il est assez heureux pour se tirer de cette épreuve. De bonne foi, a-t-il le sens commun, votre mari? y a-t-il dans cette conception raison et vérité? Et, sans la raison et la vérité, y a-t-il de la comédie? et remarquez que, dans une pareille route, on va de mal en pis; qu'on commence par des madrigaux et qu'on finit par des

énigmes. Voyez Dorat, Voisenon et vingt autres! J'ai pensé que vous méritiez d'être arrêté dès votre premier pas. Je vous ai fait refuser; je vous aurais volontiers fait siffler par estime, par amitié; oui, je vous aurais fait siffler pour vous ramener à la vraie comédie. — Eh bien! monsieur, dans quelque temps il ne tiendra peut-être qu'à vous. — Bah! — Demoustier, à qui j'ai lu ma pièce hier soir, répond de la faire recevoir et jouer rue Feydeau. — Ah! ce bon Demoustier! ça ne m'étonne pas. Il a dû trouver l'ouvrage charmant, et je ne serais pas surpris que ses comédiens favoris le trouvassent tel aussi. Eh bien! laissez-les faire. — Irez-vous me siffler? — Non, mais à une condition *sine quâ non*; c'est que vous ne ferez plus d'ouvrages *charmants*, et que, tout au contraire, vous ferez de bons ouvrages. Travaillez, travaillez, cherchez un sujet intéressant, comique, vrai surtout, et pris dans le cœur humain. Quoi qu'on en dise, nos grands maîtres nous en ont laissé encore plus d'un; notre époque d'ailleurs ne manque pas d'originaux à peindre, et, pour mon compte, j'espère bien le prouver. — Oui, je travaillerai! oui, je vous le promets; quel que soit le sort de l'*Epreuve délicate*, je n'oublierai jamais, croyez-moi, ni vos sages conseils, ni l'amitié dont ils sont la preuve.

C'est en effet à cette entrevue que commença l'attachement qui nous unit, Picard et moi, pendant plus de trente années, attachement véritable, fortifié

chaque jour par l'inaltérable égalité de son humeur, par une franchise, une probité de caractère bien rares dans la profession de comédien, où, comme il le disait, il était entré malgré tout le monde et malgré lui-même; enfin par la gaîté de son esprit et la prodigieuse fécondité de son talent.

Cependant Demoustier m'avait tenu parole; dès le lendemain je fus *assigné à comparoir* devant le tribunal de la rue Feydeau. Demoustier, qui en sortait, me présenta gracieusement en disant : « Messieurs, je vous ai lu une grande pièce qui ne vaut « pas le diable et que vous avez bien fait de refuser[1]; mais en voici une petite qui vous dédommagera. »

Je crus le contraire pendant toute ma lecture qui fut écoutée dans un silence glacial; je remarquai seulement un sourire de bon augure sur les lèvres de la plus jeune des prêtresses de Thalie; mais elle débutait à peine et son suffrage ne devait pas avoir un grand poids. Je sortais tout tremblant et n'étais pas encore au bas de l'escalier lorsque j'entendis une voix qui me cria : « Monsieur Roger! votre pièce « est reçue; remontez si cela vous convient[2]. » Je ne

(1) C'était, je crois, une *Femme jalouse*.

(2) La voix qui me rappelait était celle de Damas, de ce comédien plein de zèle et d'intelligence, à qui je donnai, depuis ce jour, un rôle dans toutes mes pièces et qui joua surtout celui de *l'Avocat* avec une chaleur et un talent remarquables.

me fis pas prier, et je faillis alors perdre la tête de tous les compliments de bon goût, de toutes les politesses exquises que l'on me fit. Voilà bien, me disais-je en moi-même, la vraie comédie-française !... Il fut question, dès le jour même, de distribuer les rôles. « Comme il vous plaira, messieurs; faites pour « le mieux; seulement je réserve le rôle de *l'ingé-* « *nue* à cette charmante personne dont le sourire « m'a seul rassuré ce matin contre les rigueurs de « votre silence. — Y pensez-vous, me dit tout bas « l'acteur principal[1]? Confier le sort de votre pre- « mier ouvrage à une enfant qui n'a pas encore « joué un seul rôle nouveau et qui est froide *comme* « *une carafe d'orgeat!* » Je persistai, et je fis bien assurément pour elle et pour moi : *la carafe d'orgeat* devint en peu de temps la plus parfaite actrice du siècle; je n'ai pas besoin de dire que c'était mademoiselle Mars.

Voici bientôt enfin le grand jour de la représentation! Mon oncle à qui j'avais tout confessé, soit qu'il eût jugé ses remontrances inutiles, soit que son amitié pour moi l'emportât sur sa raison et qu'il se fût décidé à me laisser être heureux à ma manière, soit peut-être aussi qu'il fondât le seul espoir de me ramener au barreau sur une chute complète au théâtre, mon oncle m'avait pardonné. Ma mère elle-même, que j'avais été voir, avait écouté ma pièce en me grondant, mais en pleurant de

(1) Fleury.

joie. Tant de favorables augures pouvaient-ils être trompeurs ?

Le 13 janvier 1798 j'arrive seul au théâtre vers les huit heures du soir. Deux gros chiens qui se battaient à la porte se jettent dans mes jambes et me renversent; premier sujet d'effroi! Je me relève pourtant et vais me nicher dans une loge des troisièmes qui m'avait été réservée et où je n'étais vu de personne. Il y avait beaucoup de monde dans la salle; second sujet d'effroi! Le rideau se lève, et, durant quelques secondes, aucun acteur n'entrant en scène, voilà le parterre en révolte et poussant des cris de fureur; troisième sujet d'effroi! Enfin la pièce commence, et avec elle des terreurs successives et inimaginables pour quiconque n'a point passé par-là. J'aurais voulu être à cent lieues. Nous étions dans la saison des rhumes; les spectateurs toussaient-ils? c'est qu'ils me sifflaient; applaudissaient-ils ? c'était par moquerie ; se taisaient-ils? c'est qu'ils dédaignaient même de me siffler. Et, dans cette agitation, haletant et mourant de soif autant que de peur, je demande une orange à l'ouvreuse, et avant la fin de ma pièce j'en avais dévoré un panier. Cependant la toile se baisse aux cris de *l'auteur! l'auteur!* que je ne comprends pas mieux que tout le reste; mais elle se relève et mon nom est proclamé avec de nouveaux bravos. Je commençai seulement à deviner que j'avais réussi.

Ainsi fut approuvée par le public la pièce condamnée par Picard; mais, en dépit du succès, je déclare aujourd'hui que Picard avait complètement raison. — Pourquoi donc, me dira-t-on, réimprimez-vous dans le recueil de vos comédies une bluette digne seulement de figurer parmi vos *poésies fugitives?* — Je croyais l'avoir déjà dit ou du moins laissé entrevoir; c'est que je voulais faire cette préface.

PERSONNAGES.

CONSTANCE.
JULIE, sœur de Constance.
VALSAIN, mari de Constance.
FLORVAL.
PICARD, valet de Valsain.

La scène se passe dans la maison de campagne de Valsain

L'ÉPREUVE DÉLICATE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon avec une porte au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALSAIN, *écrivant*, PICARD.

VALSAIN, *se levant*.

Holà ! Picard !

PICARD.

Monsieur ?

VALSAIN.

Va porter cette lettre.

PICARD.

Oui, monsieur; mais à qui faudra-t-il la remettre?

VALSAIN.

A monsieur Florval.

PICARD.

Quoi! ce jeune homme charmant,

Jadis notre voisin ? qui venait si souvent
Chez monsieur Mondor ?

VALSAIN.

Oui, c'est lui-même : il demeure...

PICARD.

Oh ! je sais : ici près. Il ne faut pas une heure
Pour aller et venir. Mais, monsieur, dites-moi,
Depuis quand est-il là ?

VALSAIN.

Depuis deux jours.

PICARD.

Ma foi !
De le revoir sitôt j'avais peu d'espérance.

VALSAIN.

Pourquoi ?

PICARD.

Je le croyais au fond de la Provence.
Il aimait une femme et ne put l'obtenir :
On l'avait dit parti pour ne plus revenir.

VALSAIN.

Bon !... et connaîtrais-tu par hasard cette femme ?

PICARD.

Non, monsieur.

VALSAIN.

L'aimait-elle ?

PICARD.

Oh ! de toute son ame...
Du moins, il le croyait. Cependant, moi, je crois
Qu'elle l'aimait fort peu ; car on dit qu'en un mois

Ce cher monsieur Florval fut oublié : la belle
En prit un autre.

VALSAIN, à part.

Il croit m'apprendre une nouvelle,
Et ne se doute pas que cet autre, c'est moi.

(haut.)

Çà, va porter ma lettre.

PICARD.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Souviens-toi
De ne pas t'arrêter ou t'enivrer en route.

PICARD.

Non, monsieur. Ah! jamais.

VALSAIN.

Allons, pars... non, écoute;
Ne dis point à Florval que Valsain est mon nom.

PICARD.

Quel est votre dessein, monsieur, et pourquoi non?

VALSAIN.

Du seul nom de Valsain aujourd'hui l'on m'appelle;
Mais lui, ne me connaît que le nom de Mirbelle

(Picard va pour sortir.)

Que j'ai quitté... Picard! ne dis pas à Florval
Que je suis marié.

PICARD.

Pourquoi donc? Est-ce un mal?

VALSAIN.

Que t'importe?

PICARD.

Monsieur...

VALSAIN.

Qu'on fasse diligence.

PICARD.

J'y vole.

(Il sort.)

SCÈNE II.

VALSAIN, seul.

J'ignorais, en épousant Constance,
Qu'elle eût aimé Florval. Je ne sais si jamais
J'aurais brigué sa main, malgré tous ses attraits.
Vaines frayeurs, dit-on! dangers imaginaires!
Toutes les femmes sont inconstantes, légères!...
Oui; mais soit vanité, tendresse, entêtement,
Elles tiennent toujours à leur premier penchant.
Je dois en convenir pourtant: s'il en est une
Que l'on puisse excepter de la règle commune,
C'est la mienne: oui, je crois qu'on pourrait y compter...
Mais elle est femme enfin, et je puis en douter.
Pour croire à leur vertu, j'ai besoin d'une preuve.
Je fais venir Florval pour en faire une épreuve
Qui, j'espère, rendra mon triomphe plus grand.
Aussi bien, je pourrai dédommager l'amant
En lui donnant la sœur de Constance. Julie
L'aime sans le savoir; elle est jeune, jolie;

Son ingénuité, ses graces, sa douceur,
Aisément de Florval lui gagneront le cœur.
D'ailleurs, elle ressemble à tel point à Constance
Que je compte beaucoup sur cette ressemblance,
Si... Mais voici ma femme; un mot, un geste, un rien
M'apprendra son secret.

SCÈNE III.

CONSTANCE, VALSAIN.

VALSAIN.

Je vous le disais bien,
Madame : ce séjour doit vous sembler sauvage.
Avouez-le, Paris vous plaisait davantage :
N'avoir d'autres plaisirs et d'autres passe-temps
Que le coup-d'œil des champs, et puis encor des champs!
Être avec son mari toujours en tête-à-tête !...

CONSTANCE.

Non, monsieur, non, Paris n'a rien que je regrette :
Partout où vous serez je me trouverai bien.

VALSAIN.

Vous me flattez... Mais, moi, je crains qu'il n'en soit rien.
Une femme jolie a le désir de plaire;
Et plaire à son mari, c'est chose si vulgaire !

CONSTANCE.

Sans doute vous raillez?

VALSAIN.

Non, sérieusement;

Et je veux aujourd'hui vous le prouver.

CONSTANCE.

Comment?

VALSAIN.

Je fais venir, madame, un convive agréable,
Et je serais charmé qu'il vous parût aimable...
Mais, vous le connaissez...

CONSTANCE.

Qui?

VALSAIN.

C'est Florval : Picard
Doit nous le ramener dans une heure au plus tard.

CONSTANCE.

(à part.)
Que dites-vous? O ciel! me serais-je attendue!...
(haut.)
Florval?

VALSAIN, l'examinant.

Qu'avez-vous donc? vous me semblez émue.

CONSTANCE, se contraignant.

Moi, monsieur!... point du tout.

VALSAIN, à part.

Elle se cache en vain;
Son trouble la trahit.

CONSTANCE, à part.

Quel est donc son dessein?

VALSAIN.

De Florval à Paris je fis la connaissance.
On le dit près de nous; après six mois d'absence,

J'ai voulu le revoir. On aime à retrouver
Ceux que l'on aimait.

CONSTANCE.

(à part.)

Oui... Voudrait-il m'éprouver?
Saurait-il?...

VALSAIN.

J'ai pensé, pour rendre moins sauvage
Notre brusque retraite en ce triste village,
Qu'il nous fallait quelqu'un dont la société
Vous épargnât l'ennui de l'uniformité.
Aurais-je mal choisi?

CONSTANCE.

(à part.)

Monsieur... Cachons mon trouble.

(haut.)

Je m'en rapporte à vous.

VALSAIN, à part.

Son embarras redouble.

(haut.)

Moi, j'estime Florval au point que je voudrais
Qu'il fût aimé de vous... si je ne vous aimais.

CONSTANCE.

Vous êtes généreux!

VALSAIN.

Florval saura vous plaire,
Ou je me trompe fort.

CONSTANCE.

Il se peut.

VALSAIN.

Votre père
Avec lui, m'a-t-on dit, un jour se querella;
Ils sont brouillés, dit-on; mais que vous fait cela?
Vous ne fûtes pour rien, je crois, dans la querelle?

CONSTANCE.

(à part.)

Je ne m'en mêlai pas. Quelle gêne cruelle!

VALSAIN.

Ainsi point de raisons pour haïr Florval?

CONSTANCE.

Non.

VALSAIN.

Pour le craindre, encor moins?

CONSTANCE.

Moi, le craindre!

VALSAIN.

Son nom
A paru vous troubler.

CONSTANCE.

Monsieur!...

VALSAIN, souriant.

N'allez pas croire
Que je présume rien qui blesse votre gloire;
D'aucun soupçon jaloux mon cœur n'est alarmé.

CONSTANCE, vivement.

Mais vous ne savez pas que Florval est aimé...

VALSAIN.

Aimé! bon!

CONSTANCE.

De ma sœur.

VALSAIN, à part et ironiquement.

De sa sœur! (haut.) de Julie?
Quoi! n'est-ce que cela?

CONSTANCE.

N'est-ce rien, je vous prie?

VALSAIN.

Badinage!

CONSTANCE.

Comment? n'est-il pas dangereux?...

VALSAIN.

Vous riez! et Florval en est-il amoureux?

CONSTANCE.

Je ne sais; mais enfin j'ai des craintes pour elle,
Et...

VALSAIN.

J'admire combien l'amitié fraternelle
Est prompte à s'alarmer! Vous voyez du danger
Où moi je n'en vois pas, même le plus léger.
Eh quoi donc! votre sœur vous est si peu connue!
Vive, spirituelle, enjouée, ingénue,
L'amour légèrement peut effleurer son cœur,
Mais le blesser, j'en doute. Ainsi point de frayeur...
Mais quelqu'un vient.

CONSTANCE, à part.

(haut.)

Grand Dieu! monsieur, je me retire.

VALSAIN.

Non, non, demeurez... Ah! c'est Picard!

CONSTANCE, à part.

Je respire.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PICARD.

Quoi! déjà de retour?

PICARD.

Oui, monsieur, je n'ai fait
Que moitié du chemin.

VALSAIN.

Comment?

PICARD.

Voici le fait.

VALSAIN.

La moitié du chemin!

PICARD.

Monsieur, daignez permettre.
Vous ne m'aviez pas dit de porter votre lettre
Chez monsieur Florval, si...

VALSAIN.

Je ne te l'ai pas dit!

CONSTANCE, à part.

Je me sens soulagée.

VALSAIN.

As-tu perdu l'esprit?

PICARD.

Monsieur....

VALSAIN.

Tais-toi. Repars, sinon ta négligence
Pourra bien...

PICARD.

Mais, monsieur, un peu de patience;
Si vous vouliez d'abord m'entendre jusqu'au bout,
Vous gronderiez après, d'accord; mais point du tout,
Vous parlez, vous parlez tant qu'il faut bien me taire.

VALSAIN.

Que pourras-tu me dire?

PICARD.

Était-il nécessaire
De porter votre lettre au village voisin,
Quand j'ai trouvé votre homme en chemin?

VALSAIN.

En chemin!
Que ne le disais-tu?

CONSTANCE, à part.

Je frémis.

PICARD.

Pour l'apprendre,
Il vous fallait donner la peine de m'entendre.

VALSAIN.

Il venait donc ici?

PICARD.

Monsieur, probablement.

VALSAIN.

Est-il encor bien loin?

PICARD.

Oh! non, dans un moment,
Je crois, vous le verrez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

JULIE, qui a entendu les derniers mots de Picard.

Qui donc?

CONSTANCE, à part, avec satisfaction.

Ah! c'est Julie!

PICARD, à Julie.

Monsieur Florval.

(Il sort.)

JULIE.

Florval? que je serai ravie
De le revoir!

VALSAIN.

Vraiment?

JULIE.

Et vous, ma sœur, et vous?
Il a sans doute encor même amitié pour nous.

VALSAIN.

Où l'avez-vous connu?

JULIE.

Je l'ai connu, mon frère,

Au couvent où sa sœur était pensionnaire.

VALSAIN.

Probablement Florval allait souvent la voir?

JULIE.

J'allais presque toujours avec elle au parloir.

VALSAIN, riant.

Pour la sœur... et le frère?

JULIE.

Oh! qu'il était aimable!
Combien son entretien nous semblait agréable!
Toujours mêmes regrets lorsque nous nous quittions...

VALSAIN, sur le même ton.

Toujours nouveaux plaisirs quand nous nous revoyions!

JULIE, riant.

Vraiment oui: rarement nous le faisions attendre;
Nous aimions à le voir, plus encore à l'entendre...
Il me plaisait surtout quand il parlait de vous,
Constance; son accent en devenait plus doux...

CONSTANCE.

Julie...

JULIE.

Un feu plus vif colorait son visage;
Une grace nouvelle animait son langage.

CONSTANCE, à part.

Quel nouvel embarras!

JULIE.

Si vous saviez, ma sœur,
En nous disant adieu quelle fut sa douleur!...

J'aimais sa sœur : mon cœur partageait ses alarmes;
Elle pleurait, et moi...

VALSAIN.

Vous reteniez vos larmes?

JULIE, gaîment.

Vous l'avez deviné.

VALSAIN.

Bientôt vous l'allez voir;
Je vais tout préparer pour le bien recevoir,
Et reviens promptement.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CONSTANCE, JULIE.

CONSTANCE, à part.

A la fin je respire!

JULIE.

Qu'avez-vous donc, ma sœur?

CONSTANCE.

Moi!

JULIE.

Votre cœur soupire;
Le retour de Florval vous plaît-il moins qu'à moi?

CONSTANCE.

Non... mais il me tardait d'être seule avec toi,
Ma Julie : une sœur qui nous chérit, qu'on aime,
Qui dans notre bonheur met son bonheur suprême,
Pour une ame sensible est un trésor si doux!

O ma sœur! heureux ceux qui goûtent, comme nous,
La douceur d'être unis par une amitié pure,
Qui resserrent les nœuds formés par la nature;
Qui trouvent leurs plaisirs en écoutant sa voix,
Et s'aiment par devoir, moins encor que par choix!

JULIE.

Ah! que vous dites vrai! le bonheur de la vie,
Je le sens, c'est d'avoir une sœur pour amie.

CONSTANCE.

Puisses-tu, ma Julie, ainsi penser toujours!
Tu n'es à peine encor qu'au printemps de tes jours,
Ton cœur n'a point parlé; mais tu sais déjà plaire :
D'un bonheur idéal l'image mensongère,
Peut-être... ah! de l'amour redoute le poison,
Julie; avant ton cœur consulte ta raison,
Rappelle-toi toujours...

JULIE.

Je ne puis rien comprendre,
Ma sœur, à ce danger dont il faut me défendre;
Et que m'importe à moi si l'amour fait du mal?
(étourdiment.)
Est-ce donc de l'amour que je sens pour Florval?

CONSTANCE.

Je ne sais, mais enfin...

JULIE.

Je l'ignore de même,
Et tout ce que j'en sais, ma sœur, c'est que je l'aime,
Et qu'en le chérissant, mon cœur, loin de souffrir,
S'abandonne sans crainte à son plus doux plaisir.

CONSTANCE.

Mais êtes-vous aimée?

JULIE.

Eh! par reconnaissance,
Ne doit-on pas aimer qui nous aime? Je pense
Que rien n'est plus juste.

CONSTANCE.

Oui, mais rien n'est moins fréquent.

JULIE.

Vous m'effrayez, ma sœur!

CONSTANCE.

Je vous dis vrai.

JULIE.

Comment?

CONSTANCE.

On vient, ma sœur, sortons.

JULIE.

Pourquoi? c'est lui, je gage;
Restons.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, VALSAIN.

JULIE.

Vient-il, Florval?

VALSAIN.

Pas encor.

JULIE.

Quel dommage!

Pas encore !

CONSTANCE, prenant la main de Julie pour sortir.

Julie, on vous appellera

Si Florval vous demande.

JULIE, riant.

Il me demandera.

CONSTANCE.

Sortons.

VALSAIN, à Constance.

Je vous attends.

CONSTANCE, avec fermeté.

Je reviens.

SCÈNE VIII.

VALSAIN, seul.

Leur absence

Seconde mon projet. En attendant Constance,
Je pourrai prévenir Florval et... Mais songeons
A préparer un peu notre rôle : voyons.
Lui cacher avec soin que Constance est ma femme,
Prendre un vif intérêt au récit de sa flamme,
Plaindre tout haut des maux dont je rirai tout bas,
Voilà mon plan. Surtout ne nous trahissons pas !
Époux et confident ! ah ! vraiment je rassemble
Deux titres que l'on voit bien rarement ensemble...
Mais, c'est lui !

SCÈNE IX.

VALSAIN, FLORVAL.

VALSAIN.

Vous voilà, Florval! embrassons-nous!

FLORVAL.

Je ne me croyais guère aussi voisin de vous,
Mirbelle.

VALSAIN.

Vous veniez pourtant?...

FLORVAL.

Dans ce village
Habite, m'a-t-on dit, une femme...

VALSAIN, riant.

Ah! je gage
Que c'est quelque aventure?...

FLORVAL.

Ignorez-vous encor,
Mirbelle, que j'aimai la fille de Mondor?

VALSAIN.

L'aînée?

FLORVAL.

Oui : qu'insensible à notre ardeur commune,
Et pesant le mérite au poids de la fortune,
Ce père ambitieux me refusa sa main?

VALSAIN.

J'en ai su quelque chose.

FLORVAL.

Et que le lendemain
J'allai me retirer au fond de la Provence?
Hélas! un mois après on m'apprit que Constance
Avait un autre époux.

VALSAIN.

Vous le connaissez?

FLORVAL.

Non.

VALSAIN.

Quoi!..

FLORVAL.

Je sais seulement que Valsain est son nom:
Quel homme est-ce? un brutal, un sot sexagénaire,
Un jaloux, riche, vain, goutteux, atrabilaire?

VALSAIN.

Non pas.

FLORVAL.

Oh! c'est donc un de ces hommes du jour,
Amis par intérêt et galants sans amour,
Un de ces merveilleux, gens à bonne fortune,
Adorant vingt beautés sans en aimer aucune,
Payant leurs créanciers en paroles d'honneur?

VALSAIN.

Oh! non.

FLORVAL.

Un parvenu, jouant le grand seigneur?

VALSAIN.

Encor moins : mais je puis vous le faire connaître ;
Il est de mes amis.

FLORVAL.

Ah ! pardon ! j'ai peut-être
Blessé sans le savoir... Mais un cœur ulcéré
Peut ne pas ménager un rival préféré ;
L'amour excuse tout... Que je brûle d'apprendre
Si, même sans combats, Constance a pu se rendre !
Mais comment lui parler ?

VALSAIN.

Eh ! pas tant de soucis !
Vous pourrez la revoir sans sortir du logis.

FLORVAL.

Et comment se peut-il ? Serais-je donc ?...

VALSAIN.

Chez elle.

FLORVAL.

Qu'entends-je ? ce château n'est pas à vous, Mirbelle ?

VALSAIN.

Pardon, mais à Valsain il appartient aussi ;
Il occupe moitié de cette maison-ci.

FLORVAL.

Et vous ?

VALSAIN.

Moi ! je suis là... comme avec ma famille.

FLORVAL.

Que vous êtes heureux !... Et Julie ?

VALSAIN.

A sa fille

Mondor l'a confiée au sortir du couvent,
Vous la verrez tantôt.

FLORVAL, riant.

Je devine à présent!
Vous êtes son époux?

VALSAIN.

Pas tout-à-fait.

FLORVAL.

Mirbelle,
Elle vous conviendrait : elle est jeune, elle est belle;
Moi-même, sans sa sœur, je l'avoue entre nous,
Je l'aurais aimée.

VALSAIN.

Oui?... que ne l'épousez-vous?
Je vous cède mes droits; je vous appuierai même.

FLORVAL.

Que de bontés!... mais, non.

VALSAIN.

Je crois qu'elle vous aime.

FLORVAL.

Vous raillez?

VALSAIN.

Point du tout.

FLORVAL.

Ou bien vous me flattez?

VALSAIN.

Je ne vous flatte point, et, si vous en doutez,
Elle vous le dira.

FLORVAL.

Chansons !... d'ailleurs Constance...
Je crois l'aimer encor.

VALSAIN.

Bon ! vous riez, je pense !
Quel conte !

FLORVAL.

On tient long-temps aux premières amours.

VALSAIN.

Oui, la preuve en est claire ; en moins de quinze jours
Vous fûtes oublié !

FLORVAL.

Non... je ne puis comprendre
Comment... mais mieux que vous qui pourra me l'apprendre ?
Sans doute on vous pria de la noce ?

VALSAIN.

Oui vraiment,
On me fit cet honneur.

FLORVAL.

Dites-moi franchement :
Semblait-elle souffrir ?

VALSAIN.

Pas du tout.

FLORVAL.

La parjure !
Elle était de sang-froid ?

VALSAIN.

Du plus grand, je vous jure.

FLORVAL.

Ah! femmes!... Mais, au reste, étant presque étranger,
Pouviez-vous?...

VALSAIN.

Il est vrai, j'ai pu mal en juger.

FLORVAL.

Sans doute : mais depuis vous fîtes connaissance?

VALSAIN.

Un peu.

FLORVAL.

La croyez-vous heureuse?

VALSAIN.

Je le pense.

FLORVAL.

Vraiment?

VALSAIN.

Elle paraît estimer son époux.

FLORVAL.

Ah! que n'a-t-elle au moins un mari tel que vous!

VALSAIN.

C'est trop d'honneur!

FLORVAL.

Non, non, je suis franc.

VALSAIN.

Mais peut-être
Aimerez-vous aussi son époux.

FLORVAL.

Lui ! le traître !
Je voudrais bien le voir ce rival préféré,
Cet époux adorable et sans doute adoré !..
Car je lis dans vos yeux que la perfide l'aime :
Avouez...

VALSAIN.

Vous pourrez l'apprendre d'elle-même,
Elle vient.

FLORVAL.

Ciel! que faire?

VALSAIN.

Allons, point de frayeur!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CONSTANCE.

VALSAIN.

Voilà monsieur Florval, madame; j'ai l'honneur
De vous le présenter.

CONSTANCE, à Florval.

Monsieur, je vous salue.

FLORVAL.

Madame, pardonnez si j'ose à votre vue
Paraître sans votre ordre.

CONSTANCE.

On vient de m'annoncer,

Monsieur, votre visite, et j'ai dû m'empresser...

FLORVAL.

Quoi ! ma présence ici n'a rien qui vous afflige ?

CONSTANCE.

Qui m'afflige ! et pourquoi ?

FLORVAL.

Se peut-il ?

CONSTANCE.

Non, vous dis-je.

FLORVAL.

Qu'un tel aveu m'est cher ! quoi ! daignez-vous encor,
Condamnant en secret les mépris de Mondor ?...

CONSTANCE.

Monsieur, souvenez-vous que Mondor est mon père.

FLORVAL.

Oui, ce titre en mon cœur éteint toute colère ;
Mais cependant Mondor, en forçant votre choix,
En vous faisant subir les rigoureuses lois
D'un hymen...

CONSTANCE.

Parlez mieux du lien qui m'engage ;
Mon père en le formant fut moins cruel que sage.

FLORVAL.

Qu'entends-je ! quel discours !

CONSTANCE.

Qu'a-t-il de surprenant ?

(montrant Valsain.)

Pouvez-vous oublier que monsieur vous entend,
Et qu'il doit s'étonner ?...

FLORVAL.

C'est un ami sincère
Qui connaît mes chagrins et les partage en frère;
Nous pouvons devant lui nous parler librement.

VALSAIN.

Ah! vous êtes trop bon!

FLORVAL.

Non, c'est sans compliment;
Ce n'est pas avec vous que mon cœur se déguise.

CONSTANCE.

On ne vit en effet jamais tant de franchise!

VALSAIN.

N'importe, permettez: je vais sortir.

CONSTANCE.

Non pas.

VALSAIN.

Je suis de trop.

CONSTANCE.

Monsieur, demeurez.

FLORVAL, à Valsain.

Que d'appas
Sont d'un autre que moi le fortuné partage!
Puis-je voir sans regret qu'un autre ait l'avantage
De posséder ce cœur aimant et sans détour,
Qui semblait au bonheur destiné par l'amour?

CONSTANCE.

Monsieur...

FLORVAL, de même.

De contempler cette grace touchante,

Cet air noble et décent, cette taille charmante,
Ces traits que la pudeur semble embellir encor...

CONSTANCE.

De grace...

FLORVAL, de même.

Et d'admirer enfin l'heureux accord
Des charmes de son sexe et des vertus du nôtre!

CONSTANCE, à part.

On jurerait qu'il prend mon mari pour un autre.
(haut.)
Je me lasse à la fin...

FLORVAL.

Hélas! je ne viens plus
Réclamer près de vous des droits que j'ai perdus!
Mais faites-moi des lois que je ne puisse enfreindre.
M'interdiriez-vous donc jusqu'au droit de me plaindre?

CONSTANCE.

Et de quoi donc, monsieur? ne pouvais-je à mon choix
Disposer de ma main?

FLORVAL.

J'espérais toutefois
En partant...

VALSAIN.

Mon ami, qui quitte la partie
La perd; il faut rester.

FLORVAL.

En huit jours l'on m'oublie!

VALSAIN.

Au fait c'est un peu prompt!

CONSTANCE, à Florval.

Puisque c'est vainement
Que j'impose silence à votre emportement,
Je sors.

FLORVAL, la retenant et voulant sortir lui-même.

Non...

VALSAIN, les ramenant tous les deux.

Demeurez.

FLORVAL, à part, à Valsain, du ton de la prière.

Puisqu'il faut vous le dire;
Vous la gênez; il faut qu'un de nous se retire.

VALSAIN, à part, vivement.

Si je reste, il verra que je suis son époux!
(à Florval.)
C'est moi... Vous sortiriez, si vous étiez chez vous...
(avec effort.)
Je suis chez moi, je sors.

CONSTANCE, voulant encore le retenir.

Quoi, Monsieur!...

VALSAIN.

Je me hâte,
(à part, en sortant.)
Et reviens promptement. L'épreuve est délicate!
(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ VALSAIN.

CONSTANCE.

C'en est trop à la fin, je suis outrée.

FLORVAL.

Eh! non:
Pourquoi le blâmez-vous de sa discrétion?
Moi-même, en pareil cas, j'agirais de la sorte.

CONSTANCE.

Je n'aurais jamais cru votre amitié si forte.

FLORVAL.

Je lui dois le bonheur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Je l'avoûrai, monsieur, mon cœur vous jugeait mieux:
J'avais cru que, cessant d'éviter ma présence,
Vous pourriez me revoir avec indifférence:
Je me flattais surtout, ne devant plus m'aimer,
Que vous ne cesseriez jamais de m'estimer.

FLORVAL.

Quel est donc ce courroûx que je ne puis comprendre?

CONSTANCE.

Vous me le demandez! Quoi! devais-je m'attendre
Que jusque sous les yeux...

FLORVAL.

Ne craignez rien de lui:
Il est discret, sensible, il plaint tout mon ennui...

CONSTANCE.

Mais encore Valsain...

FLORVAL.

Fût-il ici lui-même,
N'aurais-je pas le droit de vous parler de même?
Et pourrait-il (s'il rend justice à vos attraits)
Condamner mon dépit et blâmer mes regrets?

CONSTANCE.

Arrêtez : finissez un discours qui m'offense,
Ou je vous interdis pour jamais ma présence.

FLORVAL, un peu piqué.

Eh bien!...

CONSTANCE.

Je plains les maux que vous pouvez souffrir :
N'en parlons plus; songeons plutôt à les guérir.

FLORVAL.

Les guérir! se peut-il?

CONSTANCE.

Écoutez-moi.

FLORVAL.

J'écoute.

CONSTANCE.

Aimez-vous ma sœur?

FLORVAL.

Moi!

CONSTANCE.

Vous.

FLORVAL.

Votre sœur?

CONSTANCE.

Sans doute :

Répondez-moi, voyons.

FLORVAL.

Hélas ! en d'autres temps,

Admirant son esprit et ses charmes naissants,
Je disais quelquefois : Si mon cœur, pour la vie,
N'eût adoré Constance... il eût aimé Julie.

CONSTANCE.

Eh bien ! soyez mon frère.

FLORVAL.

Ah ! que proposez-vous ?

Ayant aimé sa sœur, puis-je être son époux ?

CONSTANCE.

Cessez donc de parler d'un amour qui m'outrage.

FLORVAL.

Eh ! puis-je de mon cœur effacer votre image ?

CONSTANCE, *gaîment.*

Vous ne l'effacez point.

FLORVAL.

Comment ?

CONSTANCE.

Julie et moi

Avons les mêmes traits, vous le savez.

FLORVAL.

Mais...

CONSTANCE.

Quoi ?

N'a-t-elle pas mes yeux ?...

FLORVAL.

Oui, mais ce doux sourire...

CONSTANCE.

Mon air, ma taille...

FLORVAL.

Oui, mais ce port que l'on admire...

CONSTANCE.

Enfin tous mes traits?

FLORVAL.

Oui, je l'avoue entre nous,
C'est bien votre portrait... pourtant, ce n'est pas vous !
Ce cœur tendre...

CONSTANCE.

Le sien l'est aussi, je vous jure.

FLORVAL.

Eh bien!... mais comme vous sera-t-elle parjure?

CONSTANCE, *gaiment.*

Non, et nous différons sur cet unique point.
Voyez-la du moins.

FLORVAL.

Soit; mais je ne promets point...

CONSTANCE, *riant.*

Oh! ne jurez de rien avant de l'avoir vue.
Valsain va revenir, laissez-moi.

(*Florval sort.*)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, seule.

Que sa vue
Me gênait!... mais mon cœur sera trop satisfait,
Ma sœur, si je t'unis à l'amant qui te plaît.
Mais Valsain!... quel caprice, ou quelle défiance!...
Lui! douter de ma foi!... j'en veux tirer vengeance.
J'ai vu mon embarras exciter ce matin
Et sa gaîté piquante et son rire malin.
Pour lui faire sentir l'injure qu'il m'a faite,
Dirigeons contre lui son épreuve indiscrète.
Pour son rival encor montrons-lui de l'amour
Et punissons sa feinte en feignant à mon tour.

SCÈNE XIII.

CONSTANCE, VALSAIN.

VALSAIN.

Florval n'est plus ici?

CONSTANCE, jouant l'air piqué.

Non.

VALSAIN.

Je vous crois à peine;
Quoi, madame! à ce point vous seriez inhumaine?
Il est congédié! d'un arrêt si cruel
Vous reviendrez sans doute? il n'est pas sans appel;

J'implore pour Florval un peu plus d'indulgence...
Vous riez?

CONSTANCE.

Oui.

VALSAIN.

De quoi?

CONSTANCE.

De votre complaisance.

VALSAIN.

Comment?

CONSTANCE.

Qui vous a dit que je l'avais chassé?

VALSAIN.

Mais j'ai cru...

CONSTANCE.

C'est à tort que vous l'avez pensé.
Moi chasser votre ami! m'en croyez-vous capable?
Vous l'aimez... et d'ailleurs, moi, je le trouve aimable.

VALSAIN.

Oh! oh! votre courroux s'est bientôt apaisé?

CONSTANCE.

Un coupable qui plaît est sitôt excusé!

VALSAIN.

Qui plaît?..

CONSTANCE.

Eh! oui... qui plaît... plus qu'avant son voyage.
Je l'ai trouvé changé... mais à son avantage;
Il est fort bien.

VALSAIN.

Tant pis.

CONSTANCE.

Tant pis! plaisantez-vous?

VALSAIN.

(avec ironie.)

Non: je dirais tant mieux s'il restait avec nous.

CONSTANCE.

Quoi! s'en va-t-il?

VALSAIN.

Je crois qu'il ne tardera guère.

CONSTANCE.

Oh! vous le retiendrez, monsieur! c'est votre affaire;
Je m'en remets à vous; priez-le de rester,
Je vous en supplie.

VALSAIN, à part.

Ouais!... (haut.) Je ne puis l'arrêter,
Madame, il doit partir.

CONSTANCE.

Eh bien! je vais moi-même
L'engager...

VALSAIN, cherchant à la retenir.

Vous allez?...

CONSTANCE.

Aux vœux de ce qu'il aime,
Sans se faire prier Florval obéira.

VALSAIN, de même.

Quoi! vous...

CONSTANCE.

Je vous promets que Florval restera.

VALSAIN, de même.

Mais songez-vous...

CONSTANCE.

Je songe à vous prouver mon zèle.
Pour garder près de nous un ami si fidèle,
Reposez-vous sur moi.

SCÈNE XIV.

VALSAIN, seul.

Je reste confondu!
Le tour est piquant!... mais, c'est moi qui l'ai voulu.
Ainsi, voilà le fruit de mon beau stratagème;
Dans mes propres filets je me suis pris moi-même.
Je ne m'étonne plus si Picard, ce matin,
A rencontré Florval au milieu du chemin!...
Lui-même me l'a dit!... Il venait voir Constance.
Peut-être tous les deux étaient d'intelligence!
Et moi, pour contenter un désir curieux,
Je sers, sans m'en douter, leurs projets amoureux...
Il faut en convenir, je jouais un beau rôle!
Comme je suis leur dupe!... Ah! Valsain, quelle école!

SCÈNE XV.

VALSAIN, JULIE.

JULIE, le prenant pour Florval.

Vous voilà donc?... ah!

VALSAIN.

Quoi?

JULIE.

J'ai cru que c'était lui.

VALSAIN.

Qui, lui?

JULIE.

Florval.

VALSAIN.

Florval! vous le cherchiez?

JULIE.

Mais, oui:
On m'a, dans ce salon, fait dire de descendre.
Je croyais que Florval devait aussi s'y rendre;
Où donc est-il?

VALSAIN, à lui-même, sans écouter Julie pendant tout le reste de la scène. Il se promène à grands pas.

Je veux l'embarrasser: c'est moi
Qui cherche à me tirer d'embarras!

JULIE, croyant qu'il s'adresse à elle.

Mais, pourquoi?

VALSAIN, de même.

Elle rit, j'en suis sûr, tandis que moi, j'enrage.

JULIE, à part.

(haut.)

Il rêve. Qui donc, elle?

VALSAIN, de même.

Elle-même m'engage

A retenir Florval!...

JULIE, de même, à part.

Que dit-il de Florval?

(haut.)

Si vous m'aimez, de lui ne dites pas de mal.

VALSAIN, de même.

Il lui plaît!

JULIE, de même.

Il est vrai; mais tout le monde l'aime:

Voilà mon grand chagrin.

VALSAIN, de même.

Elle court elle-même,

Le tout pour m'obliger, retenir son amant!

Ah! vous l'aimez!

JULIE, de même.

Eh! oui, je l'aime assurément!

VALSAIN, de même.

Parjure!

JULIE, de même.

Pourquoi donc?

VALSAIN, de même.

Oui, je n'ai de ma vie

Vu tant de sang-froid joint à tant de perfidie!...

Sortons pour l'observer.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE XVI.

JULIE, le rappelant.

Valsain! Valsain!... Il sort!
A-t-il perdu l'esprit? Qui le trouble si fort?
Quelle humeur!... je m'y perds... mais, je ne sais, moi-même
Je me trouve changée, et ne suis plus la même:
Je désire, je crains et ne sais pas pourquoi;
Je ne puis démêler ce qui se passe en moi...
Peut-être bien Florval pourrait-il me l'apprendre!

SCÈNE XVII.

JULIE, FLORVAL.

JULIE, sans le voir.

Mais, que tarde-t-il donc? Il se fait bien attendre!
Qui peut le retenir?

FLORVAL, à part.

C'est elle!

JULIE, à part.

On vient... c'est lui!

FLORVAL, à part.

Je ne la vis jamais si belle qu'aujourd'hui.

JULIE.

Vous voilà donc enfin? ah! que je suis contente!

FLORVAL.

(à part.)

Je le suis encor plus moi-même. Elle est charmante !

JULIE.

Il n'eût tenu qu'à vous de ne partir jamais ;
Nous nous serions tous deux épargné des regrets.

FLORVAL.

Vous m'avez regretté!... je n'ose vous en croire.

JULIE.

Puis-je oublier ces jours si chers à ma mémoire,
Où votre sœur et moi nous rendant au parloir,
Nous regrettions le temps passé sans vous y voir ?
Vos yeux brillaient alors d'une vive allégresse;
Nous ne trouvions qu'en vous cette délicatesse,
Ce langage mêlé de gaîté, de douceur,
Dont l'oreille est flattée et qui va jusqu'au cœur.

FLORVAL, à part.

Elle m'enchante !

JULIE.

Enfin quand l'heure de l'étude
Nous rappelait au sein de notre solitude,
Nous ne vous voyions plus, mais nous songions à vous;
Absent, vous n'en étiez pas moins auprès de nous.

FLORVAL.

(à part.)

Ah! que vous me charmez! La ressemblance est telle
Qu'en aimant l'une, à l'autre on croit rester fidèle.

JULIE.

Mais enfin vous voilà; je n'ai plus de regrets,

Et nous nous aimerons encor plus que jamais.

FLORVAL, à part.

(haut.)

C'est Constance, c'est elle ! Eh ! qui peut voir Julie
Et ne pas éprouver ?...

JULIE.

Dites-moi, je vous prie,
Ce que nous éprouvons est-il donc de l'amour ?
On dit que l'amour naît et s'éteint en un jour!
Ce que je vous inspire....

FLORVAL.

Est un intérêt tendre,
Une émotion douce et qu'on a peine à rendre,
Un mélange charmant de trouble, de plaisir,
Certain je ne sais quoi qu'on ne peut définir :
Est-ce amour, amitié ?... je ne saurais le dire;
Mais je crois que le temps ne pourra le détruire.

JULIE.

Oh ! comme mon cœur bat ! que ce discours est doux !
Voilà précisément ce que je sens pour vous !
Je me réjouis bien de l'apprendre à Constance.
Florval, savez-vous bien ce que ma sœur en pense ?
Elle dit... Mais non, non; prouvons-lui qu'elle a tort.
Vous avez vu Constance ?

FLORVAL, fixant les yeux sur Julie.

Et je la vois encor.

JULIE.

Comment ?

FLORVAL.

Oui, je la vois dans sa plus belle image;
Vous avez sa douceur, son esprit, son langage.

JULIE.

Vous riez?

FLORVAL.

Non, dans vous je vois tous ses attraits;
Les Graces de concert ont dessiné vos traits;
Lorsque vous me parlez, je l'écoute et l'admire;

(Ici Constance arrive et les examine. — Julie sourit.)

C'est elle qui sourit quand je vous vois sourire;

(Il lui prend la main.)

Lorsque j'ai le bonheur de toucher votre main,
Je crois toucher la sienne; et si jamais l'hymen
Par les nœuds les plus doux l'un à l'autre nous lie,
Je croirai l'épouser en épousant Julie.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CONSTANCE.

CONSTANCE, se mettant entre eux deux et prenant la main de Julie, qu'elle présente à Florval.

Eh bien! épousez-moi.

JULIE et FLORVAL, ensemble.

Ciel! que vois-je?

CONSTANCE.

C'est moi.

(à Florval, en lui prenant la main qu'elle met dans celle de Julie.)

Donnez-moi votre main et recevez ma foi.

FLORVAL.

Ah! comptez à présent sur mon obéissance.

CONSTANCE, riant.

Oui, j'admire l'effet de notre ressemblance!...
Mais il faut de ceci prévenir mon époux;
J'entends quelqu'un; c'est lui sans doute; laissez-nous.
A l'entretenir seul plus d'un motif m'engage.

FLORVAL, prêt à sortir seul.

Je vous obéis.

CONSTANCE, lui faisant signe d'aller avec Julie.

Non; conduisez mon image;
Ici... sur la terrasse... en face du château
Promenez-vous un peu.

JULIE.

Nous reviendrons bientôt?

SCÈNE XIX.

CONSTANCE, seule.

Terminons notre épreuve. Il m'en coûte de feindre;
Mais c'était à Valsain de ne pas m'y contraindre.

SCÈNE XX.

CONSTANCE, VALSAIN.

CONSTANCE.

Eh bien, Monsieur, eh bien! ne vous l'ai-je pas dit?
Florval reste.

VALSAIN, à part.

Comment lui cacher mon dépit?

(haut.)

Je n'ai jamais sur lui douté de votre empire...
Mais j'ai moi-même aussi quelque chose à lui dire.
Où donc est-il? Je veux...

CONSTANCE.

N'allez pas le troubler.

VALSAIN.

Comment?

CONSTANCE.

Laissez-le.

VALSAIN.

Bon! je ne puis lui parler?

CONSTANCE.

Non, il est occupé.

VALSAIN.

De quoi?

CONSTANCE.

De mon image.

VALSAIN.

Qu'est-ce?...

CONSTANCE.

Oui, de mon portrait.

VALSAIN, affectant de rire.

Cessez ce badinage;
Vous plaisantez! comment! qui pourrait excuser?...

CONSTANCE.

Il le désirait trop pour le lui refuser.
Il croit en le voyant et me voir et m'entendre...
Oui, tout ce que l'amour inspire de plus tendre,
Florval, en ce moment, l'adresse à mon portrait.
Il regarde, contemple, admire chaque trait;
Il sourit, il me nomme, il se tait, il soupire...

VALSAIN.

Et vous approuveriez vous-même un tel délire?

CONSTANCE.

Et que voyez-vous là dont je doive rougir?
Il parle à mon image; on ne peut qu'applaudir
A ce moyen discret, respectueux et tendre
De ne me point parler et de se faire entendre,
D'exprimer avec feu, sans en être blâmé,
Le bonheur qu'il ressent d'aimer et...

VALSAIN.

D'être aimé,
N'est-ce pas?

CONSTANCE.

Mais...

VALSAIN, hors de lui.

Perfide!...

CONSTANCE.

Ah! dieu! quelle colère!
Vous-même ce matin paraissiez au contraire
Désirer qu'il me plût.

VALSAIN.

Avais-je présumé?...

CONSTANCE.

Et ne saviez-vous pas que je l'avais aimé?

VALSAIN.

Oui...

CONSTANCE.

Ne l'avez-vous pas ici mandé vous-même?

VALSAIN.

Oui, mais...

CONSTANCE.

N'est-ce donc pas approuver que je l'aime?

VALSAIN.

Approuver! quoi! madame! avez-vous bien pensé
A quel point votre époux s'en croirait offensé?

CONSTANCE.

Qui de vous, ou de moi, doit se plaindre de l'être?
N'aimais-je pas Florval avant de vous connaître?
Cependant, quand mon père arrêta notre hymen,
J'obéis sans murmure et vous donnai ma main.
Et vous, sans respecter ni ma délicatesse,
Ni d'un sexe trompé l'ordinaire faiblesse,
Quand j'oubliais Florval, vous le faites venir,
Et me forcez vous-même à m'en ressouvenir!

VALSAIN.

Eh bien! que Florval parte!

CONSTANCE.

Eh! d'un effort semblable
Que savez-vous, monsieur, si mon cœur est capable?
Voudriez-vous encor le déchirer?

VALSAIN.

Qui, moi,
Madame! pouvez-vous le supposer? Mais quoi!
(avec effort.)
Voulez-vous donc... qu'il reste?

CONSTANCE.

Et croit-on sa présence
De nul danger pour moi? de nulle conséquence?

VALSAIN.

Que faire donc?

CONSTANCE.

Que faire? est-il temps d'y songer?
Avant de s'y livrer on prévoit le danger.
Saviez-vous le pouvoir d'une première flamme?
Connaissiez-vous l'amour et le cœur d'une femme?
Ignoriez-vous enfin le péril qu'elle court,
Si le devoir vient seul lutter contre l'amour!

VALSAIN.

Ah! que j'ai de regrets!

CONSTANCE.

Voilà, voilà les hommes!
Quoique faibles peut-être autant que nous le sommes,
Ils ne doutent de rien; ils immolent gaîment
Le repos d'une femme au désir du moment.

VALSAIN.

Daignez me pardonner.

CONSTANCE.

Moi!

VALSAIN.

Je vous en conjure !

CONSTANCE.

Vous vous faites un jeu de r'ouvrir ma blessure ;
Vous risquez le repos de vos jours et des miens ;
Vous déchirez un cœur qui chérit vos liens ;
Et vous voulez... Hélas ! je le voudrais de même ;
Mais, le puis-je, monsieur ? décidez-en vous-même :
Si je l'aimais encor me pardonneriez-vous ?

VALSAIN, tombant à ses genoux.

J'ai tort ; pardonnez-moi ; je tombe à vos genoux.
Laissez-vous attendrir ; daignez, daignez me rendre
Cette amitié si douce où j'ose encor prétendre.
Vous l'avez dit : mon crime est l'erreur d'un moment ;
Mon esprit s'égara... mon cœur est innocent.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, FLORVAL.

VALSAIN, sans les voir et toujours à genoux.

Prononcez.

CONSTANCE, d'un air de bonté qui annonce le pardon.

Levez-vous.

FLORVAL.

Ah ! ah ! fort bien, madame !

VALSAIN, se relevant, après avoir baisé la main de Constance.

(à part.)

O ciel !

CONSTANCE, à Florval.

Quoi donc?

FLORVAL.

Encore une nouvelle flamme!..
L'exemple pour Julie est très édifiant!
(à Valsain.)
Pour vous, de mes amours le discret confident,
Ne redoutez de moi ni fiel ni jalousie...
(montrant Constance.) (montrant Julie.)
L'original vous plaît... Moi, j'aime la copie.

VALSAIN.

La copie?

CONSTANCE, montrant Julie.

Eh! mais, oui; mon portrait... le voilà.

VALSAIN, à Florval.

Ciel! vous l'aimez?...

FLORVAL.

Sans doute.

VALSAIN, les unissant avec empressement.

Eh bien! épousez-la.

FLORVAL.

Et de quel droit?

JULIE.

Comment! la demande est nouvelle!
Valsain n'est-il donc pas mon beau-frère?

FLORVAL.

Mirbelle!
Vous l'époux?...

VALSAIN, montrant Constance.

De madame.

FLORVAL.

Eh quoi donc! ce matin,
Lorsque je vous parlais...

VALSAIN.

Vous parliez à Valsain.

FLORVAL.

Ah! j'avais vraiment bien placé ma confidence!

VALSAIN.

Mieux que vous ne pensez, puisque cette alliance
En doit être le fruit...

JULIE.

Et fait notre bonheur!

FLORVAL.

Julie!...

VALSAIN.

Elle est à vous; mais, je connais son cœur ;
Gardez-vous de jamais l'éprouver. Un caprice
M'a fait envers Constance user d'un artifice
Dont je rougis... qu'il soit une leçon pour vous.
Les femmes ont le droit de se venger de nous,
Lorsque de leur vertu nous exigeons la preuve.
Croyons-les, mon ami, sans les mettre à l'épreuve.

FIN DE L'ÉPREUVE DÉLICATE.

LA DUPE
DE SOI-MÊME,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 11 AVRIL 1799.

Qui conseille le mal doit le craindre pour lui.

ACTE III, scène dernière.

PRÉFACE

DE

LA DUPE DE SOI-MÊME.

Bien que le succès de *l'Épreuve délicate* eût été confirmé par les journaux et par l'accueil fait à l'auteur dans le monde littéraire, il ne m'avait point aveuglé. La voix de Picard, semblable à celle de ce soldat qui suivait les triomphateurs romains pour tempérer leur orgueil, retentissait plus fortement à mes oreilles que les applaudissements du public. Cette voix d'ailleurs ne fut pas la seule qui se fit entendre. Un autre ami, d'un goût sûr et délicat (M. Campenon), que je connaissais depuis peu de temps et que j'aimais déjà comme je l'aime aujourd'hui, c'est-à-dire comme un frère, m'avait adressé les vers suivants, quelques jours après la représentation dont il n'avait pu être témoin :

Tout Paris a battu des mains
A votre charmant badinage;
C'est là le prélude, je gage,
D'autres succès bien plus certains.

Un jour vous en devez connaître
De plus grands, de mieux mérités;
Vous n'en aurez jamais peut-être
Qui soient plus doux et mieux goûtés.

Gloire à vous, jeune auteur comique!
Gloire à vos vingt ans!... mais on dit
Que Demoustier vous applaudit
Pendant que Picard vous critique.

Demoustier que nous chérissons
Est peu comique de nature:
Votre muse naïve et pure
Se gâterait à ses leçons.

Dans ses pièces trop compassées,
Tous ses amants, tous leurs rivaux,
Se ruinent en madrigaux
Pour les dames de leurs pensées.

Même en critiquant votre essai,
Picard vous instruit davantage:
On lui trouve du bavardage;
Mais son bavardage a du vrai.

Ce vrai, vous l'avez dans votre ame;
Qu'il passe donc en vos écrits;
Qu'il vous inspire et vous enflamme:
Tous les succès sont à ce prix.

Encouragé par ces voix bienveillantes, mais en même temps averti de mes devoirs, décidé à faire des comédies, mais à les faire telles que l'exigeaient mes deux amis, il fallait m'y consacrer tout entier. Ruiné par la révolution, trouverai-je une existence

à la fois honorable et certaine dans une carrière périlleuse, où les plus grands triomphes n'avaient pas même donné de l'aisance à tant d'auteurs qui valaient mieux que moi? Cette seule inquiétude ne devait-elle pas influer sur le développement de mes dispositions naturelles pour l'art dramatique? Malheur à qui veut égayer les autres, quand les soucis l'obsèdent et lui rendent la gaîté impossible! N'avais-je pas aussi sous les yeux de bien plus tristes exemples dans ces écrivains qui, poussés par le besoin de vivre et faisant un vil métier du plus noble des arts, cherchent le succès dans le scandale et n'obtiennent quelque renommée qu'aux dépens de la considération publique et de leur propre estime? Ah! plutôt mourir cent fois que de m'avilir ainsi un seul jour!

Telles étaient les réflexions que j'entendais murmurer dans le fond de ma conscience. Il y avait là de quoi m'émouvoir, et j'aurais certes pris un parti fort sage si, content d'avoir prouvé quelque aptitude à la comédie, j'y avais renoncé pour retourner au Palais. Mais je n'en eus pas le courage, entraîné que j'étais par mes illusions et (il faut bien que je l'avoue aussi) retenu par une fausse honte, la plus sotte de toutes les vanités.

L'incident que je vais raconter, incident heureux en apparence, vint encore, contre ma raison, au secours de ma faiblesse.

M. Maret (depuis duc de Bassano), récemment

sorti des prisons de Mantoue, était de retour à Paris. Il avait assisté à une représentation de *l'Épreuve délic te*, et s'étant intéressé, sans le connaître, au jeune auteur de cet essai, il avait désiré me voir. M. Maret était sans place et probablement n'en voulait aucune, car il venait de refuser une ambassade. Je lui supposai naturellement la même opinion que moi à l'égard de l'ignoble gouvernement du Directoire. J'avais d'ailleurs la plus grande envie d'entendre une comédie en cinq actes, en vers, qu'il avait écrite dans son cachot, par des procédés ingénieux que la captivité est seule capable d'imaginer, et sur un seul carré de papier si petit que le prisonnier le tenait caché dans la boîte de sa montre [1]. Je me rendis donc chez lui avec empressement. Dans cette première visite, M. Maret me parla fort peu de lui, beaucoup de moi. Il me questionna avec une discrétion toute gracieuse sur la fortune de mes parents et sur les moyens que j'avais de cultiver les lettres sans être à charge à ma famille. Mais, quand je lui eus appris combien ces moyens étaient bornés, il changea tout à coup de conversation comme un homme qui, n'ayant aucun crédit ou aucune volonté de l'employer, cherche à esquiver un solliciteur.

Quelle fut ma surprise, moins de vingt jours

(1) *L'Héritier*, pièce très intéressante qui fut reçue depuis aux Français et sans aucune faveur pour l'auteur devenu ministre.

après, de recevoir une lettre du secrétaire-général du ministère de l'intérieur m'annonçant que, sur la recommandation de M. Maret, le ministre venait de me nommer rédacteur dans le *Bureau des Théâtres* nouvellement créé, avec un traitement de deux mille francs!

Que de bonnes fortunes à la fois je devais à la délicate intervention de M. Maret! L'auteur de *Paméla* (François de Neufchâteau) était ministre; il aimait, il protégeait les lettres, et ne me plaçait évidemment au Bureau des Théâtres que pour m'encourager dans mes travaux particuliers, bien loin de vouloir m'en distraire.

J'eus en effet beaucoup de loisir; mais, par malheur, je m'en trouvai trop. S'il fut jamais un bureau sans objet, ce fut assurément le mien; et ce qui le rendit encore plus ridicule, c'est que, pour être plus sûr de nous tenir là inutilement pendant six heures, notre chef imagina de nous faire signer, deux fois le jour, une feuille de présence; méthode humiliante, anti-française, qui ne tarda pas à me révolter.—«Faites des comédies, me dit un jour ce « chef qui s'appelait M. Carré! — Non, lui répon« dis-je; je suis payé pour un travail de bureau : « donnez-m'en; j'y emploierai tout le temps que je « vous dois. Je n'ai pas besoin de votre consigne « pour remplir mes devoirs. » La consigne fut levée; mais le travail du bureau se réduisant toujours à rien, les matinées se passaient en conversations,

et de comédies point de nouvelles ! Seulement, dans les heures que je passais chez moi, je m'amusai à faire un opéra-comique[1].

Mais de nouveaux mouvements politiques se préparaient ; le club des Jacobins, dissous de fait le 11 novembre 1794 par la jeunesse parisienne, l'avait été de droit par une loi de la Convention elle-même, du 23 août 1795. Leur audace essaya de le rouvrir. Profitant de la faiblesse du Directoire dont quelques membres les protégeaient, ils s'installèrent ouvertement dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, et, durant le peu de temps qu'on les y laissa, nous eûmes un nouvel échantillon de leurs séances de 93. Là plusieurs têtes furent demandées, et entre autres celle de François de Neufchâteau, qui en fut quitte pour la perte de son portefeuille, et fut remplacé par l'ex-conventionnel Quinette.

Celui-ci débuta par exiger de moi un *certificat de civisme*; c'était revenir au bon temps. A cette nouvelle, je songeai tout de suite à faire mes paquets. Un certificat de civisme! A qui le demander? A la municipalité de Langres? Elle aurait répondu par un certificat de royalisme. A la députation de la Haute-Marne? Mais il fallait qu'elle fût unanime. « Elle le sera, me dit un de nos députés, et je me « charge d'obtenir la signature de celui d'entre nous « de qui vous l'espérez le moins. » Celui-ci en effet

(1) *Le Valet de deux maîtres*. (Voyez le II[e] volume.)

signa sans hésiter; mais celui de tous sur qui nous croyions devoir compter le plus (il était royaliste) refusa.

J'en fus charmé. Je me vis avec joie chassé de ma place pour n'avoir pas fourni de certificat de civisme, heureux surtout de n'avoir jamais rien fait pour le mériter! Quel homme honnête en effet pouvait aspirer à l'éloge de ses vertus civiques, après avoir entendu célébrer celles de Marat dans une oraison funèbre qui se terminait ainsi : *Caton, Aristide, Socrate, Fabricius et Phocion, je n'ai pas vécu avec vous, mais j'ai connu Marat*[1]*!*

Rendu à ma liberté, et de plus payé de trois mois d'appointements arriérés, je ne m'écriai pas comme le fils du *Père de Famille* : *J'ai quinze cents livres de rente*, et je ne fis point de projets de mariage; mais dès le jour même je commençai un plan de comédie.

Entre les auteurs dramatiques de l'Italie que j'avais lus pendant ma détention, tels que Machiavel, Bibiena, Chiari, Cicognini, et même Albergati, le plus régulier et le plus élégant de tous, j'avais pris une affection particulière pour Goldoni. Sans me douter le moins du monde qu'il me viendrait un jour dans la pensée de reproduire sur la scène française un seul de ses ouvrages, je lisais avec avidité tous ceux que j'avais pu me procurer; et pour-

(1) 16 juillet 1793.

tant ce n'étaient pas les meilleurs, quoique l'auteur en parle avec prédilection dans ses *Mémoires*, et que plusieurs, déjà imités, eussent réussi sur nos théâtres (*les Caquets*, *la Jeune Hôtesse*, *la Maison de Molière*, *Paméla*, *etc.*). Mais j'y trouvais, à travers quelques défauts de terroir (qu'on me passe cette expression), un dialogue si naturel et si plein de charme qu'il me semblait souvent lire du Molière ou du La Fontaine. Laissons aux puristes de la Toscane le triste soin de critiquer son style; pour nous, Goldoni n'est point un Italien; c'est un moraliste, c'est un auteur comique qui appartient à toutes les nations, et qui est surtout digne de la reconnaissance de la nôtre, puisqu'il a écrit en français une des meilleures pièces de notre scène : *Le Bourru bienfaisant*.

De retour à Paris, après ma réclusion, je m'étais empressé de lire celles de ses comédies que je ne connaissais pas, et, parmi celles-ci, j'avais particulièrement distingué tout ce qu'il y a de plaisant dans *Il Servo di due padroni*, de comique dans *un Curioso accidente*, d'intéressant dans *l'Avocato veneziano;* en sorte que, lorsque Picard, proscrivant de sa voix terrible et gaie mon essai de *marivaudage* me pressa en même temps de chercher promptement un sujet de vraie comédie, Goldoni me revint tout de suite à la pensée; et je bondis de joie en le retrouvant, comme un ami revoyant son ami après un naufrage.

J'eus beaucoup de peine néanmoins à plier à nos mœurs et à notre scène le *Curioso accidente.* Ce n'était pas seulement la nécessité d'éviter la crudité italienne de quelques détails qui m'embarrassait, c'était le fond même du sujet qui, mieux examiné, me paraissait scabreux. Dans *les Dehors trompeurs*, Boissy a fait aussi une *Dupe de soi-même;* mais cette dupe est un *homme du jour*, que le moraliste le plus sévère voit tromper sans scrupule et avec plaisir. Le *Sganarelle* de l'*École des maris* est encore une *Dupe de soi-même*, que Molière a pu tourner en ridicule sans blesser les bienséances, car c'est un tuteur avide et justement détesté de sa pupille.

Autre chose était de mettre en scène un père de famille qui, pour se venger d'un voisin, conseille à un jeune homme d'enlever la fille de ce voisin, sans se douter que c'est sa propre fille dont il favorise ainsi lui-même l'enlèvement. Il y a dans cette action quelque chose qu'il n'était pas facile de rendre vraisemblable, à moins de faire du père, ou un homme odieux qui cessait alors d'être comique, ou un imbécile Cassandre, digne des tréteaux du boulevard; or, c'est ce que je ne voulais pas, par respect pour le caractère de père, par respect pour le public, et par respect pour moi-même, qui crois que la comédie ne doit tendre à faire rire que les honnêtes gens.

Autres difficultés : le père donne à l'amant un

cônseil coupable; l'amant en profitera-t-il?... et la jeune fille consentira-t-elle? Sur la scène italienne, cela paraît tout simple; on y tolère bien d'autres licences; ce sont les mœurs du pays. Mais devant un public français!... Après quelques jours de méditation, je crus avoir surmonté, dans mon plan, une partie de ces difficultés, et, me flattant de vaincre les autres dans l'exécution, je me mis à écrire ma pièce.

Quel était à cette époque l'état de la littérature et des théâtres? ce qu'était la situation de l'Europe et de la société française : une véritable confusion.

En moins de trois mois, trois républiques anarchiques s'étaient établies, à l'instar de celle de notre malheureux pays, sur les débris d'un gouvernement régulier.

En France, la banqueroute des deux tiers de la dette publique, qui couronna dignement l'attentat du 18 fructidor, avait eu, pour la population de Paris surtout, des effets désastreux. Les proscriptions, plus cruelles que la mort, avaient laissé un long et profond découragement dans tous les cœurs; elles avaient atteint jusqu'au sanctuaire des lettres et des sciences. MM. de Fontanes et de Pastoret et M. l'abbé Sicard avaient été chassés de l'Institut et frappés d'un décret de déportation. La littérature était muette. Un seul poème fut publié dans ces tristes jours, et tous les esprits bien faits gémirent de cette publication. Le Tibulle français,

troquant son pinceau si tendre, si gracieux et si chaste contre celui de l'Arétin, subit à la fois le triple malheur de contrister ses amis, de désenchanter ses admirateurs et d'être protégé par le Directoire.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les theâtres.

Quelques jours avant le 18 fructidor, les Français de Louvois avaient joué *Les trois Frères rivaux*, vieille comédie de Lafont, où le personnage comique de la pièce est traité de coquin à plusieurs reprises. Le public avait ri et applaudi bruyamment à ces injures, comme s'il eût eu l'intention de les appliquer à un des hommes du pouvoir. S'il y avait inconvenance ou injustice dans cette allusion, c'était au public qu'il fallait s'en prendre; mais comme cet ennemi-là est assez difficile à saisir, on trouva plus court de punir les comédiens en fermant leur théâtre, le jour même où l'on fermait la porte des Conseils Législatifs aux plus honnêtes députés de la France. Seulement on ne poussa pas l'assimilation jusqu'à déporter les comédiens à Cayenne; ils choisirent eux-mêmes le lieu de leur exil. Les uns s'engagèrent sur-le-champ à Feydeau; les autres, comme nous le verrons plus tard, se constituèrent en société dans le faubourg Saint-Germain; aucun ne se réunit aux Français de la république.

Ceux-ci jouaient dans le désert, et, comme il y

avait parmi eux de très grands talents, il faut bien attribuer à quelque motif politique l'abandon où Paris les laissait. Ce motif, le voici : tandis que le théâtre de Louvois devenait une des victimes du 18 fructidor, le théâtre de la république s'était avisé de jouer une pièce d'une lâcheté sans pareille, où, sous le titre des *Véritables honnêtes gens*, on faisait l'apologie complète de cette fatale journée. La désertion du public devint telle que ce théâtre fut obligé d'interrompre ses représentations. Les meilleurs acteurs se rallièrent alors aux Français de Feydeau, qui n'avaient pas cessé d'obtenir et de mériter la faveur publique. Pour mieux sceller le rapprochement, M. Duval donna sa jolie comédie des *Projets de Mariage*, et réussit à y faire jouer ensemble ceux des comédiens qui, à tort ou à raison, avaient la réputation de se détester le plus cordialement.

Le directeur de Feydeau réunissait ainsi sous son administration deux théâtres français et un opéra-comique. C'était trop pour un seul homme et surtout pour une seule salle; aussi chacun prévoyait la triste fin de son entreprise. Mais avant d'en parler, je ne puis me dispenser de faire mention ici d'une représentation extraordinaire et fort curieuse donnée dans cette salle au commencement de 1798.

Le vainqueur de l'Italie était alors à Paris; c'était à qui lui rendrait des hommages. Plus il fei-

gnait de vouloir s'y dérober, plus on l'en accablait; et tous ces hommages n'étaient pas, à vrai dire, d'une invention également heureuse.

Quel fut, par exemple, le spectacle joué *par ordre* devant l'auteur du traité de *Campo-Formio*, devant le futur empereur des Français? L'opéra du *Traité nul* et la tragédie de *Macbeth*... Cet *à-propos* ne rappelle-t-il pas la représentation de *Britannicus*, donnée depuis en présence de l'impératrice *Joséphine*, au moment même où s'opérait son divorce?

Était-ce par hasard, par maladresse ou par malice qu'on avait choisi *Macbeth?* Je l'ignorais. Ce que je sus seulement à n'en pouvoir douter, c'est que le grand général, quelque effort qu'il fît pour se cacher dans le fond de sa loge et pour dissimuler ses émotions, n'entendit pas sans embarras ces vers du vieux *Duncan* à *Macbeth* :

> Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire,
> Tu ne veux, je le vois, qu'échapper à la gloire.
> Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur!

et que son trouble fut surtout remarquable au récit de la vision de *Macbeth* :

> Et tous trois [1], dans les airs, en fuyant loin de moi,
> M'ont laissé pour adieux ces mots : *Tu seras roi!*

(1) Les trois spectres.

Tu seras roi! Peu de personnes savaient alors que cette prédiction avait déjà été faite à Bonaparte, à une époque où sa grandeur future était bien autrement difficile à prévoir; car c'était peu de jours après le 13 vendémiaire. On en parla pourtant, mais il n'est plus guère possible aujourd'hui d'en douter. Voici, entre autres témoignages, ce qu'on lit dans un ouvrage sur Bonaparte, publié récemment [1]:

« Je rentrais un soir, lorsque dans ma chambre « à coucher, sur la cheminée et à ma pendule, je « vis une enveloppe qui me frappa par sa couleur; « elle était rouge et le cachet noir. — Qu'est-ce? « demandai-je à mon domestique. — Citoyen gé- « néral, je n'en sais rien. — Ce n'est pas toi qui l'as « apportée ici? — Non. — A qui l'a-t-on remise? « — Je ne le sais pas. Je fais appeler Junot; il « n'avait rien vu; son camarade n'avait pas apporté « le pli, ni vu personne. Je me fâchai; ce fut en vain. « Je dis au domestique de me donner la lettre; je « l'ouvris... Il y avait dedans cet hémistiche d'une « tragédie de Ducis :

Macbeth, tu seras roi!

« et plus bas ces mots : *L'homme rouge.*

« . . . . . Je jetai le tout au milieu d'un brasier « ardent. M'annoncer que je serais roi, et après le « 13 vendémiaire, c'était de l'insolence, et cela ve-

(1) C'est dans sa bouche même qu'on a placé ce récit.

« nait certainement d'une main ennemie. *L'homme* « *rouge!* Sotte plaisanterie! impertinence dont je « n'étais pas dupe!... Moi, roi, comme *Macbeth!*... « Lui l'avait été par un crime, par un assassinat de « son roi, son parent, son hôte, son ami. L'imite- « rai-je? Moi, roi! moi, général de la république!... « Mais, au milieu de cette perplexité, la faiblesse hu- « maine me saisissait au cœur; mille pensées tu- « multueuses venaient m'assaillir.... J'aurais voulu « connaître *cet homme rouge*, le voir, lui parler.... « punir son audace; car *était-il possible qu'un jour* « *j'eusse à récompenser sa perspicacité?* »

Oui, l'on a quelques raisons de croire que cette perspicacité fut récompensée; du moins, des hommes bien instruits, et bien placés pour l'être, ont fait un singulier rapprochement. Voyant au 18 brumaire Bonaparte disposé jusqu'à minuit à remplacer Fouché, et se décidant tout à coup à le garder, l'homme rouge (se sont-ils dit) se serait-il inopinément révélé ce jour-là, en se recommandant d'un souvenir qui ne pouvait être effacé? Celui qui était l'objet de la prophétie aurait-il pardonné à celui qui en était l'auteur d'avoir, cinq ans auparavant, offensé légèrement ses scrupules, mais vivement excité ses désirs ?

Quoi qu'il en soit, et sans garantir la justesse de ces conjectures, qui du reste feraient honneur à la haute pénétration de Fouché, toujours est-il certain à mes yeux que le mot *tu seras roi* a frappé

deux fois les oreilles de Bonaparte, et que, le jour de la curieuse représentation dont j'ai parlé plus haut, plus de cent personnes répétaient en sortant : *Il sera roi!*

Mais laissons le futur maître de la France partir, peu de temps après la représentation, pour son expédition d'Égypte et revenons aux pauvres comédiens de la rue Feydeau. Le directeur, chargé de trois troupes, se vit forcé d'en ramener deux dans la rue de Richelieu. Le succès des *Vénitiens*, de M. Arnault, sembla d'abord devoir rétablir les affaires du directeur, assurer l'existence des acteurs et procurer à l'auteur de cette tragédie autant de profit que de gloire ; mais tous furent déçus dans leurs espérances. Trois mois après vinrent la faillite et la clôture.

Les Français de Louvois, plus heureux ou mieux avisés, s'étaient arrangés, avant cette bagarre, pour se remettre en société dans la salle de l'Odéon. *Le Voyage interrompu* de Picard, joué le 20 novembre, fit rire tout Paris, et, quelques jours après, tout Paris alla pleurer à *Misanthropie et Repentir*, où chacun rit aujourd'hui d'avoir pleuré. Depuis le *Timocrate* de Thomas Corneille on n'avait pas souvenir d'une pareille vogue ; la foule était telle que si, comme aux pièces de Scudéry, les portiers de la Comédie-Française ne furent point assommés, c'est uniquement parce que la Comédie n'a plus de *portiers*.

Il parut à la fois plusieurs parodies de ce drame; celle du Vaudeville surtout était charmante :

> On pleure en lisant les affiches;
> On pleure en prenant des billets, etc.

Cette piquante moquerie attira presque autant de monde que la pièce parodiée; mais tels étaient l'état des mœurs et l'engouement du public pour les femmes repentantes, que le succès, loin de diminuer, devint une espèce de fureur.

Tout semblait donc promettre une grande prospérité aux Français de Louvois, dans cette salle qu'on a si justement nommée depuis le *désert de l'Odéon*.

Je n'avais pas besoin de ce motif pour leur destiner la pièce à laquelle je travaillais. Je l'avais lue d'abord à Picard, scène par scène, puis acte par acte, puis en entier, et, fort de son suffrage, j'en fis ensuite lecture à tous les comédiens réunis qui la reçurent par acclamation. Les rôles furent distribués sur-le-champ, et on fixa la première répétition au lendemain de la représentation de *l'Envieux*, qui fut donnée en effet le 18 mars 1799.

Le 19 au matin, j'ouvre ma croisée pour respirer le bon air des nombreux jardins qui environnent le Luxembourg; mais tout à coup mes yeux, en se portant vers la droite, aperçoivent une épaisse fumée qui me fait craindre tout d'abord que le beau

palais de Médicis ne soit menacé d'un incendie. Le feu était à l'Odéon.

Je me rendrai franchement cette justice. Uniquement occupé d'un désastre qui ruinait en peu d'heures tout un quartier et laissait sans asile une société entière de comédiens recommandables par leur zèle et par leurs talents, il ne me vint pas une minute dans la pensée que, faute de salle, ma comédie allait aussi se trouver dans la rue. Ce fut Picard qui m'y fit songer en me disant, avec cette gaîté accoutumée que je lui retrouvai encore lors du second incendie de l'Odéon : « Mon ami, j'avais fait « faire un bel habit pour jouer votre *Ricardo*; il « est brûlé, mais dès ce soir j'en commande un au- « tre. Quant à l'habit de votre *Bonezi*, tenez, re- « gardez (et notez ce trait de caractère) : Grandmé- « nil[1] vient de sauver du feu toute sa garde-robe, « en montant lui-même dans sa loge à l'aide d'une « échelle et en dépit des pompiers qui ne l'osaient « pas. »

Dès le lendemain la salle de la rue de Louvois fut offerte, mais pour quelques jours seulement, aux malheureux incendiés. Le surlendemain, commencèrent les répétitions de *la Dupe de soi-même*,

(1) Très honnête homme et acteur du premier ordre. Il excellait dans *l'emploi* des *grimes* et principalement dans le rôle de *l'Avare*.

dont la première représentation fut donnée le 11 avril. Le succès en fut complet; mais je ne saurais dire qui de Picard, des comédiens ou de moi en eut plus de joie.

Cependant, l'asile de Louvois devant être retiré, il avait fallu en chercher un autre. On n'eut que l'embarras du choix. Les comédiens et la pièce nouvelle voyagèrent alors ensemble dans Paris, et furent successivement accueillis et fêtés au grand Opéra, à l'Opéra-Comique de la salle Favart et au théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. Cette promenade avait son danger; car affrontant chaque jour une salle nouvelle et un public presque nouveau, c'était presque aussi chaque jour comme une première représentation. Je me tirai heureusement de toutes ces épreuves. Je subis avec un égal bonheur, quelques mois après, l'épreuve de la reprise de l'ouvrage sur le théâtre de la rue de Richelieu, lorsque tous les comédiens français s'y virent enfin réunis[1], et aucun critique ne démentit, ni avant ni après l'impression, les suffrages obtenus à la scène.

Que conclure de tous ces faits exposés naïvement? que naïvement aussi je crois cet ouvrage excellent? Je suis si loin d'une pareille illusion que, pour le rendre plus digne de mes lecteurs, je viens d'y faire des changements qui ne m'ont ja-

(1) Ils reprirent aussi *l'Epreuve délicate*.

mais été demandés. J'ai même ajouté au second acte une scène tout entière, qui m'a paru nécessaire pour mieux établir le caractère du principal personnage. J'ai corrigé avec soin dans le style tout ce qui m'a paru blesser ou la délicatesse, ou l'harmonie du langage; et malgré cela, combien de défauts je crains d'y avoir laissés sans le savoir! combien dont je m'aperçois et qu'il m'est impossible de faire disparaître! Et, par exemple, pour donner plus de décence à la conduite des deux amants, j'ai placé à côté de l'un un valet, à côté de l'autre une suivante qui, non contents de les exciter à tromper le père, les trompent aussi eux-mêmes afin de mieux vaincre leur résistance. Mais si ces deux personnages m'ont semblé nécessaires, si même j'ai réussi à les rendre comiques, n'est-ce pas du comique vieux, décrépit, *fossile*, comme diraient nos romantiques? Hélas! oui, je le confesse; ces personnages sont de convention plus qu'ils ne sont dans la nature. C'est de la vieille comédie latine, rarement imitée par Molière et trop servilement copiée par Regnard. Il faudrait aujourd'hui faire autrement et surtout il faudrait faire mieux. Voilà le difficile.

Quant à moi j'y renonce, et je livre ma pièce à mes lecteurs avec tous ses défauts, me bornant à leur demander grace pour elle, en faveur de ce qu'ils pourront y trouver de louable et d'amusant.

Encore un mot pourtant, et qu'il me soit per-

mis de leur faire le récit d'une petite mésaventure dont *la Dupe de soi-même* a été l'occasion.

Vers la fin de novembre 1799 j'accompagnais, sans titre, sans fonctions et seulement comme ami, un délégué des Consuls, dans le département même que le plus odieux des proconsuls de la Convention (Joseph Lebon) avait naguère choisi pour théâtre de ses exploits. Que le délégué, honorable député du conseil des Cinq-Cents, reçût dans le Pas-de-Calais l'accueil que lui promettait le but de sa mission consolante et réparatrice, rien de plus simple; mais moi, qui m'y croyais tout-à-fait inconnu, quelle fut ma surprise de voir ma bienvenue fêtée presque à l'égal de la sienne et d'être accueilli comme une vieille connaissance!

Oui, j'étais venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé!

Quand je dis moi, je veux dire une de mes comédies. Il y avait à Calais une famille honorable et distinguée par son esprit non moins que par ses vertus. Le chef de cette famille[1], ancien magistrat et l'un des plus parfaitement hommes de bien que j'aie rencontrés dans ma vie, aimait beaucoup les lettres, et parmi les nouveautés qu'il avait lues se trouvait par hasard *la Dupe de soi-même*. Venu à Arras au-devant du délégué, il m'avait tout d'abord parlé de cette pièce. Un auteur qu'on loue

(1) M. Blanquart-de-Bailleul.

devient bientôt un ami; aussi dès ce jour je le fus, et c'est pour moi honneur et bonheur.

Je le soupçonnai pourtant, mais à tort, du mauvais tour que voici :

Deux jours après mon arrivée à Arras, ayant à faire une visite à quelqu'un qu'on m'avait dit être logé près de la salle de spectacle, je jette en passant les yeux sur les affiches et j'y lis : « Aujourd'hui *duodi* (c'était encore le style du temps) la première représentation, dans cette *commune*, de *la Dupe de soi-même*, comédie nouvelle. » Bon! me dis-je, on a oublié sur l'affiche le nom de l'auteur; je serai sûr de venir ici ce soir *incognito*. On dîne fort et long-temps dans la ville d'Arras, et de plus nous dînions ce jour-là chez le receveur-général! Comment m'échapper d'assez bonne heure?... J'en vins à bout cependant et (je le croyais du moins) sans qu'on s'en fût aperçu. Mais voyez la trahison! A peine les détestables comédiens eurent-ils débité, ou plutôt bégayé la première scène, que des applaudissements bruyants partent de tous les coins de la salle; autant en arrive à chacun des actes et pendant toute la durée de la pièce. Les comédiens, peu *accoutumés à de pareils présents*, se regardaient entre eux avec un étonnement modeste et comique qui redoublait les bravos au lieu de les arrêter. Moi seul, dans toute la salle, ne partageant point la gaîté générale, je me vis montré au doigt

comme un original, un étranger, un sourd-muet, que sais-je? un cabaleur! Le fait est que j'étais au supplice et de voir ma pièce estropiée par les acteurs et de la voir applaudie par le public, sans avoir pu être comprise ou même entendue. Ce fut bien pis quand la toile se baissa; car on demanda l'auteur, et tous les traîtres amis, amenés au théâtre par le receveur-général, s'écrièrent en désignant ma loge : « Le voilà! le voilà! »

Mes chers confrères dramatiques, que le ciel vous préserve d'une pareille ovation!

PERSONNAGES.

BONÉZI, riche négociant.
RICARDO, commis à la douane.
SELMOURS, jeune poète français.
DUBOIS, valet de Selmours.
FABRICE, valet de Bonézi.
CAMILLA, fille de Bonézi.
JUSTINE, française, suivante de Camilla.

La scène est à Messine, dans la maison de Bonézi.

LA DUPE DE SOI-MÊME,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon bien meublé; quatre portes: une au fond communiquant à tous les appartements; deux latérales, dont l'une à droite est la porte de l'appartement de Camilla; l'autre à gauche, celle du dehors; du même côté, et plus en avant, une porte de cabinet.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, DUBOIS.

(Dubois achève de boucler un porte-manteau posé sur une table qui est au côté gauche de la scène.)

JUSTINE, entrant par le fond.

Quoi! Dubois, sans délais?

DUBOIS.

Hélas! oui, ma Justine,
Bientôt mon maître et moi serons loin de Messine.

JUSTINE, à part.

Que je vais m'ennuyer quand ils seront partis!
(haut.)
Quoique dès le berceau conduite en ce pays,
Je n'ai point oublié que je suis née en France,

Et je remerciais le sort dont la clémence,
Pour adoucir l'ennui qu'en ces lieux j'éprouvais,
Avait fait à Messine arriver deux Français.
Point du tout : ces messieurs d'une humeur inconstante,
Plantent là brusquement et maîtresse et suivante...
Il faut en convenir, nous avons du guignon.

DUBOIS, revenant auprès de Justine.

Ah ! que ce ton railleur est bien hors de saison!
S'il dépendait de moi, crois-tu que je partisse?
Mais Selmours le commande; il faut que j'obéisse.
Je sais que le valet d'un poète, souvent,
Aussi bien que son maître, est fort léger d'argent :
Mais comptes-tu pour rien l'espérance et la gloire
D'aller de compagnie au temple de mémoire?
Il part... et je le suis.

JUSTINE.

De monsieur Bonézi
Aurait-il à se plaindre? En arrivant ici
Selmours tomba malade, et reçut de mon maître
Autant et plus de soins que d'un père peut-être.
Depuis qu'on a cessé de craindre pour ses jours,
Bonézi n'a-t-il pas vingt fois dit à Selmours :
« Si Messine, parmi les villes d'Italie,
« Peut d'un jeune poète enflammer le génie,
« Eh bien ! demeurez-y quelque temps avec nous :
« J'entends que vous soyez chez moi comme chez vous ?»

DUBOIS.

Il est vrai.

JUSTINE.

Camilla si bonne, si sincère,
A-t-elle donc pour lui les yeux d'une étrangère ?
Tout n'a-t-il pas appris à Selmours mille fois
Qu'on l'aime au moins autant... que je t'aime, Dubois ?

DUBOIS, lui baisant la main.

Charmante !... Mais c'est là peut-être aussi la cause
De notre prompt départ.

JUSTINE.

Ah ! ah ! c'est autre chose.
Fort bien !

DUBOIS.

Crois-tu, dis-moi, que jamais Bonézi,
Riche négociant, prenne pour gendre... Qui ?
Un étranger, sans biens et sans état en France ;
Honnête, j'en conviens, plein d'esprit, de science,
Mais poète !... Et tu sais qu'à ce noble métier,
Plus d'un homme à talent mourut dans un grenier.
Ce n'est pas de beaux vers que ton maître se paie,
Et les gens comme lui veulent d'autre monnaie.

JUSTINE.

Il aime Camilla.

DUBOIS.

Mais encor plus l'argent.

JUSTINE.

Il est bon.

DUBOIS.

Oh ! pas trop... Il est parfois méchant,
Haineux, vindicatif.

JUSTINE.

Autrefois, je t'assure,
C'était tout le contraire.

DUBOIS.

Et par quelle aventure
S'est-il donc ennuyé d'être bon?

JUSTINE.

Tu connais
Ricardo, ce commis à la douane?...

DUBOIS.

Oui, je sais;
Ce voisin dont la fille a pour notre poète
Certain goût, et prétend avoir fait sa conquête?...

JUSTINE.

Précisément.

DUBOIS.

Eh bien?

JUSTINE.

Bonézi courtisait
Une veuve fort riche, et dont il espérait
(Attendu qu'elle était infirme et surannée)
Hériter au plus tard à la fin de l'année.
Ricardo, que le son des écus attira,
Fit tant qu'il eut la veuve et qu'il en hérita.

DUBOIS.

Quel tour pendable!

JUSTINE.

Ajoute à cela la saisie
De ces trois cents ballots de draps de Ségovie,

Dont Bonézi lui dut encor la perte...

DUBOIS, riant.

Ah bon!

Je ne m'étonne plus de son aversion
Pour ce voisin!

JUSTINE.

Voilà, mon cher, la seule cause
Qui produisit en lui cette métamorphose :
Sans Ricardo, son cœur ignorerait encor
La haine, et tu serais charmé de lui.

DUBOIS.

D'accord.

Mais qu'importe? il ne veut, dit-on, dans sa famille
Que des négociants : et la main de sa fille
Est promise d'ailleurs à monsieur Boldoni.
Que doit faire Selmours?

JUSTINE.

Il doit rester ici.

DUBOIS.

Rester? pour assister aux noces de madame?
Pour les célébrer même en un épithalame?

JUSTINE, avec dédain.

Ah! du phébus!

DUBOIS.

Voilà, Justine, tu le vois,
Cent raisons de partir qui n'ont que trop de poids.
D'ailleurs...

JUSTINE.

Tu n'es qu'un sot aussi bien que ton maître...
M'aimes-tu?

DUBOIS.

Si je t'aime!

JUSTINE.

Eh bien! fais-le paraître.

DUBOIS.

Que faut-il?

JUSTINE.

Employer, pour retenir Selmours,
Toute ton éloquence et tous tes soins.

DUBOIS.

J'y cours...
Tu verras... Mais c'est lui.

JUSTINE.

Courage! je te laisse,
Et vais, pour le servir, rejoindre ma maîtresse.

SCÈNE II.

SELMOURS, DUBOIS.

SELMOURS, rêveur.

Je ne me trompe point: oui, son triste regard
Semblait me reprocher un si brusque départ:
Sa figure céleste était décolorée;
Elle m'a dit adieu d'une voix altérée:
J'ai cru même, ô moment et cher et douloureux!

J'ai cru voir quelques pleurs s'échapper de ses yeux.

DUBOIS.

C'est bon signe, monsieur!

SELMOURS.

O trop puissantes armes!
Que ne suis-je parti sans avoir vu tes larmes,
Camilla! Que n'as-tu toujours pu me cacher
Que mon amour, mes soins, avaient su te toucher!
Avec moins de regrets je retournais en France;
Mais partir, au moment où mon bonheur commence!
Partir, aimé de celle...

DUBOIS.

Et pourquoi? demeurons;
Car enfin, en partant, nous la désespérons.
Tenez, je m'y connais, monsieur; on nous adore.

SELMOURS.

Elle m'aimerait!... Non; j'en veux douter encore.
Ah! persuadons-nous plutôt que Camilla
Me hait, et que...

DUBOIS.

Chansons! l'amour vous unira.

SELMOURS.

L'amour nous eût unis; l'intérêt nous sépare:
Partons.

DUBOIS.

Ma foi, monsieur; vous êtes bien barbare!
Vous à qui je croyais le cœur sensible, bon,
Laisser la chère enfant gémir dans l'abandon!
Elle en mourra peut-être! et ma pauvre Justine!...

Si vous saviez combien mon départ la chagrine!...
Mais je vous parle en vain!... voilà les beaux-esprits!...
N'avez-vous de pitié, messieurs, qu'en vos écrits?

SELMOURS.

Mille obstacles...

DUBOIS.

Bah! bah! Justine tout à l'heure
M'a rendu l'espérance.

SELMOURS.

Et comment?

DUBOIS.

« Qu'il demeure,
« Dubois, m'a-t-elle dit; c'est tout ce que je veux :
« Je me charge du reste et comblerai ses vœux. »

SELMOURS, avec joie.

Juste ciel!... Mais j'ai pris congé de tout le monde :
Quel prétexte alléguer?...

DUBOIS, allant déboucler le porte-manteau.

Eh mais! tout vous seconde :
N'êtes-vous pas malade?

SELMOURS.

En aucune façon.

DUBOIS.

Je vous réponds que si.

SELMOURS.

Mais tu vois bien que non.

DUBOIS.

Oh! la fièvre a beaucoup changé votre figure;
L'amour a fait aussi sa brèche; et je vous jure

Que plus d'un médecin, s'il en était besoin,
Attesterait, monsieur, que vous n'irez pas loin.

SELMOURS.

Non, non.

DUBOIS.

Vous êtes mal, très mal, en conscience.

SELMOURS, regardant Dubois.

Mais que fais-tu donc là?

DUBOIS.

Moi? je vide d'avance
Cette valise dont...

SELMOURS.

Qui te l'a commandé?

DUBOIS, d'un ton capable.

Votre état.

SELMOURS.

Quoi! maraud!... Non, je suis décidé...

DUBOIS.

A rester?

SELMOURS.

A partir.

DUBOIS.

Un quart-d'heure de grace!

SELMOURS.

Non, point...

(voyant venir Camilla.)

Camilla! Ciel! que faut-il que je fasse?

DUBOIS.

Bon! ces yeux-là feront plus que tous nos discours.

SCÈNE III.

SELMOURS, DUBOIS, CAMILLA, JUSTINE.

CAMILLA, feignant la surprise.

Pardon, je vous croyais déjà parti, Selmours.

JUSTINE, à part.

Oh! cela va sans dire.

DUBOIS.

Il est vrai que mon maître
Au vaisseau se serait déjà rendu peut-être;
Mais il s'est tout à coup... des palpitations...
Des...

CAMILLA.

Vous êtes malade! et nous vous laisserions
Partir!

SELMOURS.

Madame...

CAMILLA.

Non : quelle funeste envie!...

DUBOIS.

Retenons-le, de grace; il y va de sa vie.
Pour moi, par sympathie ou par un coup du sort,
Je me sens hors d'état d'aller jusques au port.

SELMOURS.

Je vous jure...

JUSTINE, le regardant en face.

En effet, on voit sur ce visage
D'un changement soudain l'effrayant témoignage...
Voyons votre pouls... Ciel! que vous devez souffrir!

SELMOURS.

Ah! beaucoup; mais n'importe, il faudra...

JUSTINE.

Vous guérir.
Suivez mon ordonnance, et d'abord...

SELMOURS.

Non, Justine;
Je souffrirais bien plus en restant à Messine:
La cause de mon mal est tout entière ici.

JUSTINE, riant.

Oui, la cause du mal, mais le remède aussi.

SELMOURS.

Ce séjour ne me fut déjà que trop funeste!

JUSTINE.

Écoutez...

CAMILLA.

Malgré lui, veux-tu que monsieur reste?

SELMOURS.

Malgré moi!

CAMILLA, avec un dépit concentré.

Non, monsieur, partez sans différer:
On ne vous retient plus; et pourquoi demeurer?
Vous vouliez voir Messine? eh bien! vous l'avez vue;
Rien ici ne doit plus arrêter votre vue:
Revolez vers ces lieux où la gloire et l'amour

Vont de vous couronner s'empresser tour à tour.

SELMOURS, voulant l'empêcher de continuer.

Ah!...

CAMILLA.

Montrez-vous encor dans ces fêtes brillantes,
Dans ces cercles joyeux, à ces femmes charmantes,
Oracles du bon goût, des modes, des talents,
Et qui sont et l'objet et le prix de vos chants.

SELMOURS.

Eh! qu'y verrai-je, hélas! d'assez cher à ma vue,
Pour me faire oublier que je vous ai connue?
Il est vrai, les arts seuls ici m'ont amené;
Mais qui, depuis long-temps, m'y retient enchaîné?
Quel amour, plus puissant que l'amour de la gloire,
M'a de tous mes projets fait perdre la mémoire?
Quelquefois, dans l'espoir de charmer ma douleur,
J'occupai mon esprit pour reposer mon cœur...
Faible distraction à mon amour extrême!
Eh! qui pouvait, hélas! m'occuper, que vous-même?
Oui, dès le premier jour que je vous aperçus,
Je sentis que mon cœur ne m'appartenait plus:
J'éprouvai près de vous ce trouble qui m'enchante,
Ce désordre qui plaît, même alors qu'il tourmente;
Ce doux besoin d'aimer, et ce besoin plus doux
D'avouer mon amour et d'être aimé de vous.

CAMILLA, à part, à Justine.

Justine!

SELMOURS.

Cet aveu peut-être vous offense?

Pourquoi m'avoir forcé de rompre le silence?
Je partais, sans espoir que celui de mourir;
Mais je partais du moins sans qu'on pût me haïr.

CAMILLA, vivement.

Moi, vous haïr, Selmours! ô ciel! quelle injustice!
Et pourquoi voulez-vous que mon cœur vous haïsse?
Croyez-vous, en partant, hélas! que, de nous deux,
Celui qui fût resté fût le moins malheureux?

SELMOURS, transporté.

Qu'entends-je? se peut-il?...

JUSTINE, malignement.

Partez donc à cette heure;
Qui vous retient?

DUBOIS, feignant de partir.

Justine a raison, et...

SELMOURS, l'arrêtant.

Demeure...
Mais que pourrai-je dire à monsieur Bonézi?

JUSTINE.

Bah! de votre départ il eut trop de souci
Pour n'être pas charmé que vous restiez encore...
Mais il vient... Sortez vite.

SELMOURS.

Un mot!

JUSTINE, à Selmours.

On vous adore:
Qu'exigez-vous de plus?

(Elle le pousse dehors.)

DUBOIS, en sortant.

Il brûlait de partir;
C'est le diable à présent pour le faire sortir.

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE IV.

BONÉZI, entrant par la porte du milieu, CAMILLA, JUSTINE.

CAMILLA, à Justine.

Oh! combien je te dois!

JUSTINE.

Chut! voilà votre père.

BONÉZI, à Camilla.

Ah! bonjour, mon enfant.

(Il lui baise le front.)

JUSTINE, le saluant.

Monsieur...

BONÉZI, à Justine.

Bonjour, ma chère;

(à sa fille.)

Sais-tu que ma maison semble triste aujourd'hui?
Pour la première fois j'éprouve de l'ennui,
Du vide; j'espérais qu'une raison secrète
Pourrait auprès de nous fixer notre poète.
Mais je me suis trompé, puisqu'il est parti.

JUSTINE.

Non :

Il est encore ici.

BONÉZI.

Quoi!

JUSTINE.

L'ignoriez-vous donc?

Il s'est trouvé malade.

BONÉZI.

Oh! oh! cela m'étonne.

Il se portait, hier encor, mieux que personne.

Qu'a-t-il?

JUSTINE.

Une rechute : il n'est pas bien.

BONÉZI.

Vraiment?

Voyez un peu!... Cela l'a pris bien brusquement?

JUSTINE.

Au moment du départ.

BONÉZI, souriant.

Ah! j'y suis, je parie...

J'avais bien deviné.

JUSTINE.

Comment?

BONÉZI.

Sa maladie

M'est connue.

CAMILLA, à part, avec effroi.

Il sait tout.

JUSTINE, à part.

Se pourrait-il?...

BONÉZI.

Selmours,
Bien guéri de sa fièvre, était, en quinze jours,
Devenu frais, joyeux; par son esprit aimable,
Il faisait le plaisir, l'ornement de ma table;
Sa gaîté, ses talents avaient dans ma maison
Attiré des amis, tous gens du meilleur ton.
Je m'en applaudissais. Tout à coup son langage
Devient triste, son air taciturne, sauvage;
Pour un jeune homme enfin, quel augure effrayant!
Il perd tout appétit.

JUSTINE.

Triste augure vraiment!
Et vous en concluez?...

BONÉZI.

Qu'une amoureuse flamme
A, depuis quelque temps, pris naissance en son ame.

JUSTINE.

Il serait amoureux?

BONÉZI.

J'en suis sûr.

JUSTINE.

Et de qui?

BONÉZI.

Vous savez, comme moi, l'objet qu'il a choisi.

JUSTINE.

Nous!

BONÉZI.

Quand le soir chez moi le beau monde s'assemble,
(à Justine.)
Qui voit-on converser le plus souvent ensemble?

JUSTINE.

Eh! mais...

BONÉZI, à Camilla.

A qui Selmours a-t-il fait des couplets?

CAMILLA.

A plusieurs.

JUSTINE.

Quelquefois à moi-même.

BONÉZI, à Justine.

Oh! oui... mais
Les plus galants?...

JUSTINE.

Que sais-je? Eh bien! donc, cette belle?...

BONÉZI.

Quelqu'un disait d'abord que c'était ma fille.

JUSTINE.

Elle!
Quoi!

CAMILLA.

Ciel!

BONÉZI, riant.

On plaisantait, comme tu peux penser.

JUSTINE.

A Camilla Selmours oserait s'adresser!
Tant de présomption vraiment nous eût fait rire!

BONÉZI.

Ah! parbleu! je le crois.

JUSTINE.

Je ne prétends point dire
Qu'il n'ait pas des vertus, de l'esprit, des talents,
Et qu'il ne doive pas plaire à beaucoup de gens:
J'avouerai qu'il n'est point de père de famille
Qui ne fût honoré de lui donner sa fille...
Mais la vôtre, monsieur, oh! c'est bien différent!
Et nous ne prenons pas un mari sans argent;
Nous aimons le solide. Ah! parbleu! qu'il y vienne!
Il verra...

BONÉZI.

Mais aussi n'en suis-je point en peine.
J'ai tout vu de mes yeux: il aime Mancina,
Fille de Ricardo.

JUSTINE.

Ma foi! vous y voilà!
Nous avions bien promis pourtant d'être discrètes...
Mais vous devinez tout! Ah! quel homme vous êtes!

BONÉZI.

Comme moi, tout le monde a pu le remarquer:
Plus d'une femme même a paru s'en choquer.
Mais dis-moi, Camilla, la personne qu'il aime
Est fort bien avec toi; peut-être qu'à toi-même
Elle aura confié son secret?

CAMILLA.

Je sais tout.

BONÉZI.

Elle aime le poète?

CAMILLA, tendrement.

Ah! mon père, beaucoup.

BONÉZI.

Bon! je m'en doutais bien! Mais s'il avait su plaire,
Pourquoi partir?

JUSTINE.

Peut-être il craignait que le père
Ne refusât sa fille.

BONÉZI.

Et par quelle raison?

JUSTINE.

Par les mêmes que vous.

BONÉZI.

Belle comparaison!
Ricardo dès long-temps a-t-il promis sa fille?
A-t-il vingt commerçants fameux dans sa famille?
Un commis à la douane est-il donc d'un métier
A craindre avec Selmours de se mésallier?

JUSTINE.

Sa fortune...

BONÉZI.

Est dix fois au-dessous de la mienne:
Encore est-ce à mes frais qu'il a grossi la sienne;
Car cette veuve, enfin, qu'il m'a soufflée... Aussi
Je la lui garde bonne, et le hais... Dieu merci!
Nous nous voyons pourtant: nous nous brouillons ensemble
Le matin; et le soir l'intérêt nous rassemble...

Mais, corbleu! j'en suis las; et si quelque moyen
Se présentait jamais de me venger... là... bien...
Ses mauvais tours...

(à part).

Eh! mais, un seul peut les lui rendre :
Je n'ai qu'à lui donner un poète pour gendre.

(haut.)

Fais-moi venir Selmours.

CAMILLA, à part.

Ciel! quels sont ses projets?

BONÉZI, rappelant Justine.

Non, Justine, demeure... Eh! Fabrice?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FABRICE.

FABRICE, derrière le théâtre.

J'y vais.

JUSTINE.

Mais permettez, monsieur...

BONÉZI, la retenant.

Non, te dis-je... Fabrice!

CAMILLA, bas à Justine.

Que faire?

FABRICE.

Me voilà, monsieur.

BONÉZI.

Qu'on avertisse

Selmours que je voudrais lui parler.

FABRICE.

Dans l'instant.

(à Justine.)

Bonjour, mon cœur.

(Il sort.)

JUSTINE.

Son cœur! voyez donc l'insolent!

C'était bon quand Dubois n'était pas à Messine;

Mais à présent, fi donc!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté FABRICE.

BONÉZI.

Çà, ma chère Justine,

Dans son appartement reconduis Camilla.

JUSTINE.

Oui, monsieur.

CAMILLA, à part.

Prévenons Selmours.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SELMOURS.

BONÉZI.

Ah! le voilà.

Allons, sortez.

CAMILLA, à part.

O ciel!

JUSTINE, à Bonézi.

J'obéis...

(à Selmours.)

Prenez garde!

(Elles sortent en faisant à Selmours beaucoup de signes.)

SCÈNE VIII.

BONÉZI, SELMOURS, PUIS JUSTINE.

SELMOURS, à part, avec étonnement.

Des signes! on se trouble, on parle, on me regarde;
Que penser?

BONÉZI.

A la fin nous voilà seuls. Eh bien!
Vous avez donc encor la fièvre?

SELMOURS.

Ce n'est rien.

(Ici Justine revient, et, pour écouter, se cache dans un cabinet à gauche, d'où elle montre de temps en temps la tête.)

BONÉZI, souriant.

Oh!... mais heureusement, quand on en sait la cause,
Le plus grand mal bientôt devient fort peu de chose.
On sait ce qui vous rend malade.

SELMOURS.

Moi, comment?

BONÉZI.

En partant, vous pensiez vous guérir.. Pauvre enfant!
Partir en pareil cas, fi donc! mauvais système;
Le remède du mal est dans le mal lui-même.

SELMOURS.

Je ne vous comprends point.

BONÉZI.

A quoi bon ces détours?
Avez-vous cru pouvoir me cacher vos amours?

SELMOURS.

Quoi! monsieur, vous savez?...

BONÉZI.

Vraiment, le beau mystère!
Prétendiez-vous forcer deux femmes à se taire?
Justine et Camilla m'ont tout dit.

SELMOURS, étonné.

Camilla!
C'est elle?...

BONÉZI.

Qu'avez-vous à répondre à cela?

SELMOURS, confus.

Oh! rien.. Mais cet aveu dut beaucoup vous surprendre?

BONÉZI.

Me surprendre! qui? moi! Peut-on me rien apprendre?
Je savais tout avant ma fille.

SELMOURS.

Je le crois:
J'ai parlé ce matin pour la première fois;
Jusqu'au dernier moment j'ai souffert sans me plaindre,
Et suis surpris que vous...

BONÉZI.

Bah! vous aviez beau feindre,
Quand tout vous décelait, vos yeux, votre air, vos soins.
Je n'en disais rien, mais je n'en pensais pas moins.

SELMOURS.

Eh quoi! vous me parlez sans humeur, sans colère!
Mon amour...

BONÉZI.

Je le crois pur, honnête, sincère;
Pourquoi le blâmerai-je? Autrefois, comme vous,
N'ai-je donc pas aimé? N'aimons-nous donc pas tous?
A la jeunesse, enfin, il faut bien faire grace;
Jadis, c'était mon tour, et vous prenez ma place;
Rien de plus naturel.

SELMOURS.

Oh! que j'ai de regret
De ne vous avoir pas plus tôt dit mon secret?

BONÉZI.

C'est un tort; vous avez manqué de confiance.

SELMOURS.

Hélas! je n'osais pas.

BONÉZI.

Allons donc! pure enfance!
Avant d'en informer Justine et Camilla,
Il fallait me parler; mais passons sur cela.
La faute est réparée, et je vous la pardonne.
Vous aimez donc beaucoup la petite personne?

SELMOURS.

Si je l'aime!

BONÉZI.

Fort bien! oh! vous n'avez pas tort:
Ma fille dit aussi que vous lui plaisez fort.

SELMOURS.

Ah! monsieur, ce bonheur passe mes espérances.

BONÉZI.

Cet hymen blesse-t-il les lois, les convenances?
Ne méritez-vous pas d'être encor plus heureux?
Vous êtes trop modeste.

SELMOURS.

Et vous trop généreux;
Car mon peu de fortune...

BONÉZI.

Eh! mon dieu! bagatelle!
Votre future est riche, et pour vous et pour elle;
Ce n'est pas là l'obstacle...

(confidemment.)

Et vous seriez unis,
Mon cher, dès aujourd'hui, si vous n'aviez pas pris
Un métier... Ce n'est pas qu'il ne soit estimable;
Moi, j'en fais très grand cas... un cas considérable;

Mais chacun n'aime pas les beaux-arts comme nous;
Il faut qu'on s'y connaisse. Et d'ailleurs, voyez-vous,
Vive un état qui joint l'honorable à l'utile...
La banque, par exemple!... Ah!... mais il est facile
D'y suppléer.

SELMOURS, l'embrassant.

Mon père!

BONÉZI.

Ai-je rien fait encor?
Avant de m'embrasser, soyez heureux, d'abord.

SELMOURS.

Ah! mon bonheur est sûr.

BONÉZI.

Modérez cette ivresse;
Car enfin il nous faut du temps et de l'adresse.

SELMOURS.

De l'adresse?

(Justine s'avance sur la pointe du pied.)

BONÉZI.

Sans doute. Ah! parbleu! voilà bien
Les discours des amants! ils ne doutent de rien.
Connaissez-vous si peu votre futur beau-père?

SELMOURS.

Il est si bon!...

BONÉZI.

Si bon? qui? lui? C'est un corsaire,
Un Arabe, un Juif... Mais, je saurai lui parler.

SELMOURS, surpris.

Lui parler!

BONÉZI.

De ce pas chez lui je vais aller.

SELMOURS, de même.

Chez lui ?

BONÉZI.

Je le déteste, il est vrai, mais n'importe;
Je parlerai. Pour vous mon amitié l'emporte.

SELMOURS, à part.

Quelle méprise! ô ciel! et quel est ce discours?

BONÉZI.

Adieu.

SELMOURS, le retenant.

De grace...

BONÉZI, prenant sa canne et son chapeau sur un fauteuil, à droite.

Il loge ici près, et j'y cours.

SELMOURS, de même.

Mais, monsieur, demeurez, et dites-moi...

JUSTINE, bas à Selmours.

Silence!

(paraissant tout à coup, comme si Bonézi venait de l'appeler.)
Me voilà.

BONÉZI.

Qu'est-ce?

JUSTINE.

Mais vous m'appelez, je pense?

BONÉZI, à Selmours, qui le retient toujours.

Moi!... point. Allons... Ah! çà, quel caprice nouveau?
Pourquoi donc m'empêcher d'aller...

JUSTINE.

Chez Ricardo
Peut-être ?...

(à Selmours vivement.)

Pardonnez. Nous n'avons pu nous taire ;
Vos feux pour Mancina ne sont plus un mystère ;
J'ai tout dit.

SELMOURS, à part.

Ah ! voilà...

(haut.)

Mais puis-je consentir ?...

BONÉZI, impatienté.

Quel homme ! malgré vous je prétends vous servir.

JUSTINE, à Selmours.

N'insistez plus. Songez, monsieur, que l'on vous aime,
Et qu'en hymen mon maître est d'une adresse extrême.

BONÉZI.

Oui, j'ai la main heureuse !... Adieu, je vous promets
Que les choses iront au gré de vos souhaits.

SELMOURS.

J'en doute.

BONÉZI.

Ou je ne suis qu'un sot, ou bien le père
A votre amour, à moi, ne sera point contraire.
Je ne sais ; tout me dit que je réussirai,
Et qu'à la noce enfin demain je danserai.

JUSTINE, à Selmours.

Vous l'entendez ?

SELMOURS, à Bonézi qui sort.

Allons ; j'en accepte l'augure.

SCÈNE IX.

SELMOURS, JUSTINE.

SELMOURS.

Fort bien! notre hymen prend une heureuse tournure!

JUSTINE.

Pour écarter l'orage il a fallu mentir.

SELMOURS.

Beau moyen! tu me perds au lieu de me servir.
Cet amour prétendu...

JUSTINE.

Met à l'abri le vôtre.

SELMOURS.

Je sors d'un embarras pour tomber dans un autre.

JUSTINE.

Bah! bah! vous nous restez... c'est quelque chose au moins;
(lui faisant une révérence.)
Et ce n'est pas, je pense, avoir perdu mes soins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONÉZI, entrant par la porte du dehors, JUSTINE.

JUSTINE.

Il n'était pas chez lui?

BONÉZI.

Non.

JUSTINE.

Ah!

BONÉZI.

Mais tout à l'heure
Lui-même doit venir me trouver.

JUSTINE.

Il demeure,
Monsieur, si près d'ici, que, moi, je m'étonnais
Que vous fussiez resté si long-temps.

BONÉZI.

Je causais
Avec sa fille.

JUSTINE.

Eh bien?

BONÉZI.

Tu ne saurais comprendre
Quels ont été sa joie et ses transports, d'apprendre
L'objet de ma démarche.

JUSTINE.

Oh! si, je le conçoi.

BONÉZI.

Elle adore Selmours; mais sais-tu que, sans moi,
Mancina douterait encor si Selmours l'aime?

JUSTINE.

Ah! vraiment! il n'osait se le dire à lui-même;
Il est si timide!

BONÉZI, haussant les épaules.

Oui, les amants sont si sots!
Il n'a, m'a-t-elle dit, parlé qu'à demi-mots;
Il croyait qu'on devait expliquer son silence.

JUSTINE.

Le silence, en amour, a bien son éloquence!

BONÉZI.

Aussi l'a-t-on compris; et sans peine elle a cru
Ce dont son cœur était à moitié convaincu.
Comme elle m'a prié de bien presser son père!...
Je l'attends... Nous verrons s'il voudra...

JUSTINE.

Je l'espère;
Moi, je vais rassurer Selmours.

BONÉZI.

Dis-lui qu'ici
Je lui rendrai bientôt compte de tout ceci.

JUSTINE, en sortant.

Il met dans vos bontés toute sa confiance.

BONÉZI, à part.

Qu'il s'en fie encor plus au soin de ma vengeance.

SCÈNE II.

BONÉZI, FABRICE.

FABRICE, à part.

Il est seul; bon!

(haut.)

Monsieur, je viens pour vous prier
De me faire un plaisir.

BONÉZI.

Ah!

FABRICE.

De me marier.

BONÉZI.

Fort bien!

FABRICE.

D'être garçon, voyez-vous, je me lasse.

BONÉZI.

Pauvre homme!

FABRICE.

Et puis d'ailleurs, ma jeunesse se passe.

BONÉZI.

C'est dommage! Et ton choix sans doute est arrêté?

FABRICE.

J'ai trouvé mon affaire.

BONÉZI.

Et quelle est la beauté
Du monde délaissée?...

FABRICE.

Oui-dà! bien au contraire;
C'est Justine.

BONÉZI.

Justine?

FABRICE.

Elle-même; j'espère
Que je ne suis pas bête!

BONÉZI.

Elle t'aime?

FABRICE.

Parbleu!

BONÉZI.

Elle te fuit toujours.

FABRICE.

C'est pour cacher son jeu.

BONÉZI.

Alors, épousez-vous.

FABRICE.

C'est bien dit; mais Justine
N'a rien, ni moi non plus. Si monsieur...

BONÉZI.

Je devine;
J'y pourvoirai.

FABRICE.

Bientôt?... Tenez, dès ce soir.

BONÉZI.

Oui!

FABRICE.

Puisque vous mariez votre fille aujourd'hui...

BONÉZI.

Ma fille!

FABRICE.

Avec Selmours.

BONÉZI, riant aux éclats.

Ah! ah! l'histoire est bonne!
Lui, mon gendre!

FABRICE.

Qu'a donc cela qui vous étonne?

BONÉZI, de même.

Oh! rien.

FABRICE.

C'est un parti qui convient tout-à-fait.

BONÉZI.

Sans doute!

FABRICE.

Il n'est pas riche. Eh bien! pour être heureux,
Faut-il donc tant d'argent? Il faut être amoureux;
C'est là l'essentiel.

BONÉZI.

Mon Dieu, oui! quand on s'aime,
On n'a besoin de rien; on peut se passer même
De boire et de manger.

FABRICE.

Oh! non pas... mais, je vois
Que monsieur se moque!

BONÉZI.

Oui? comment donc! tu le crois?

FABRICE.

Ce n'est peut-être pas Selmours que votre fille
Doit épouser?

BONÉZI.

Si fait! je veux dans ma famille
Quelqu'un qui puisse un jour, en des écrits fameux,
Faire passer mon nom chez nos derniers neveux
Et mettre aujourd'hui même, en vers pleins d'élégance,
Mes livres de recette et ceux de ma dépense.

FABRICE.

Bravo!... Mais quelqu'un vient.

BONÉZI.

C'est Ricardo!... va-t-en.

(Fabrice sort.)

SCÈNE III.

BONÉZI, RICARDO.

RICARDO.

Vous désirez, dit-on, me parler un instant.
De grace, hâtons-nous; car j'ai plus d'une affaire.
Çà, de quoi s'agit-il?

BONÉZI, d'un ton mielleux.

Vous connaissez, j'espère,
Mon amitié pour vous?

RICARDO, d'un ton demi-railleur.

Oh! oui, fort bien! Après?

BONÉZI.

Votre bonheur m'est cher.

RICARDO.

Laissons mes intérêts.
Qui vous fait me mander?

BONÉZI.

Mon amitié, vous dis-je.
Ricardo, vous avez une fille... un prodige
D'esprit et de beauté; je lui trouve un parti...
Un jeune homme charmant, qui l'aime et lui plaît.

RICARDO.

Qui?

BONÉZI.

Selmours.

RICARDO.

Selmours!

BONÉZI.

D'où naît cette surprise extrême?

RICARDO.

Lui! l'époux de ma fille!... Il ne l'aurait pas même
Sans dot.

BONÉZI.

Et la raison?

RICARDO.

Français! poète! ah! Dieu!

BONÉZI.

A vos yeux sont-ce là des crimes?

RICARDO.

Oh! parbleu!
Je le crois! vos Français sont un peuple folâtre,
Léger, capricieux, de lui-même idolâtre,
De spectacles, de jeux et de modes épris;
Et dans tous ses propos railleur jusqu'au mépris!...

BONÉZI.

Ma foi! vous avez tort; les Français sont aimables,
Bons amis, bons guerriers, convives agréables;
Et surtout bons maris; point tyrans, point jaloux,
Comme le sont ici presque tous les époux.
Quant aux poètes... Ciel! se pourrait-il qu'un homme
D'autant d'esprit que vous blâmât ce qu'on renomme?
(avec enthousiasme.)
Savez-vous ce que c'est qu'un poète? c'est un...
Un poète... est un homme au-dessus du commun.

RICARDO.

Oui, mais qui meurt de faim, ou qui vit de fumée.

BONÉZI.

Mais la gloire...

RICARDO.

Allons donc! malgré leur renommée;
On devrait s'assurer de tous ces beaux esprits,
Ou lever un impôt, du moins, sur leurs écrits.
Ainsi, je vous l'ai dit, et je vous le répète,

Pour gendre je ne veux ni Français, ni poète;
Selmours est l'un et l'autre, et vous devez juger
Si jamais à ma fille il peut même songer.

BONÉZI.

Mais votre fille l'aime.

RICARDO.

Eh! croit-on me l'apprendre?
Je le sais; j'ai pris soin aussi de lui défendre
D'entrer jamais chez vous.

BONÉZI.

Soins plus que superflus!
Il est honnête.

RICARDO, se moquant.

Honnête!... Est-il riche?

BONÉZI.

En vertus,
En talents.

RICARDO.

Beaux trésors pour fonder un ménage!
Et c'est à moi qu'on offre un tel gendre!

BONÉZI, à part.

J'enrage!

RICARDO, avec importance.

A moi! qui refusais hier certain parti...

BONÉZI, à part.

Quelle impudence!

(haut.)

Mais vous êtes riche; ainsi....

RICARDO.

Qu'appelez-vous donc riche? Ah! oui, je vous admire!

Je suis riche! vraiment cela vous plaît à dire;
Voilà, voilà l'envie! Eh! sachez une fois
Que je ne gagne rien au-delà de mes droits.
Me croit-on sans honneur et sans délicatesse?
Aux dépens du public croit-on que je m'engraisse?
L'an passé même encor, n'y mis-je pas du mien?

BONÉZI, à part.

Comme il ment!

(haut.)

Plaignez-vous! cela vous sied fort bien,
Après m'avoir soustrait le superbe héritage
Qu'une veuve m'allait donner en mariage.

RICARDO.

Son héritage, moi! je n'y songeai jamais.

BONÉZI.

Vous allez voir qu'il a brûlé pour ses attraits!

RICARDO, d'un ton pleureur.

C'est être bien cruel que de rouvrir sans cesse
Des blessures... Moi, qui l'aimais avec tendresse!

BONÉZI.

Dites donc ses écus; votre deuil est touchant!

RICARDO.

Ah! je la pleure même en comptant son argent.

BONÉZI.

Eh bien! si votre deuil est en effet sincère,
Si vous avez vraiment épousé la douairière
Par inclination, vous pouvez bien, je crois,
Marier votre enfant aussi selon son choix.

RICARDO.

Mais vous, qui vous mêlez ainsi de ma famille,
Pourquoi ne pas donner à Selmours votre fille ?

BONÉZI.

Oh ! c'est bien différent... D'abord, il est de fait
Que Camilla pour lui n'a pas le moindre attrait.
Faut-il la lui jeter à la tête ?.. Je pense
Qu'il me sied peu... D'ailleurs, la belle conséquence !
Parce que ce parti doit vous sembler fort bon,
Dois-je le trouver tel ?

RICARDO.

Sans doute ; et pourquoi non ?

BONÉZI.

Pourquoi ?... Dispensez-moi d'en dire davantage.

RICARDO.

Je vous trouve plaisant de tenir ce langage,
Et de me croire heureux d'accepter un parti
Que vous rejetteriez !

BONÉZI.

Mais je vous trouve aussi
Bien singulier d'oser vous mettre en parallèle,
Vous commis, avec moi, dont le nom seul rappelle
Tout ce que l'Italie a, depuis cinq cents ans,
Vu de plus renommé parmi les commerçants.

RICARDO, ironiquement.

Ah ! pardon ! j'oubliais tous ces aïeux célèbres
Dont vous faites si bien les oraisons funèbres.
Devant eux je m'incline avec humilité ;
Aussi je me tiendrai dans mon obscurité.

Mon gendre parlera tout bonnement en prose;
C'est bien assez pour moi; je vaux si peu de chose!

BONÉZI.

Vous vous rendez justice au moins, sans le savoir.

RICARDO.

Je vous la rends de même.

BONÉZI.

Il vous suffit d'avoir
Un gendre bien docile, et qui sache sans peine
A votre conscience accommoder la sienne.

RICARDO.

Ai-je avec mon devoir un seul jour transigé?

BONÉZI.

Tout fripon qui vous paie est par vous ménagé.

RICARDO.

Ne gagnez-vous jamais que ce que l'on vous donne?

BONÉZI.

Je n'ai jamais soufflé de veuves à personne.

RICARDO.

Ces menus profits-là sont au-dessous de vous.

BONÉZI.

Ah! corbleu! c'en est trop...

RICARDO, avec une ironie amère.

Comment donc, du courroux?
Très humble serviteur... A Selmours courez vite
Annoncer de vos soins l'heureuse réussite.

(s'en allant)

Mais voyez donc un peu ce voisin complaisant!
Un auteur à ma fille! ah! oui, le beau présent!

(Il sort en ricanant.)

SCÈNE IV.

BONÉZI, seul.

Servez, servez les gens, voilà la récompense!..
Le traître! il joint encor l'ironie à l'offense!...
Grand outrage, après tout, que je lui fais vraiment,
D'oser lui proposer un jeune homme charmant...
Car il est très aimable au moins, mais très aimable.
C'est qu'il est complaisant, spirituel, affable!...
Il lui fait trop d'honneur d'aimer sa Mancina...
Mais puisqu'il l'aime enfin... elle l'épousera...
Oui, maître Ricardo, Selmours sera ton gendre,
Et tu seras encor trop heureux de le prendre;
J'aurai tout à la fois le bonheur d'obliger
Selmours, et le plaisir de te faire enrager.

SCENE V.

BONÉZI, SELMOURS, DUBOIS.

BONÉZI.

Ah! Selmours! ah! Dubois!... je suis d'une colère!

DUBOIS, à part.

Bon, tant mieux!

SELMOURS.

Qu'avez-vous?

BONÉZI.

J'ai...

(à part.)

Mais qu'allais-je faire ?
A son malheur du moins il faut le préparer ;
Ne risquons pas d'abord de le désespérer.

SELMOURS.

Vous paraissez troublé... Craignez-vous de m'instruire
Du résultat?..

BONÉZI.

Qui? moi! point du tout... (à part.) Que lui dire?
(haut.)
Soyez tranquille... allez... vous épouserez.

SELMOURS, effrayé.

Moi!

BONÉZI, lui serrant la main.

Oui... Mais, mon cher ami, les pères!... Ah! pourquoi
L'intérêt est-il donc toujours ainsi leur guide?...
Mais celui-ci, surtout, c'est une ame sordide,
Un être dur et vain...

SELMOURS, impatienté.

De grace, expliquons-nous.

BONÉZI.

Je vous dirai tout. Mais, mon ami, calmez-vous,
Et pas de désespoir...

DUBOIS, feignant d'être fâché.

Vous disiez au contraire...

BONÉZI.

Ah! ne m'en voulez pas; j'ai mis dans cette affaire
Plus de zèle et d'ardeur que vous n'en eussiez mis.

SELMOURS.

Oh! je n'en doute point.

BONÉZI.

Je me suis compromis.
Il ne m'a répondu qu'avec une arrogance...

SELMOURS.

Que je suis désolé!...

BONÉZI.

Pourquoi? plus de constance;
Parce qu'un père avare, ignorant et grossier
Vous refuse sa fille, irez-vous vous noyer?

SELMOURS.

Non pas; mais si le père... en son refus s'obstine...

BONÉZI.

Eh bien! que ferez-vous?

SELMOURS.

Je quitterai Messine.

BONÉZI.

Corbleu! j'en aurais donc ainsi le démenti?
Non; vous embrasserez un tout autre parti.
Restez, et que le père...

SELMOURS.

Et que me sert d'attendre?
Il refuse sa fille.

BONÉZI.

Eh bien! il faut la prendre.

SELMOURS, stupéfait.

Qui? moi!

BONÉZI.

Sans doute; il faut malgré lui l'épouser.

DUBOIS, à part.

La bonne dupe!

SELMOURS.

O ciel! qu'osez-vous proposer?

BONÉZI.

Eh! ce que je ferais en pareil cas moi-même.

SELMOURS.

Mais le père...

BONÉZI.

Est un sot.

SELMOURS.

Mais sa fille...

BONÉZI.

Vous aime.

SELMOURS.

Quoi! sans le consulter...

BONÉZI.

A-t-il pris mon avis
Pour m'enlever la veuve à qui j'étais promis?

DUBOIS.

Ah! oui, parbleu, vraiment!

SELMOURS.

Troubler une famille?...

BONÉZI.

Eh! c'est lui qui la trouble en refusant sa fille.

SELMOURS, avec ame.

Non!... je veux, quoi qu'il puisse en arriver un jour,
A l'honneur, au devoir, immoler mon amour.

BONÉZI.

Mais votre bonheur veut...

SELMOURS, de même.

Le bonheur véritable
Est de porter partout un cœur irréprochable.

BONÉZI.

Et ce cœur n'aura-t-il rien à se reprocher,
S'il cause le trépas de qui l'a su toucher?

SELMOURS, ému.

Que vous me déchirez!... Ah! de ce que vous dites,
Si vous pouviez peser l'importance et les suites!...
Si vous considériez...

BONÉZI.

Eh! quels égards doit-on
A ces pères tyrans, de qui l'ambition,
Immolant le repos et les jours de leurs filles,
Produit et le désordre et les pleurs des familles?
Comment donc! un Français à qui, moi, dans ce jour,
Je donne des leçons pour servir son amour!...
Mais je n'en reviens pas!

SELMOURS.

A tout moyen extrême
Avant d'avoir recours, si je parlais moi-même
Au père?

BONÉZI.

Qui? vous!

SELMOURS, prêt à se jeter aux pieds de Bonézi.

Oui, me jetant à ses pieds,
Je le prierais...

(Dubois retient Selmours par son habit.)

BONÉZI.

Fi donc!... vous vous aviliriez.
Après le dénoûment, soit; mais avant, folie!
C'est vous perdre.

SELMOURS.

Aurait-il assez de barbarie?...
Non, il est plus humain que vous n'imaginez.

BONÉZI, se fâchant.

Ah! vous le connaissez mieux que moi?

SELMOURS.

Pardonnez...

BONÉZI.

Il faut, vous dis-je, avoir recours à l'artifice;
Tromper n'est point un crime en ceci; c'est justice.
Épousez donc enfin, sans plus rien ménager,
Si ce n'est par amour, du moins pour m'obliger.

DUBOIS.

Ah! monsieur, il n'est rien que pour vous l'on ne fasse.

SELMOURS.

Mais enfin, le moyen?

BONÉZI.

Un rien vous embarrasse.
Écoutez, mon ami: ne connaissez-vous pas
La tante de la belle?

DUBOIS, vivement.

Elle loge à deux pas.

BONÉZI.

Elle abhorre son frère. Eh bien! chez cette tante,
A la brune, ce soir, conduisez votre amante:
Là, devant un notaire en secret introduit,
Vous vous épouserez sans scandale et sans bruit.

SELMOURS.

Après?

BONÉZI.

Au père ensuite on annonce l'affaire.

SELMOURS, avec force.

Mais, monsieur, mettez-vous à la place du père.

BONÉZI, vivement.

Eh bien! j'y suis. Voyons; je me mets en courroux,
Je tempête, je crie, et jure contre vous:
Je vous appelle un traître, un infâme, un reptile;
Puis enfin, fatigué d'un courroux inutile,
Je fais, en pareil cas, ce que tous nous faisons;
Je m'apaise, pardonne, et nous nous embrassons!

SELMOURS, l'embrassant.

Vraiment!

DUBOIS.

Votre parole?

BONÉZI.

Eh! oui-dà!

SELMOURS, à part.

Je respire!

(haut.) (Dubois le tire encore par l'habit.)

Ah! si j'étais bien sûr que vous... je voulais dire
Que le père finît par approuver l'hymen...

BONÉZI.

Eh! oui! ce qui s'est fait est fait.

SELMOURS.

Pour ce dessein
Vous avez vu du moins ma répugnance extrême!
Et vous serez témoin avec quel regret même
J'obéis au conseil que vous m'avez donné!

BONÉZI.

Oui, vous ne faites rien que je n'aie ordonné.
Aussi, je vous sais gré de votre complaisance:
Qu'on vous approuve ou non dans cette circonstance,
C'est à moi que l'honneur ou le blâme en est dû,
Et vous direz partout: Bonézi l'a voulu.

SELMOURS.

Vous l'exigez?... soit.

BONÉZI, transporté.

Ah! voilà ce qui s'appelle
(lui tendant la main.)
Un ami!... Touchez là!... Çà, courez à la belle
Annoncer vos projets; et, pour l'y faire entrer,
De ma protection vous pouvez l'assurer.

SELMOURS.

Nous ne méritons pas...

BONÉZI, s'éloignant.

Je veux être son père.

DUBOIS.

Ah! vous l'êtes déjà!

BONÉZI, revenant.

Mais il pourrait se faire
(Car enfin il ne faut jamais jurer de rien)
Que de fléchir notre homme on n'eût aucun moyen;
Il faudrait fuir alors...

SELMOURS, vivement.

En ce cas je rejette...

BONÉZI.

Ne pouvez-vous ailleurs chercher une retraite?
C'est l'usage. Tenez: lisez tous les romans.

SELMOURS.

Je n'ai peut-être pas les ressources...

BONÉZI.

J'entends:
C'est l'argent qui vous manque. En effet, d'ordinaire
La bourse d'un poète est, dit-on, fort légère;
Puisez donc dans la mienne, en ami.

SELMOURS.

Justes cieux!
Moi, monsieur?

BONÉZI, tirant son portefeuille.

Nous devons avoir part tous les deux
Aux fruits de l'entreprise; il est juste, je pense,
Que j'en partage aussi les frais et la dépense.

DUBOIS.

Vous y mettez assez du vôtre.

BONÉZI.

Oh! nullement.

Tenez.

(Il lui donne un billet au porteur.)

SELMOURS.

Jamais, jamais.

BONÉZI.

Mon nom vaut de l'argent.

SELMOURS.

Je ne puis.

BONÉZI, les donnant à Dubois.

Tiens, Dubois.

SELMOURS, à Dubois.

Oserais-tu le prendre?

BONÉZI.

Par le père aisément je me le ferai rendre:
Acceptez-le toujours à compte de la dot.

SELMOURS.

Mais...

BONÉZI.

Je me fâcherai si vous dites un mot.
J'ai mes affaires, moi; vous, achevez les vôtres.

DUBOIS, à Bonézi qui sort.

Ah! vous avez aussi fort avancé les nôtres.

SCÈNE VI.

SELMOURS, DUBOIS.

DUBOIS.

Eh bien ! qu'en dites-vous?

SELMOURS.

Je tombe de mon haut ;
Mais mon bonheur n'est pas plus certain que tantôt ;
Et jamais Camilla ne voudra, je le gage,
Consentir à me suivre.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUBOIS, seul.

Ah! bon! façons d'usage!
Mais si tout mon talent ne peut l'y décider,
Le père, tout exprès, est là pour nous aider.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SELMOURS, CAMILLA, entrant avec précipitation par la porte du dehors, JUSTINE, DUBOIS.

CAMILLA, à Selmours, avec force.

Non, non, vous vous flattiez d'une vaine chimère;
Je ne trahirai point mon honneur et mon père.
Je vous aime, Selmours, mais, c'est un parti pris,
Je n'achèterai point mon bonheur à ce prix.

JUSTINE.

Eh quoi! vous nous suiviez, et sans crainte amenée...

CAMILLA, vivement.

Je ne vous suivis point, vous m'avez entraînée;
Vous avez profité de l'ascendant vainqueur
Qu'un amour malheureux vous donnait sur mon cœur:
Vous avez fait la faute, et j'en suis innocente.

JUSTINE.

O ciel! nous arrivons jusque chez votre tante;
Je lui parle en faveur de vous et de Selmours;
Elle consent à tout pour servir vos amours;

Et lorsque tout est prêt, le contrat, le notaire,
Le scrupule vous prend, et...

CAMILLA.

Saurez-vous vous taire?

JUSTINE.

Dussiez-vous me chasser, je ne me tairai point;
Je ne saurais souffrir qu'on soit dupe à ce point.

DUBOIS.

D'honneur, c'est incroyable! En France au moins nos belles
Sur ce chapitre-là sont un peu moins cruelles.

JUSTINE.

Ah! ma foi! peste soit des amants scrupuleux!
Car on n'a ni profit, ni plaisir avec eux.

CAMILLA, à Justine.

Sortez.

SELMOURS.

Eh quoi!...

CAMILLA, avec dignité.

Selmours, lorsque je vous vis prendre
Un parti qu'à tous deux l'honneur devait défendre,
J'espérais qu'un moment égaré par l'amour,
Ce cœur à la vertu ferait un prompt retour;
Que la réflexion vous rendant à vous-même,
Je ne cesserais point d'estimer ce que j'aime.

SELMOURS.

Fort bien; je vous entends, et je vois qu'il me faut
Faire ce que sans vous j'aurais fait bien plus tôt.
Oui, sans vous; car enfin, vous le savez, madame,
Je partais, vous croyant insensible à ma flamme,

Quand un aveu charmant, me rendant mon espoir,
M'ôta de m'éloigner l'envie et le pouvoir.
Qu'ai-je donc fait depuis pour perdre votre estime?
L'erreur de votre père est-elle donc mon crime?
Loin de l'avoir fait naître, en ai-je profité?
Pour le désabuser que n'ai-je pas tenté!
Ah! j'ai plaidé sa cause aux dépens de la mienne...
Mais puisqu'enfin j'ai pu m'attirer votre haine,
Adieu...

CAMILLA, le rappelant, puis à Justine.

Cruel!... Justine!... Ah! ne me quittez pas.

JUSTINE.

Et comment à présent vous tirer d'embarras?
Dites; que répondra Selmours à votre père?

DUBOIS.

Si vous étiez unis, au moins de sa colère
On se consolerait; mais point, et nous aurons
Les chagrins de ceci sans consolations.

JUSTINE.

Oui, ne nous flattons pas; dès demain, ce soir même,
Bonézi peut savoir...

SELMOURS.

Eh bien! c'est de moi-même
Qu'il doit apprendre tout.

CAMILLA.

Ciel!

JUSTINE.

Songez-vous?

SELMOURS.

Je vais
Lui dire qu'il s'abuse et que je le trompais.
Peut-être cet aveu le touchera.

JUSTINE.

Folie!
Il verra, d'un seul coup, sa vengeance trahie,
Ses droits, son amour-propre et son honneur blessés,
Et sa fille séduite, et ses vœux traversés.
Vous perdez Camilla par cette confidence.

SELMOURS.

Ne la perdé-je pas en gardant le silence?

DUBOIS.

Oui, vous avez raison, et j'en dois convenir.
(bas à Justine.)
Nous prêcherions en vain; feignons d'y consentir.

JUSTINE.

Tu veux?...

DUBOIS.

Avouons tout; oui, tout, sans plus attendre...
Mais un pareil aveu ne va pas peu surprendre
Le père de madame... Il faudrait finement
L'y préparer du moins, lui faire doucement
Avaler la pilule...

SELMOURS.

Eh bien?

DUBOIS.

Qu'on s'en rapporte
A moi... Voulez-vous?

SELMOURS.

Soit.

DUBOIS.

Bon; mais vite, qu'on sorte
Et qu'on me laisse en paix préparer mon discours.

CAMILLA, revenant auprès de Dubois.

Dubois, dis à mon père, en parlant de Selmours,
Que s'il fut criminel, c'est parce que je l'aime;
Peins-lui tous les combats qu'il s'est livré lui-même;
Dis combien il m'est cher, et, s'il faut encor plus,
Aux dépens de moi-même exalte ses vertus.

SELMOURS.

Ah! plutôt...

DUBOIS.

Que l'amour est donc bavard! De grace,
Retirez-vous sur l'heure, ou je quitte la place.

(Justine les fait entrer dans la chambre du fond.)

SCÈNE II.

DUBOIS, seul.

Vouloir avouer tout à Bonézi! fi donc!
Il nous ferait bientôt chasser de sa maison.
Je les ai détournés d'un aveu téméraire;
C'était le plus pressé... Mais à présent que faire?...
Ma foi! je n'en sais rien... Nous voilà, grace à Dieu,
Encore au même point que ce matin... Corbleu!...
Mais un obstacle ainsi m'arrête et m'épouvante?

Non, non. Dubois, allons, cherche, imagine, invente,
Mens au besoin... Ah! çà, commençons... si j'allais...
Non, sottise!.. Mais quoi!... si parbleu! je pourrais...
Oui, voyons Ricardo... Contons-lui tout; peut-être
Pour se venger du père, il servira mon maître.

SCÈNE III.

BONÉZI, DUBOIS.

BONÉZI, heurtant Dubois qui sortait.

C'est toi, Dubois! eh bien!

DUBOIS, à part.

O contre-temps maudit!

BONÉZI.

Que fait Selmours?

DUBOIS.

Selmours?

BONÉZI.

Tu parais interdit.

DUBOIS.

Moi!... point du tout.

BONÉZI.

La belle est-elle enfin sortie
De chez son père?

DUBOIS, voulant sortir.

Oui... Mais un instant, je vous prie;
Je crois qu'on vous appelle.

BONÉZI, le retenant.

Eh! non. Comment, dis-moi,
La tante vous a-t-elle accueillis?

DUBOIS, embarrassé.

Hem!... ma foi...
Monsieur... comme une tante.

BONÉZI.

Ainsi c'est une affaire...
Faite?

DUBOIS.

O mon Dieu! monsieur, elle n'est plus à faire.

BONÉZI.

Je ne me sens pas d'aise!

DUBOIS, à part.

Et moi de peur.

BONÉZI.

Enfin,
Tout va bien... Ricardo! vous vous croyez bien fin!

(à Dubois.)

Je le suis plus que vous... Mais où donc est ton maître?
Lui-même aurait bien pu venir ici peut-être
Me dire...

DUBOIS.

Il y venait, monsieur, sur mon honneur;
Mais je me suis offert pour... son ambassadeur.

BONÉZI.

Mais, quand je suis entré, tu sortais, ce me semble?

DUBOIS.

C'était pour vous chercher.

BONÉZI.

Eh bien! allons ensemble
Les trouver chez la tante.

(Il veut sortir.)

DUBOIS, à part.

Autre embarras vraiment!

(haut, retenant Bonézi.)

Monsieur, ils n'y sont plus peut-être en ce moment.

BONÉZI.

Comment! est-il possible? Où la jeune personne
Est-elle donc allée?

DUBOIS.

Où, monsieur?

(à part.)

Je frissonne.

(haut.)

Elle est allée...

BONÉZI, impatienté.

Où?... Mais pourquoi cet air confus?

DUBOIS, à part.

Je sens que je m'embourbe ici de plus en plus.

(haut.)

Il faudra tout lui dire. Elle est, je vous assure...
Dans une maison sage... honnête... autant que sûre.

BONÉZI.

Mais chez qui?

DUBOIS.

Chez un homme... Ah! ma foi, celui-là...
La médisance au moins ne l'atteindra pas là.

BONÉZI.

Après ?

DUBOIS.

Chez le premier commerçant de la ville.

BONÉZI.

Le premier commerçant! vous seriez bien habile,
Je crois, d'en citer un qu'on plaçât avant moi.

DUBOIS.

Et si c'était chez vous qu'elle fût, monsieur ?

BONÉZI.

Quoi !
Chez moi ! sans mon aveu ! mais quelle audace extrême !

DUBOIS.

Et comment vouliez-vous?.. Vous sentez bien vous-même...
Le besoin... le danger... Une femme... l'honneur...
Ah ! si vous aviez vu ses combats... sa pudeur !...

BONÉZI.

Eh ! qui donc l'empêchait de rester chez sa tante ?

DUBOIS, d'un ton larmoyant.

Hélas ! l'événement a trompé notre attente :
Nous en sommes encore ébahis, consternés...
La tante !... Elle nous a fermé la porte au nez.

BONÉZI.

Oh ! la bégueule !

DUBOIS.

Alors la scrupuleuse amante
Se reproche sa fuite, et pleure, et se lamente,
Refuse de nous suivre, et Selmours... Ah ! Selmours !...
Si je n'eusse été là, c'était fait de ses jours !...

Vous jugez de l'effroi de la jeune personne.
« Eh bien! Selmours, dit-elle, à vous je m'abandonne,
« Si monsieur Bonézi, cet ami sans égal,
« Pour lequel j'ai vraiment un respect... filial,
« Consent en sa maison de me donner asile.
« Là, me réfugiant comme en un port tranquille,
« Je conclus notre hymen; mais autre part, jamais. »
Y consentira-t-il? (reprend Selmours.)

BONÉZI, hésitant.

Eh! mais...

DUBOIS, vivement.

« N'en doutez pas, lui dis-je, il y va de sa gloire;
« A Ricardo croit-on qu'il cède la victoire?
« Quel que soit votre sort, il doit le partager.
« Dans le péril lui-même il sut vous engager;
« Il vous en tirera. »

BONÉZI.

Sans doute, mais j'espère...

DUBOIS.

Ah! j'en étais bien sûr: n'êtes-vous pas leur père?

BONÉZI.

Oui vraiment.

DUBOIS.

N'ont-ils pas agi par vos avis?
Seront-ils malheureux pour les avoir suivis?

BONÉZI, voulant sortir.

Non, et je vais leur dire...

DUBOIS, le retenant.

Ah! monsieur, votre vue...

La petite personne... est encor toute émue...
Et d'ailleurs votre fille est avec elle.

BONÉZI.

Quoi !
Crois-tu que je les garde encor long-temps chez moi?
Si Ricardo venait à le savoir?

DUBOIS, à part.

Je tremble !

BONÉZI.

Puis, je devrais peut-être avant tout, ce me semble,
Faire un dernier effort sur lui.

DUBOIS.

Bravissimo !

(à part.)

Quel bonheur, si je puis prévenir Ricardo !

BONÉZI.

Mettons de son côté tous les torts de l'affaire.

DUBOIS.

Ma foi ! c'est bien penser; vous ne sauriez mieux faire;
Moi, je vais le chercher.

BONÉZI, le retenant.

Il n'en est pas besoin;
Il va venir.

DUBOIS, à part.

O ciel !

(haut.)

Qu'importe? il n'est pas loin;
Pour qu'il vienne plus tôt, je cours...

BONÉZI.

Eh! non, demeure.
Tous les soirs nous faisons nos comptes à cette heure...
Et tiens, tiens, je l'entends...

DUBOIS, à part.

Il n'est point prévenu;
Qu'allons-nous devenir?... Ma foi, tout est perdu!

BONÉZI, qui a entendu le dernier vers.

Oh! que non! tu vas voir les effets de mon zèle.
Écoute-nous de là.

(Il lui montre le fond du théâtre.)

DUBOIS.

Nous l'échapperions belle!

(Il se retire à l'écart et revient de temps en temps écouter.)

SCÈNE IV.

BONÉZI, RICARDO, DUBOIS, à l'écart.

BONÉZI.

Grace au ciel, nos débats sont bientôt oubliés.

RICARDO.

L'intérêt nous défend d'être long-temps brouillés.

BONÉZI.

Non... C'est que je n'ai pas de rancune; elle est basse.
(à part.)
Il paraît ignorer encor ce qui se passe.

RICARDO, tirant son agenda.

Ah! çà, voulez-vous prendre, à bon marché vraiment,
Des vins du Cap que j'ai...

BONÉZI.

Trève pour un moment
Aux affaires; Souffrez que je vous entretienne
De votre fille... Oh! mais, parlons sans nulle haine,
Sans aigreur, enfin là... comme de bons voisins.

RICARDO.

Eh! laissez là ma fille, et parlons de nos vins.
Quelle rage avez-vous de revenir sans cesse
Sur un point?...

BONÉZI.

J'y reviens parce qu'il intéresse
Un homme que j'estime.

RICARDO.

Encore votre auteur!
Peste soit du poète!

(à part.)

Et de son protecteur!

BONÉZI.

Songez qu'il est aimé. Dans cette circonstance,
Le penchant d'une fille est de quelque importance.

RICARDO, d'un air dédaigneux.

Ah! le penchant!... voilà du style de roman.

BONÉZI.

Eh bien! soit; persistez dans votre aveuglement;
Mais savez-vous de quoi la jeunesse est capable,
Quand l'amour a troublé sa raison?

RICARDO.

Pure fable!

BONÉZI.

Ne vous exposez pas, par trop d'entêtement,
A l'affront de vous voir enlever votre enfant.

RICARDO.

Une fille, en fuyant, ne déshonore qu'elle.

BONÉZI.

Que vous vous préparez une peine cruelle!...
Vous ne voulez point?...

RICARDO, impatienté.

Non, encore une fois, non.

BONÉZI, de même.

Eh bien! l'on s'est passé de la permission.

RICARDO.

Que dites-vous?

BONÉZI.

Je dis que, pour fuir l'esclavage,
L'oiseau s'est, malgré vous, échappé de sa cage.

RICARDO.

Ma fille a fui!... grand Dieu!

BONÉZI.

Courez-y voir plutôt.

RICARDO.

(à Bonézi.)

Ah! scélérate!... Et vous, artisan du complot!...

BONÉZI

Moi, l'artisan!...

RICARDO.

Qui donc a pu vous en instruire,
Si vous-même?...

BONÉZI.

Selmours est venu tout me dire.

RICARDO.

O rage!... l'assassin! l'infâme suborneur!
Où sont-ils? où sont-ils? qu'ils craignent ma fureur.

BONÉZI.

Ils ne se montreront que certains de leur grace.

RICARDO.

Qu'ils ne l'espèrent pas. Ah! quel excès d'audace!
Je cours aux tribunaux, et je veux que du moins
Un poète une fois soit pendu par mes soins.

(Il veut sortir.)

BONÉZI, le retenant.

Allons, apaisez-vous.

RICARDO.

Comment, que je m'apaise!
Vous en parlez ici, monsieur, fort à votre aise!
Morbleu! je voudrais bien vous voir en pareil cas.

BONÉZI.

Je l'aurais mérité; je ne m'en plaindrais pas.
Mais laissez faire, allez; si jamais je m'attire
Le même sort que vous, je vous permets d'en rire.

RICARDO.

Fort bien! mais moi, je vais...

(Il veut encore sortir.)

BONÉZI, le retenant.

Je suis loin, croyez-moi,
D'approuver votre fille.

RICARDO.

Ah! traîtresse!

BONÉZI.

Mais quoi!
Ses torts, si grands qu'ils soient enfin, sont votre ouvrage.

RICARDO.

Oui-dà!

BONÉZI.

Mais je vous plains en cela davantage;
Votre malheur vraiment me fait compassion.

RICARDO.

Oh! sa pitié manquait à ma confusion.
Eh quoi! vous êtes père, et prenez leur défense!
Mais c'est vous, comme moi, que regarde l'offense.
On viole vos droits en violant les miens.

BONÉZI.

Tant pis pour qui n'a pas su faire aimer les siens.
Je suis père, il est vrai; mais c'est par cela même
Que je prétends vous rendre un enfant qui vous aime.
Qui vous prodiguera des soins aussi constants?
Qui fermera vos yeux à vos derniers instants?...
Vous vous attendrissez... O l'heureuse journée!
Paraissez, il est temps, amante fortunée.
(à Dubois.)
Qu'on l'amène, Dubois.

(Dubois sort.)

SCÈNE V.

BONÉZI, RICARDO.

RICARDO.

O ciel ! je suis trahi !
Je ne veux pas la voir.

(Ici Selmours, Camilla et Justine entrent, amenés par Dubois.)

BONÉZI.

Ricardo! mon ami !

RICARDO.

Non, je la déshérite, et de plus je lui donne
Ma malédiction.

BONÉZI.

Non, non, il vous pardonne;
Tombez à ses genoux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SELMOURS, CAMILLA, JUSTINE et DUBOIS.

(Pendant que Bonézi, sans voir sa fille qui est à droite, se tourne à gauche pour prendre la main de Selmours, les deux amants se jettent à ses pieds en disant ensemble :)

SELMOURS et CAMILLA.

Vous nous pardonnez!

RICARDO, se tournant vers eux.

Non,
Scélérate !... Que vois-je!

BONÉZI, reconnaissant sa fille.

Ah! ciel! ma fille!

(Il reste stupéfait.)

RICARDO, riant aux éclats.

Bon!

Ah! ah! ah! « Si jamais, disiez-vous, je m'attire
« Le même sort que vous, je vous permets d'en rire. »
J'use, vous le voyez, de la permission.
Ah! ah!

(Il rit encore plus fort.)

SELMOURS, à Ricardo.

Cessez, monsieur, ce ris hors de saison
Qui redouble ma honte et rend moins excusables
Les fautes dont l'amour nous a rendus coupables.

(à Bonézi.)

Monsieur, je ne veux rien devoir à votre erreur;
Reprenez votre fille... elle eût fait mon bonheur!
Mais c'est peu de l'aimer, et même de lui plaire;
Je ne veux la tenir que des mains de son père.

DUBOIS, à Bonézi.

Monsieur punirait-il ce qu'il nous conseilla?

BONÉZI, à Dubois.

Coquin!

(à part, après une pause.)

Mais je n'ai rien à répondre à cela;
Dans mes propres filets je me suis laissé prendre...

(à Selmours.)

Il faut s'exécuter... Embrassez-moi, mon gendre.

SELMOURS et CAMILLA.

Quel bonheur!

(Ricardo rit encore aux éclats.)

BONÉZI, en montrant Ricardo.

En dépit des rieurs, oui, je croi
Que nul n'est en ceci moins attrapé que moi.

JUSTINE.

C'est mon avis.

DUBOIS.

Le mien.

RICARDO.

Je vous en félicite.
Quant à moi, pour la peur, grace au ciel, j'en suis quitte.
Vous allez pour la noce ordonner des festins?
C'est le cas, ou jamais, de m'acheter mes vins.

BONÉZI, gaîment.

Noyons-y nos débats et vivons sans rancune;
(montrant Selmours.)
Les Muses ont leur prix ainsi que la fortune.
(au public.)
Mais je n'oublierai pas la leçon d'aujourd'hui:
Qui conseille le mal doit le craindre pour lui.

FIN DE LA DUPE DE SOI-MÊME.

CAROLINE,

OU

LE TABLEAU,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 4 OCTOBRE 1800.

. . . . Ah ! quelle joie extrême
D'enrichir la beauté qu'on respecte, qu'on aime,
Et qui, pour un peu d'or, vous apporte en retour
Des dons plus précieux, et l'estime et l'amour !

CAROLINE, scène I.

PRÉFACE

DE CAROLINE.

En promettant de tracer dans chacune de mes préfaces une esquisse des événements historiques de l'époque, n'ai-je pas pris un engagement quelque peu téméraire, et mes souscripteurs qui l'ont accepté ne trouveront-ils pas eux-mêmes quelque chose de bizarre dans ce mélange de politique et de littérature, de grands drames et de petites comédies, de crises Européennes et de bagatelles fugitives? En vérité, je commence à le craindre, et cette crainte m'impose plus que jamais la nécessité d'être bref.

Ainsi d'abord, passant rapidement sur la fameuse expédition d'Égypte, je citerai seulement à ce sujet une anecdote qui joint, ce me semble, à l'avantage d'être inédite, le mérite de peindre merveilleusement le chef de cette expédition, et d'expliquer la secrète et gigantesque pensée qui la lui fit entreprendre.

Dans les premiers jours du consulat, le général Bonaparte disait à l'un de ses confidents : « Sa-« vez-vous bien au juste quel rôle Sidney-Smith, « échappé de la prison du Temple, a joué dans l'his-« toire de ma vie? — Je sais que, par suite de cette « évasion, c'est lui qui arrêta devant Saint-Jean-« d'Acre votre marche victorieuse. — Eh bien! tout « est là. Sans lui, je passais par Constantinople pour « arriver à Paris, et il m'a forcé de passer par Paris « pour arriver à Constantinople. »

Il paraît que, douze ans après, durant la campagne de Moscou, l'indiscrète confidence de ce projet de conquête fut révélée au Grand-Seigneur, qui s'en vengea en signant tout à coup la paix avec l'empereur Alexandre; en sorte que la partie de l'armée russe occupée contre les Turcs, n'ayant plus cet ennemi à combattre, se porta sur les derrières de l'armée française pour lui couper la retraite.

Quoi qu'il en soit du but de l'expédition et des projets ultérieurs du conquérant, soit en cas de succès, soit en cas de revers, le voici qui, après avoir fait ses adieux à l'Afrique par la victoire d'Aboukir (25 juillet 1799), quitte son armée, échappe comme par miracle aux croisières anglaises, et vient à l'improviste débarquer à Fréjus.

Où en étions-nous alors? Plusieurs défaites en Italie, une tyrannie directoriale ignominieuse, une loi (l'infâme loi des *otages*) rallumant la guerre civile dans l'Ouest, menaçant le midi du même in-

cendie et répandant partout l'épouvante, une lassitude, un dégoût, une horreur universels du présent, sans aucun espoir d'avenir; telle était la situation de la France, au 9 octobre 1799.

Mais, ce jour-là, un homme arrive qui, ralliant à lui tous les partis, les uns par l'audace, les autres par la ruse, ceux-ci par des promesses de liberté, ceux-là par des espérances monarchiques, renverse le Directoire avec l'aide de deux Directeurs, la république avec l'aide des républicains, et enfin se fait roi, sinon avec le concours, du moins sans l'opposition des royalistes.

De tous les partis, quel fut celui par qui le général commença ses conquêtes? celui des philosophes qu'il a depuis appelés *idéologues*. Ils entrèrent les premiers dans le complot du 18 brumaire, à la suite de M. l'abbé Sieyès. En vain celui-ci vint-il quelques jours après, au sortir d'une conférence avec le général, leur faire cette confession : *Mes amis, nous nous sommes donné un maître qui sait tout, qui peut tout et qui veut tout*[1]. Il n'était plus temps de reculer; le lion avec lequel on s'était mis en société avait fait son partage.

Le mouvement d'ailleurs était général. Qui aurait osé l'arrêter, ou même qui l'aurait désiré? A la nouvelle de l'expulsion des Conseils législatifs et

(1) Quiconque a connu M. Cabanis a pu lui entendre répéter plusieurs fois ces paroles.

du renversement du Directoire, il s'était élevé un seul cri dans toute la France, et c'était un cri de joie. Paris ressemblait, dans son ivresse, à une ville assiégée qu'un libérateur inespéré vient de sauver de l'incendie et du pillage; car le pillage et l'incendie, c'était la révolution, et chacun croyait la révolution finie. La délivrance fut célébrée sur tous les théâtres : à Favart, dans *les Mariniers de Saint-Cloud*, au Vaudeville dans *la Girouette de Saint-Cloud;* mais principalement dans cette même salle de Louvois, fermée par le Directoire, au 18 fructidor. C'est là que les membres des Conseils, que le général avait chassés par les fenêtres, furent livrés de la manière la plus piquante à la risée publique, dans un vaudeville intitulé *la Pêche aux Jacobins*.

Cependant, les grands acteurs du 18 brumaire avaient promis une constitution. Elle fut rédigée, non pas en deux heures, mais en un mois. C'était la cinquième depuis 1791. Elle ne trouva guère d'amateurs; elle déplut aux royalistes par son principe et aux républicains par ses formes : à quoi le consul Lebrun, homme d'esprit, presque aussi Grec que Français[1], répondait plaisamment par un apologue de Plutarque. Avez-vous lu, disait-il, *le Banquet des sept sages?* Voici ce que Plutarque y raconte, à l'oc-

(1) M. Lebrun, traducteur de l'*Iliade* et de *la Jérusalem délivrée*, écrivait si bien la langue grecque qu'il fit passer un morceau de sa composition pour un ancien fragment grec, récemment découvert.

casion des fous : « Un jour, la Lune demanda à sa « mère de lui faire faire un petit *surcot* qui allât à « sa taille. Eh ! le moyen ? répondit la mère ; je te « vois tantôt mince, tantôt ronde, tantôt cornue, « croissante et décroissante. Au diable l'entreprise « d'habiller les fous à leur convenance ! »

L'autre Lebrun [1], qui ne fut ni consul, ni sénateur, Lebrun, le poëte républicain, résuma dans une seule épigramme toute la constitution nouvelle :

(1) La république des lettres ne comptait alors dans son sein que deux personnes de ce nom. La troisième n'a été connue que plus tard. Après la bataille de Wagram, M. *P.* Lebrun, aujourd'hui de l'Académie française, fit insérer dans le *Moniteur* une ode sur cette victoire mémorable. L'ode parut si belle que M. Daru, qui m'a raconté lui-même cette anecdote, n'hésita point à l'attribuer à *Pindare*-Lebrun. Voilà (dit-il au vainqueur) le seul ennemi peut-être que vous eussiez encore à vaincre, qui chante aujourd'hui vos louanges et vous demande la paix. — Je la lui accorde, répondit celui-ci, et, pour la cimenter, j'y joins une pension de six mille francs. Qui fut surpris de ces largesses ? ce fut Pindare. Mais dans cette aventure, tout ne fut pas agrément pour lui. Il lui plut de tous côtés des compliments sur *son* ode, et son ami François de Neufchâteau qui s'y était mépris comme M. Daru, lui écrivit des félicitations qui le mirent en fureur. « C'est, lui disait-il, sans au-« cune comparaison, ce que vous avez fait dans votre vie de plus « lyrique et de plus admirable ; votre ode même *au Vaisseau le* « *Vengeur* n'approche pas de celle-ci. » Pindare se consola pourtant, d'abord en acceptant la pension de 6,000 francs, puis en continuant de faire des épigrammes.

« Nous avons abjuré le pouvoir monarchique;
« Nous avons des Consuls, nous avons un Sénat,
« Nous avons même un Tribunat
« Et peut-être une République. »

Là se borna l'opposition des républicains et des philosophes; et quand, un mois après, parut l'arrêté consulaire du 17 janvier, qui tuait d'un seul coup la liberté de la presse périodique, pas un seul de leurs écrivains n'éleva de réclamations.

Mais que sert aujourd'hui de récriminer, de se vanter de son courage et d'accuser les autres de faiblesse? Ce que nous avons fait ou laissé faire depuis quelques années a-t-il dû nous rendre si fiers? Soyons de bonne foi; oui, Bonaparte est monté au pouvoir en trompant tous les partis; oui, à une gloire immortelle et sans tache, il a préféré une gloire viagère, une gloire meurtrière à la fois pour l'Europe, pour la France et pour lui-même [1]; mais

(1) Ce qui a perdu en effet Bonaparte, c'est moins encore son ambition sans terme et sans mesure que sa passion effrénée pour la guerre. La guerre n'était pas simplement pour lui un moyen d'arriver à son but, c'était son but véritable et souvent son but unique. Ranger des hommes en bataille, les faire manœuvrer et se battre, le jour comme la nuit, dans les neiges comme sous le tropique, c'était là son bonheur souverain; la victoire même avait pour lui moins d'attrait que le combat. Au-dessus de tous les talents, il plaçait le talent militaire; au-dessus de tous les courages, le courage guerrier. Sa vie abonde en preuves de ce que j'avance; je n'en citerai qu'une qui est fort peu connue et que je tiens de bonne source. — Il y eut un jour dans le carré Saint-Martin un mouve-

quel cœur français n'a pas tressailli d'espérance et de joie aux actes réparateurs qui signalèrent les premiers jours de son gouvernement, à l'abolition simultanée de la *fête du meurtre* de Louis XVI[1], de la loi des *otages* et de la loi de l'*emprunt forcé*, au rappel des proscrits et des ministres de la religion, périssant de misère et de douleur à Sinnamary? Et quand on songe que tout cela fut l'ouvrage de trente jours, quand on se reporte à l'horrible situation où il trouva la France, peut-on s'étonner qu'il y ait excité de l'enthousiasme, et que ses premiers efforts pour la restauration sociale devant en faire espérer de plus complets et de plus magnanimes, les hommes les plus distingués dans les lettres, dans l'administration et dans la jurisprudence, tels que MM. de Fontanes, Tronchet, Portalis, etc., etc., lui aient prêté l'appui de leur talent, de leur savoir et de leur renommée?

ment insurrectionnel parmi les conscrits de Paris. Bonaparte les fit cerner et charger par un régiment de ligne. Ils se défendirent bien et on en tua une quarantaine. Le soir même Bonaparte dit au Préfet de la Seine (M. Frochot), en se frottant les mains: « Ces gaillards-là ont l'esprit militaire! cela fera de bons soldats! ».

(1) « Le supplice a son culte et le meurtre a sa fête, »
a dit mon confrère et mon ami M. Michaud, dans *le Printemps d'un Proscrit*, poème composé durant la troisième proscription de l'auteur, tableau fidèle et touchant de nos malheurs comme des siens, et qui suffirait pour faire vivre long-temps le nom de M. Michaud, lors même que le poète n'aurait pas pris place depuis, parmi nos meilleurs historiens, par son *Histoire des Croisades* et par la *Correspondance d'Orient*.

Si les premiers jours du consulat furent pour l'état social un commencement de renaissance, il n'en fut pas tout-à-fait de même pour la littérature. Toutefois, deux productions d'un genre bien différent fixèrent particulièrement, quoique à des titres divers, l'attention publique à cette époque : l'*Éloge de Whasington* par M. de Fontanes, et *le Pinto* de M. Lemercier. L'éloge de Whasington, ouvrage qu'on pourrait appeler de circonstance [1], n'en demeurera pas moins un admirable modèle de goût et d'éloquence; *Pinto*, drame original, piquant et hardi, aurait pu, en ouvrant une route nouvelle et légitime à la comédie, être en même temps un point d'arrêt que les novateurs n'oseraient dépasser; ils n'y virent au contraire qu'un point de départ, d'où ils s'élancèrent aveuglément dans les plus déplorables extravagances.

Il vivait alors à peu près inconnu, cet écrivain qui, deux ans plus tard [2], brilla tout à coup d'un immortel éclat, ce génie qui, pour remplir l'Europe de son nom, n'a pas eu besoin d'armée, et qui, plus heureux que le conquérant dont le règne a commencé avec le sien, est encore debout et plein de jours sur son trône, sans y avoir à redouter l'île d'Elbe ou Sainte-Hélène.

(1) Voyez au IIe vol. le discours pour la réception de M. Villemain, à l'Académie française.

(2) La première édition du *Génie du Christianisme* ne fut publiée qu'en 1802.

Comment passer du *Génie du Christianisme* à la comédie dont il faut pourtant bien que j'entretienne le lecteur? Y a-t-il pour moi une transition possible? Non assurément. Nul ne trouvera donc mauvais que je me dispense de la chercher.

Le sujet de *Caroline* est une aventure attribuée à M. d'Apchon, archevêque d'Auch. On raconte que, voulant un jour sauver de la misère un galant homme qui repoussait tous ses bienfaits, il avait imaginé d'acheter de lui un vieux et méchant tableau représentant saint Martin, après l'avoir fait estimer à un prix fort exagéré, par un peintre qu'il avait mis dans sa confidence.

Placer un archevêque sur la scène, fût-ce avec l'intention de l'honorer, c'était là une idée qui ne pouvait jamais me venir à l'esprit; mais d'une ingénieuse ruse de la charité chrétienne faire l'artifice d'un amour honnête et délicat, où était l'inconvénient et qui pouvait m'en blâmer?

Quel charmant sujet de petit acte! De quel heureux mélange de gaîté et de sentiments doux il me parut susceptible d'être orné! Ce n'était pas tout-à-fait de la comédie comme la voulait Picard (il l'approuva pourtant), mais c'était, ou du moins ce pouvait être, de la comédie à la manière de Collin. Il ne s'agissait plus que d'une bagatelle, c'était de l'écrire comme lui.

Je ne m'en flattai pas; mais, pour être plus sûr d'en approcher, je fis ce que ce bon Collin faisait

lui-même à chaque pièce qu'il composait; il consultait son ami Andrieux; moi j'allai consulter tour à tour Picard, Andrieux et Collin. Combien ils me furent utiles et doux ces rapports intimes et journaliers avec trois hommes d'un caractère si sûr et si liant, d'un talent si remarquable et si divers! Collin, moins gai que Picard, moins châtié qu'Andrieux, avait comme eux et peut-être plus qu'eux l'art de s'identifier avec l'auteur, avec le sujet, avec les personnages de la pièce qu'il avait à juger. Il ne vous interrompait pas pour vous dire: C'est bien, c'est mal, vous avez tort, vous avez raison; mais il se levait, il s'asseyait, il gesticulait, il se mettait en scène; il devinait et murmurait tout bas tout ce que devait exprimer le personnage dans la situation donnée; et, quand vous trompiez sa prévision, il s'écriait : « Un moment! je me trompe! ce n'est pas cela que je veux dire! » Un étranger qui aurait écouté aux portes aurait juré que c'était Collin qui composait ou qui lisait sa pièce.

Ma comédie n'avait d'abord que quatre personnages : *Caroline*, *Desrosnais*, le peintre *Dubreuil* et le valet *Deschamps*. Ce fut par le conseil de Collin que j'y ajoutai une vieille gouvernante qui, bien qu'elle appartienne à *Desrosnais*, sert en même temps *Caroline* et rend plus décente la position de celle-ci.

« Vous êtes orpheline, eh bien! pour vous du moins
« Ma vieille gouvernante était aux petits soins,

« Vous épargnait l'ennui de mainte bagatelle;
« Elle sortait pour vous, vous écriviez pour elle, etc.

Le dénouement de la pièce gagne beaucoup en vivacité à l'introduction du rôle de *Françoise;* c'est elle qui arrête et nomme *Deschamps*, et dévoile ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, toute l'intrigue à *Caroline*, d'une manière naturelle, piquante et dramatique.

Après avoir déclaré en conscience ce que ma pièce doit aux conseils de mes amis, je dirai avec la même franchise ce qu'eux et moi y avons laissé de défectueux; c'est le rôle du peintre *Dubreuil;* il manque d'originalité. Sans doute il est heureusement imaginé pour faire ressortir les bévues du faux amateur et par conséquent pour renforcer le nœud de l'intrigue; mais je n'ai pas tiré, ce me semble, de cette opposition tout le parti nécessaire; j'aurais dû lui donner un caractère plus tranchant, plus décidé, et, si je puis m'exprimer ainsi, plus *pittoresque*. En un mot il n'est pas assez peintre.

En revanche, je crois avoir fait du faux amateur *Deschamps* un personnage comique et vrai. Dans une pièce d'intrigue amoureuse, il n'est pas toujours facile de faire un portrait de mœurs. Je me flatte pourtant d'avoir assez bien réussi à reproduire sur la scène l'épaisse fatuité, l'ignorance et l'extravagante folie des parvenus qui blessaient les yeux et

les oreilles de la société d'alors, race d'hommes qui, née des révolutions et protégée par elles, échappe trop souvent à la rigueur des lois, mais, heureusement pour la morale, reste au moins justiciable du ridicule.

« .....Un nouveau riche! eh quoi!
« Ne connaissez-vous pas ces gens-là comme moi?
« Prodigues de leurs biens, comme avides des nôtres,
« Ils dissipent les uns comme ils ont pris les autres. »

J'ai trouvé ce trait dans Tacite[1], mais c'est aux parvenus eux-mêmes qui étaient alors le plus en évidence que j'ai emprunté presque toutes les balourdises divertissantes qui tombent de la bouche de *Deschamps*. Le mot *il est avant la lettre* avait été dit tout récemment par un fournisseur fameux, à une vente publique de tableaux.

Je ne crois pas toutefois avoir fait seulement un portrait de circonstance, car les parvenus sont de tous les temps; c'est une famille ancienne et de vieille roche qui multiplie et se perpétue, par les mêmes bouleversements sociaux qui détruisent les races nobles et royales. Peut-être que les auteurs comiques actuels, en cherchant bien, rencontreraient encore aujourd'hui quelques-uns de ces ori-

(1) Iisdem ergà aliena sumptibus, quibus sua prodegerant, cùm rapacissimo cuique ac perditissimo, non agri aut fœnus, sed sola instrumenta vitiorum manerent.

(TACITE, liv. 1er.)

ginaux, et probablement leurs successeurs n'en manqueront pas.

Mais abrégeons. Ma petite pièce finie, lue et relue par mes amis ou (ce qui est la même chose) par mes juges les plus sévères; persuadé comme eux que c'est ce que j'ai fait de mieux jusqu'à ce jour, je la porte avec confiance à la Comédie-Française. La lecture y produit beaucoup d'effet; tous les comédiens, à l'exception d'un seul, me témoignent leur satisfaction, soit par leurs paroles, soit par un rire perpétuel et franc, le plus sûr indice de la réception d'un ouvrage, et, pour la première fois, je m'en retourne chez moi sans attendre l'*énoncé de mon arrêt.*

« J'ignorais et la langue et les mœurs du pays. »

Dans ma sécurité vraiment Champenoise, j'avais eu l'imprudence de laisser voir clairement, en lisant ma pièce, que je destinais à Dugazon le rôle de *Deschamps*; or, ce qui avait charmé celui-ci avait vivement indisposé son rival et son ennemi, Dazincourt, moins bon comédien que lui peut-être, mais bien autrement habile en intrigue. J'appris le soir au théâtre que Dazincourt avait fait refuser ma pièce. Heureusement pour moi, il y avait alors une actrice célèbre qui, par la supériorité de son talent et de son esprit, avait acquis un juste empire sur la Comédie; c'était mademoiselle Contat. Je reçus d'elle, le lendemain, le billet que voici :

« J'ai beaucoup de regret, monsieur, de n'avoir
« pu assister hier à la lecture de votre jolie pièce.
« Je dis jolie, seulement sur parole; mais il ne tient
« qu'à vous que mon jugement ait une base plus
« solide. Venez demain et dès aujourd'hui, si vous
« voulez, déjeuner rue de La Rochefoucault et me
« lire votre ouvrage. Quoique vous ne m'y desti-
« niez aucun rôle, je suis heureuse d'espérer qu'a-
« près l'avoir entendu, je trouverai moyen de répa-
« rer l'injustice qu'on vous a faite hier.

LOUISE CONTAT. »

On présume bien que je ne manquai pas au rendez-vous. Trois jours après, je fis une seconde lecture de *Caroline*, à laquelle Dazincourt n'assista point; la pièce fut reçue à l'unanimité et représentée six semaines après (le 4 octobre 1800), avec un succès qui est encore aujourd'hui un des souvenirs les plus doux de ma vie.

Toutefois, comme si, au milieu des plus grandes jouissances que le théâtre m'a procurées, il fallait toujours que quelque accident vînt me faire repentir d'avoir préféré cette carrière à celle du barreau, je vis le succès de Caroline au moment d'être arrêté dès le premier jour. Ma pièce *avait passé* sans encombre à la censure, puisqu'on l'avait représentée; mais voilà que le lendemain, à midi, je reçois l'avis qu'elle est défendue, qu'on en ignore les motifs, et que le censeur dramatique me les dira.

Je ne doutai pas un instant que les traits un peu

vifs lancés contre les parvenus, et rendus plus piquants encore par les acclamations du public, ne fussent l'objet de cette petite persécution inattendue. Je craignais surtout qu'on n'eût trouvé par trop de témérité dans ces vers :

—Allons! d'un connaisseur prenons bien la figure
Et d'un franc parvenu les airs et la tournure.
—Tu leur ressembleras aisément.—En effet,
Aujourd'hui plus d'un maître a le ton d'un valet ;
Un valet ne peut-il prendre le ton d'un maître ?
—Va donc; et feins surtout de ne pas me connaître.
—Parbleu! le premier soin des laquais parvenus
N'est-il pas d'oublier tous ceux qu'ils ont connus ?
Pour rendre entre eux et moi la ressemblance extrême,
Je méconnaîtrai tout, les autres et moi-même.

Si c'est ce passage qui offusque le censeur, me disais-je en allant chez lui, comme je ne puis ni le retrancher, ni l'adoucir, c'en est fait de ma comédie.

J'arrive, et je suis reçu immédiatement. Je connaissais mon homme. Il n'était ni tout-à-fait bête, ni tout-à-fait méchant; c'était une espèce de garçon philosophe, frotté de quelque instruction, aspirant au cynisme de Cratès et se contentant du surnom d'Aristénète; républicain au service du pouvoir, il n'avait à peu près gardé, de ses opinions et de ses façons révolutionnaires, qu'une haine ridicule contre les prêtres, et l'habitude de mêler des F, et des B, à ses plus grandes démonstrations de politesse. En supprimant ces ornements de sa con-

versation, je vais, si le lecteur me le permet, la rapporter ici :

« — Ah! vous voilà! Savez-vous que, pour avoir approuvé votre pièce, je me suis exposé à me faire mettre à la porte? — Vous m'étonnez! car vous l'avez lue sans doute attentivement, et j'imagine que si vous y aviez aperçu des allusions... — Des allusions! je les flaire d'une lieue. — On le dit. — Et je puis me flatter d'en trouver où personne n'en verrait. — C'est une justice que tout le monde vous rend. — Mais cela ne m'empêche pas d'être encore attrapé, par vous tout le premier, qui êtes pourtant un bon garçon. — Un Champenois. — Oh! il y en a qui sont malins! — Mais enfin, pourquoi arrêtez-vous aujourd'hui les représentations de ma comédie? — Pourquoi? ah! pourquoi? vous le savez bien. — Je vous jure... — Allons! allons! la main sur la conscience; n'avez-vous rien à vous reprocher? — J'examine en vain... — Cherchez, cherchez... — Attendez!... prêtez-moi un instant mon manuscrit... C'est peut-être cette critique indirecte de l'exposition du *tableau des Sabines?*

En exposant chez moi ce chef-d'œuvre étonnant,
Je veux en quinze jours rattraper mon argent.

— Non, ce n'est pas ça. Mais à propos de ce tableau, est-il bête ce David d'avoir permis à ces malins de Jouy et Longchamps de lui chanter en plein Théâtre-Favart :

Ah! *pour l'honneur* de la France
Ne quitte plus tes pinceaux?

Moi, j'avais vu tout de suite que c'était une rude épigramme contre le Conventionnel, et je l'avais supprimée. — C'eût été dommage. — Mais que pensez-vous du tableau de David? — C'est une grande machine que je n'ai encore vue qu'une fois, et que je n'ai pas la prétention de juger. — Ma foi! c'est ravissant, et ces belles nudités me transportent. — J'ai entendu, moi, faire de l'ouvrage une plaisante critique. Pendant que j'étais à l'examiner avec quelques amis, et que la foule qui nous entourait se répandait en témoignages d'admiration, un homme placé derrière nous pouffait de rire, haussait les épaules, et s'écriait : l'ignorant! l'imbécile! l'animal! — Qui êtes-vous, et de qui parlez-vous ainsi? lui dit un de nous. — Eh! maugrebleu! j'sis un cocher de fiacre, et je me gausse de cette peinturlure, ous-que je vois qu'on a donné de l'écume à des chevaux qui n'avont pas de mors.

« — Ah! il est joli celui-là! et le cocher, ma foi, était juge compétent. Mais, ajouta le censeur, vous me faites là des contes pour me distraire de votre maudite pièce. Voulez-vous, ou non, qu'elle soit encore jouée? — Belle demande! — Eh bien! faites-y donc les changements nécessaires. — Oui, s'ils sont praticables, et quand vous m'aurez dit enfin en quoi ils consistent. — Soit : vous allez lire

avec moi; car c'est affreux ce que vous vous êtes permis, et je ne conçois pas que vous n'ayez pas prévu à quoi vous exposiez un pauvre censeur qui n'a que sa place pour vivre!.. — Vous me faites frémir.

— Tenez : Scène v. *mille louis.*
Scène viii. *mille louis.*
Scène xiii. *mille louis.*
Scène xiv. Deux fois *mille louis.*

— Eh bien! après? — En tout, cinq fois *mille louis.* — Après, vous dis-je? je ne vous comprends pas. — Comment! vous ne comprenez pas? Croyez-vous donc, comme un tas de vieux aristocrates, que le citoyen Premier Consul ait le dessein criminel d'anéantir la république et de rétablir les Bourbons? — Mais qu'a de commun avec cette opinion?... — Moi, je ne l'aime plus la république, parce qu'enfin... Je vois bien d'ailleurs que le citoyen Premier Consul ne s'en soucie guère; mais il ne le dit pas, il ne veut pas qu'on le dise, et on le dirait; oui, tout le monde dirait qu'il songe à nous ramener l'ancien régime, s'il abandonnait à la licence de la presse, et surtout du théâtre, les institutions du régime actuel. — Encore une fois, je m'y perds. Quelles institutions sont ici attaquées? — Le système monétaire, entendez-vous? le système monétaire; voilà ce que vous attaquez. Plus de vingt patriotes, en entendant hier sur la scène ré-

péter jusqu'à satiété *mille louis* au lieu de *vingt-quatre mille francs*, se sont indignés comme s'ils vous avaient entendu parler de Louis XVIII. — Quoi! c'est pour cela que vous avez arrêté ma pièce, m'écriai-je en éclatant de rire? ah! qu'à cela ne tienne; donnez-moi une plume; en deux minutes, je vais convertir ma monnaie jaune en monnaie blanche, et mes louis en francs. Mais, dites, je vous prie, à vos bons patriotes, que ma témérité n'aplanissait pas plus le chemin du trône à Louis XVIII que ma docilité ne l'empêchera d'y revenir.»

Voilà un échantillon de ce qu'était la censure dès la première année du consulat. L'asservissement s'organisait ainsi dans tous les rouages du gouvernement. Il entrait, certes (on ne peut le nier), dans les vues de Bonaparte, bien que le maître ignorât sans doute toutes les sottises et les âneries de ses valets. Mais avouons franchement que Bonaparte devint despote plus qu'il ne l'espérait, plus qu'il ne le voulait peut-être, et surtout plus rapidement, par notre propre faute, par nos anciens désordres, par les excès de la licence, par les cruelles et ignobles Saturnales de la république, et qu'en un mot son despotisme fut le fruit naturel et inévitable de la révolution. Juste punition des peuples en révolte contre le droit! Ils épuisent contre eux-mêmes leur force et leur indépendance; ils tombent

dans l'abattement, le marasme, le désespoir, et finissent par s'accrocher à la première main de fer qui daigne les en tirer, lors même que cette main n'a pas un gant de velours.

Je terminerai cette préface par une anecdote d'une date postérieure à l'époque dont je viens d'essayer l'esquisse, craignant de n'avoir pas l'occasion de la raconter plus tard. Elle montrera les rapides progrès de la servilité dont j'ai exposé l'origine et les prémices; et, bien que l'excès d'adulation soit plus propre à inspirer le dégoût que le rire, le lecteur rira, j'espère, de mon récit, dont j'ai besoin moi-même pour faire pardonner ce que la fin de cette préface a peut-être de trop sérieux.

Le Premier Consul s'étant fait Empereur, tous les corps de l'Etat s'empressèrent d'aller le féliciter. Lorsque l'Institut lui fut présenté, il adressa d'abord la parole à quelques académiciens qu'il connaissait, puis s'arrêtant près de M. Ameilhon, membre de la troisième classe (aujourd'hui l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), voici le curieux colloque qui s'établit entre eux, et que j'écrivis le jour même sous la dictée du véridique Andrieux :

« — Ah! vous êtes monsieur Ancillon? — Oui, sire, Ameilhon. — Ah! oui, Ameilhon. Vous avez continué l'Histoire Romaine de Lebon? — Oui, sire, de Lebeau. — Oui, oui, de Lebeau... jusqu'à la prise de Constantinople par les Arabes? — Oui,

sire, par les Turcs. — Sans doute, par les Turcs... en 1449? — Oui, sire, en 1453. — En 1453, c'est cela.» Puis l'empereur passant à un autre, M. Ameilhon se retourne et dit à ses voisins : « C'est in« croyable! il sait tout, il se souvient de tout, on « ne peut rien lui apprendre. »

PERSONNAGES.

CAROLINE, jeune orpheline.
DESROSNAIS.
DUBREUIL, peintre.
DESCHAMPS, valet de Desrosnais.
FRANÇOISE, vieille gouvernante de Desrosnais.

La scène est à Paris.

CAROLINE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Caroline; elle est meublée très simplement. Dans le fond, à droite, sont plusieurs dessins au crayon, une table, un carton de dessins, un chevalet et autres choses nécessaires pour dessiner. Du même côté, sur le devant, est un vieux paysage encadré richement, mais enfumé, et dans lequel on doit à peine distinguer un âne. Du côté opposé, est une fenêtre donnant sur la cour, une table et un autre carton rempli de paysages. Du même côté, mais dans le fond, est la porte d'entrée. Au lever du rideau, Caroline est à dessiner.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, DESROSNAIS.

DESROSNAIS, frappant et entrant presque en même temps.

Est-il permis d'entrer?

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon voisin?

DESROSNAIS.

Je vous dérange?

CAROLINE.

Non : car voilà mon dessin
Tout-à-fait achevé.

DESROSNAIS.

Sans moi !... Mais, ce me semble,
Nous étions convenus de travailler ensemble.
Vous manquez aux traités.

CAROLINE.

Oui, vous avez raison ;
Mais je voulais aller ce matin au Salon.

DESROSNAIS.

Dubreuil de ce dessin sera content, j'espère.

CAROLINE.

Quel maître!.. il m'aime autant qu'il chérissait mon père.

DESROSNAIS.

Mais il est un peu brusque ; il vous gronde parfois...

CAROLINE.

Son âge et l'amitié lui donnent tant de droits !

DESROSNAIS.

Je lui déplais, je pense.

CAROLINE.

Oh ! c'est mal le connaître !
Il doit vous estimer.

DESROSNAIS.

Au reste, il est bon maître.
Quels progrès en deux mois ! j'en ai beaucoup moins fait
En deux ans.

CAROLINE, *montrant son ouvrage.*

Ainsi donc, ma tête vous paraît ?...

DESROSNAIS, regardant Caroline.

Ah! charmante!

CAROLINE.

Oui?... Mais bon! vous me flattez, je gage?

DESROSNAIS.

Cela ne se peut pas.

CAROLINE, se levant.

J'ai soigné cet ouvrage.
Je travaille vraiment avec plaisir ici.

DESROSNAIS.

Cependant, vous quittez cet appartement-ci :
Un écriteau l'annonce.

CAROLINE.

Oui, l'on m'en cherche un autre.

DESROSNAIS.

Pourquoi, si vous l'aimez, ne pas garder le vôtre?

CAROLINE.

Il est trop cher. Mon père était peintre, et déjà
Veuf depuis quatorze ans quand la mort m'en priva.
D'un peintre il m'a laissé le modeste héritage :
Sans parents, sans tuteur, je n'ai pour tout partage
Que les soins de Dubreuil, ses conseils, ses leçons.
Dans cette maison-ci tous deux nous demeurons :
Il est près d'en sortir : en docile écolière,
Je suis mon protecteur et l'ami de mon père.
Puis, sans être à l'abri d'un malheur imprévu,
Dois-je donc en loyers manger mon revenu?

DESROSNAIS.

A juger vos moyens par votre bienfaisance,

Qui ne vous croirait pas dans la plus grande aisance?

CAROLINE.

On s'enrichit, je crois, en faisant quelque bien.
L'indigent n'a que peu, mais l'avare n'a rien [1].

DESROSNAIS, à part.

Ah! quelle ame!

(haut.)

Ainsi donc, vous êtes décidée
A vous loger ailleurs?... J'approuve votre idée...
Oui... vous avez raison... La maison, en effet,
Est vieille, triste... enfin ce n'est point votre fait...
Je prévois que dans peu j'en sortirai moi-même.

CAROLINE.

Vous!... Mais vous la trouviez d'un agrément extrême!

DESROSNAIS, embarrassé.

C'est que... j'y travaillais : votre exemple, vos goûts,
Cette conformité... d'études... Mais, sans vous,
Je deviendrai, je crois, paresseux.

CAROLINE, gaîment.

La paresse
M'aurait gagnée aussi, sans vous, je le confesse.

DESROSNAIS.

Pour moi, je me disais, en prenant mes crayons :
« Je ne puis égaler ma voisine; essayons
« De mériter du moins une fois son suffrage. »
Et je voyais alors avancer mon ouvrage.

(1) Avarus ipse miseriæ causa est suæ.

Pub. Syrus.

Mon dessin devenait plus correct et plus pur,
Et ma main plus légère, et mon coup d'œil plus sûr.
Me manquait-il papier, plumes, pinceaux? sur l'heure,
Je les trouvais chez vous, sans quitter ma demeure.
Vous êtes orpheline: eh bien! pour vous du moins
Ma vieille gouvernante était aux petits soins,
Vous épargnait l'ennui de mainte bagatelle:
Elle sortait pour vous; vous écriviez pour elle.
N'était-il pas charmant cet échange de biens,
De services, d'égards?... Puis, quels doux entretiens!
Mais vous partez! Adieu les plaisirs et l'étude;
Sans vous, Paris pour moi n'est qu'une solitude.

CAROLINE.

Vous redoutez l'ennui! vous, monsieur Desrosnais!
De plaisirs, à Paris, manquerez-vous jamais?
Jeune, plein de talents, avec votre fortune...

DESROSNAIS.

Ma fortune! elle m'est inutile, importune:
Qu'en faire seul?

CAROLINE.

Ah! ah! l'embarras est nouveau!
Vous trouverez des gens qui de ce grand fardeau
Sauront vous soulager.

DESROSNAIS, timidement.

Si j'avais une amie
Qui voulût à la mienne associer sa vie,
Qui fût pauvre, qui n'eût, pour tout bien, que son cœur
Et ces douces vertus, gages d'un vrai bonheur,
Je jouirais alors! Ah! quelle joie extrême

D'enrichir la beauté qu'on respecte, qu'on aime,
Et qui, pour un peu d'or, vous apporte en retour
Des dons plus précieux, et l'estime et l'amour!

CAROLINE.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'une femme, (fut-elle
D'attraits aussi pourvue, aussi tendre, aussi belle
Que vous le souhaitez), mais pauvre, mais sans biens,
Puisse, sans qu'on la blâme, accepter ces liens?

DESROSNAIS.

Quoi!

CAROLINE.

Vous avez en vain des qualités aimables.
Le monde, toujours prêt à nous trouver coupables,
Dirait que votre femme, en s'unissant à vous,
A cherché la richesse encor plus qu'un époux.

DESROSNAIS.

Eh! le monde...

CAROLINE.

A raison. Sa critique sévère
Aux nœuds mal assortis met un frein nécessaire.
Quoi de plus malheureux, en effet, qu'un lien
Où l'un apporte tout, où l'autre ne met rien!

DESROSNAIS, avec ame.

Ah! ciel! que dites-vous! N'est-ce rien, en ménage,
Que la conformité d'humeur, de goûts et d'âge?
N'est-ce rien, dites-moi, que ces égards touchants,
Ces paroles d'amour et ces soins caressants,
Si rares parmi nous, si communs chez les femmes?
Cet art de consoler, de réchauffer nos ames?...

La fortune envers vous vainement a des torts;
Votre ame est une dot qui vaut tous nos trésors.

CAROLINE.

Vous supposez, monsieur, la fortune fidèle:
Mais que l'époux un jour ait à se plaindre d'elle;
Quels reproches!... j'en ai vu maint exemple.

DESROSNAIS.

Vous?

CAROLINE.

Dussé-je aussi jamais ne trouver un époux,
Je ne peux ni ne veux lui devoir ma richesse:
Je veux pouvoir l'aimer, sans vendre ma tendresse;
Non point pour ses bienfaits, mais par goût, mais par choix,
Et lui donner autant que de lui je reçois.

DESROSNAIS.

Vous me désolez... Quoi! si vous aimiez vous-même?...

CAROLINE.

Non... je m'en défendrai... je suis libre... Si j'aime,
Je veux un ami tendre et non un protecteur;
J'épouse mon égal, mais non mon bienfaiteur.

DESROSNAIS.

Pouvez-vous présumer?...

CAROLINE.

J'entends quelqu'un, je pense.

DESROSNAIS, à part.

Je ne pourrai jamais vaincre sa résistance.

SCÈNE II.

CAROLINE, DESROSNAIS, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Bonjour, mademoiselle.

CAROLINE.

Ah! Françoise, c'est vous?
Bonjour.

DESROSNAIS, avec un peu d'humeur.

Que me veux-tu?

FRANÇOISE.

Bon! les voilà bien tous!
Ce que je veux? Vraiment! il semble, à vous entendre,
Qu'on n'ait rien d'important à vous dire, à vous rendre.
Je sors. Voilà la clé de votre appartement.

(Elle lui donne une clé.)

Vous n'en fermez jamais la porte! Heureusement
Que j'ai pour vous de l'ordre et de la vigilance.
Cent fois on vous aurait volé, sans ma prudence,
L'argent dont vous avez hérité. Dieu merci!
J'en sais le compte, allez; et puis, j'y veille.

DESROSNAIS.

Aussi
Tu prends beaucoup de peine.

FRANÇOISE.

Ah! bien loin de m'en plaindre,
Je voudrais faire plus. Vous n'auriez rien à craindre

Si je vous servais seule. A quoi bon, dites-moi,
Ce valet arrivé d'avant-hier? pourquoi?
C'est me faire un affront! Suis-je déjà d'un âge
A ne pouvoir encor gouverner un ménage?

DESROSNAIS.

Mais tu grondes toujours!

FRANÇOISE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Ce Deschamps m'est suspect.

DESROSNAIS.

C'est un brave garçon.

FRANÇOISE.

Ah! je ne sais... ses yeux... et sa mine sournoise...
De lui je me défie.

DESROSNAIS.

Allons, allons, Françoise,
Tu ne vois que voleurs!

FRANÇOISE.

Eh! ne dirait-on pas
Qu'ils sont si rares!... Mais, je m'en vais de ce pas
Visiter des marchands, courir toute la ville.
Sans vanité, monsieur, je vous suis bien utile;
Car, avec leur esprit, tous ces pauvres garçons
S'entendent au ménage, ah! Dieu sait!... Finissons.
Aurez-vous aujourd'hui, ma belle demoiselle,
Quelque ordre à me donner? Vous connaissez mon zèle.

CAROLINE, avec bonté.

Non, je vous remercie.

FRANÇOISE.

Ah! combien je voudrais
Vous servir quelque jour tous les deux! Je serais
(regardant son maître.)
Bien contente... et quelqu'un encor plus... Mais chimère!
Vous nous quittez, dit-on : cela me désespère;
Et c'est bien mal vraiment! quitter ainsi les gens
Qui vous aiment!... Adieu... je m'en vais, car je sens
Que je vous gronderais.

CAROLINE.

Adieu, bonne voisine.
(apercevant Dubreuil.)
Voici Dubreuil.

FRANÇOISE.

Adieu, mam'selle Caroline.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

CAROLINE, DUBREUIL, DESROSNAIS.

DUBREUIL.

Bonjour, ma chère enfant.

CAROLINE.

Ah! je vous attendais.

DESROSNAIS, à part.

Encor Dubreuil!

DUBREUIL, à part.

Toujours ici ce Desrosnais!

(haut.)

J'arrive tard? Mais quoi! j'ai trouvé sur ma route
Un merveilleux, un fat, qui ne sait rien, sans doute,
Et qui juge, proscrit, loue à tort à travers
Les tableaux, la musique, et la prose et les vers.
Il m'a de ses bons mots assommé plus d'une heure,
Et suivi, malgré moi, jusqu'à notre demeure.
Aussi, morbleu! je l'ai gourmandé comme il faut.

DESROSNAIS.

Vous vous plaignez d'un fat? Plaignez-le bien plutôt:
Doublement malheureux, dans le monde il éprouve
Et l'ennui qu'il y porte et l'ennui qu'il y trouve.

DUBREUIL.

Non, c'est une fureur qui se répand partout:
On n'invente plus rien, et l'on critique tout.
Ah! çà, ne perdons pas notre temps. Votre ouvrage
(regardant Desrosnais.)
N'est pas fini, sans doute? Un joli voisinage
Donne lieu quelquefois à des distractions.

CAROLINE.

Pardon.

DUBREUIL.

Que je le voie, avant que nous allions
Au Salon.

DESROSNAIS.

Au Salon?
(à part.)
Eh quoi! toujours ensemble!

DUBREUIL.

Cela doit être beau!

CAROLINE, lui montrant son dessin.

Tenez, que vous en semble?

DUBREUIL.

Je l'avais prévu.

CAROLINE.

Quoi!

DUBREUIL.

Mais cela ne vaut rien.

CAROLINE, montrant Desrosnais.

Monsieur n'en juge pas ainsi.

DUBREUIL.

Je le crois bien;

Tout ce qui vient de vous, il le trouve admirable.

DESROSNAIS.

Vous l'avez dit, Monsieur; rien de plus véritable.

DUBREUIL, considérant le dessin.

Quels traits! quelle maigreur!... voyez un peu ce bras!...
Des oreilles, un nez, qui ne finissent pas!
Enfermez-vous; sans quoi, toujours mauvais ouvrage.

(à Desrosnais, avec malice.)

Vous, monsieur, pour quelqu'un qui peint le paysage,
Vous n'allez pas souvent à la campagne?

DESROSNAIS.

Ah! bon!

Vous croyez?

DUBREUIL, tirant sa montre.

Ciel! midi!... courons vite au Salon.

Nous en sommes voisins, par bonheur.

CAROLINE.

Ma toilette...

DUBREUIL.

Ma toilette !... partons.

CAROLINE.

Mais comme je suis faite!

DUBREUIL.

Au mieux !

DESROSNAIS, *à Caroline.*

Reviendrez-vous bientôt ?

DUBREUIL, *avec humeur.*

Non.

DESROSNAIS.

Permettez...

C'est qu'en vous attendant je voudrais...

DUBREUIL, *à Desrosnais.*

Vous restez!

DESROSNAIS.

Presque tous mes dessins sont chez vous, ma voisine :
Ne puis-je y terminer cette esquisse?

DUBREUIL.

On dessine

Fort mal ici.

DESROSNAIS.

Très bien...

DUBREUIL.

Allons! restez-y donc;

Caroline, au surplus, ne vous dira pas non.

(Il sort avec Caroline.)

SCÈNE IV.

DESROSNAIS, *seul.*

Je suis chez elle au moins, si je ne puis la suivre.
Tout dans ce lieu me plaît, et me charme et m'enivre!
Enfin, je suis aimé; ce n'est point une erreur;
Tout en elle a trahi le secret de son cœur.
Mais j'ai de la fortune, hélas! et la cruelle
Ne veut pas d'un époux qui soit moins pauvre qu'elle.
Eh quoi! je me verrais privé de tant d'appas
Parce que je suis riche et qu'elle ne l'est pas!...
Elle ne l'est pas?... Mais, en dépit d'elle-même,
Ne peut-on l'enrichir par quelque stratagème?...
Si je trouvais ici quelque moyen...

(*Ses yeux s'arrêtent sur le vieux paysage.*)

Eh! mais!...
L'heureuse idée!... Oh! oui... c'est cela!... je pourrais...
Allons... j'espère enfin: mon innocente adresse
Triomphera, je crois, de sa délicatesse.
Deschamps peut me servir.

(*Il appelle à la porte.*)

Deschamps!... Mais doucement!
Ceci veut des égards et du ménagement.

(*Il appelle encore.*)

Deschamps!

SCENE V.

DESROSNAIS, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

J'y suis.

DESROSNAIS.

Tu peux me rendre un bon office.

DESCHAMPS.

Tous mes petits talents sont à votre service;
Qu'est-ce?

DESROSNAIS.

Depuis deux jours, de ma terre venu,
De Caroline encor tu n'as pas été vu?

DESCHAMPS.

Du tout; elle n'a pas l'honneur de me connaître.

DESROSNAIS.

Sous un prétexte il faut à ses regards paraître.

DESCHAMPS.

Bon.

DESROSNAIS.

Déguisé.

DESCHAMPS.

Pourquoi?

DESROSNAIS.

Pourras-tu soutenir
Un personnage? . .

DESCHAMPS.

Cent.

DESROSNAIS.

Sauras-tu bien mentir?

DESCHAMPS.

Un laquais!

DESROSNAIS.

En tableaux te connais-tu?

DESCHAMPS.

Sans doute.

Mon pere était huissier... priseur, s'entend.

DESROSNAIS.

Écoute.

Tu vois ce vieux tableau?

(Il lui montre le vieux paysage.)

DESCHAMPS.

Je vois... je n'y vois rien,

Car il est tout noirci par la fumée... Eh bien?

DESROSNAIS.

Eh bien! c'est un chef-d'œuvre.

DESCHAMPS.

Allons! monsieur veut rire!

Une enseigne!

DESROSNAIS.

Un chef-d'œuvre incomparable!... Admire,

Achète, je paîrai.

DESCHAMPS.

Mais le prix du tableau?

DESROSNAIS.

Ma foi!... mille louis; ils sont tout prêts.

DESCHAMPS.

Bravo!
Allons, d'un connaisseur prenons bien la figure,
Et d'un franc parvenu les airs et la tournure.

DESROSNAIS.

Tu leur ressembleras aisément.

DESCHAMPS.

En effet,
Aujourd'hui plus d'un maître a le ton d'un valet;
Un valet ne peut-il prendre le ton d'un maître?

DESROSNAIS.

Va donc, et feins surtout de ne me pas connaître.

DESCHAMPS.

Parbleu! le premier soin des laquais parvenus
N'est-il pas d'oublier tous ceux qu'ils ont connus?
Pour rendre entre eux et moi la ressemblance extrême,
Je méconnaîtrai tout, les autres et moi-même.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DESROSNAIS, seul.

Oh! comme ce tableau va m'être précieux!
Il n'est pas bon... mais c'est un Lorrain[1] à mes yeux!

(1) Claude le Lorrain, un des plus fameux peintres de paysages.

On a frappé! Déjà; serait-ce Caroline?

(*Il regarde par la fenêtre, puis se met à son dessin.*)

Oui... Travaillons... Dubreuil a raison, je dessine
Fort mal dans cette chambre... Ah! qu'importe où je sois?
Elle seule m'occupe, et partout je la vois.

SCÈNE VII.

DESROSNAIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Me voilà de retour. Dieu! quelle foule immense!
Au Salon tout Paris s'est réuni, je pense.
Surprise avec raison, j'interroge; on me dit
Que le jeune Guérin, Guérin dont le *Proscrit*[1]
Du plus rare talent semblait l'effort suprême,
Dans un nouveau tableau s'est surpassé lui-même.
J'entre et vois tout le monde immobile, étonné,
Fixé sur un seul point, d'un seul côté tourné.
« C'est *Phèdre*, c'est *Thésée*, et le chaste *Hippolyte*,
« Murmure même aussi la critique interdite;
« Les voilà! » Je m'approche. Ah! ce sont eux, vraiment!
Ou plutôt, quel prestige et quel enchantement!

(1) *Marcus-Sextus*, ou *le Proscrit*, premier ouvrage de Guérin, chef-d'œuvre de pathétique.

Dans la première édition de *Caroline* il n'était point question de *Phèdre* qui n'avait pas encore paru. C'est seulement dans la seconde que j'ai pu rendre un double hommage à cet illustre peintre, dont la perte récente sera un long sujet de deuil pour quiconque sent le prix d'un grand talent uni au plus aimable caractère.

On croit en vérité voir leurs bouches muettes
Prononcer les beaux vers du plus grand des poètes,
Et; par l'illusion de ce tableau divin,
Entendre encor Racine en admirant Guérin.

DESROSNAIS.

Je compte dès demain lui porter mon suffrage.

CAROLINE.

Et vous, avez-vous bien avancé votre ouvrage?

DESROSNAIS.

Mais... pas mal.

CAROLINE.

Vous avez été seul peu de temps.

DESROSNAIS.

Vous n'avez pas compté comme moi les instants.

CAROLINE.

Dubreuil a de l'humeur.

DESROSNAIS.

Trop.

CAROLINE.

Oui, mais comme il m'aime!
C'est un excellent guide, à qui mon père même
Dut beaucoup... Qu'ils étaient bons amis tous les deux!
Se disputant toujours, ne s'en aimant que mieux.
Tenez, je m'en souviens, leur dispute ordinaire
Roulait sur ce tableau que je tiens de mon père.
Il en faisait grand cas et Dubreuil s'en moquait.

DESROSNAIS, *feignant de voir le vieux paysage pour la première fois.*

Voyons.

(*Il le descend et le pose sur un fauteuil.*)

Quel est l'auteur?

CAROLINE.

Mon père l'ignorait.

DESROSNAIS.

Savez-vous qu'il est bon... mais fort bon?

CAROLINE.

Oui, peut-être.

DESROSNAIS.

Mais comment donc! Dubreuil devrait mieux s'y connaître:
Il ne faut que des yeux.

CAROLINE.

Quand on veut en avoir.
Mais souvent, par humeur, il ne voulait rien voir.

DESROSNAIS.

Il vous traite du moins avec plus de justice.
Heureux qui, comme lui, peut vous rendre service!...
Que n'ai-je ses talens! et qu'il me serait doux
De vous offrir les soins que Dubreuil a pour vous!

CAROLINE.

Permettez... dans la cour j'entends une voiture.

(Elle court à la fenêtre.)

DESROSNAIS.

Bon! vous m'écoutez bien!

CAROLINE.

Quelle étrange figure!

DESROSNAIS, à part.

C'est Deschamps.

CAROLINE.

C'est chez moi qu'on monte.

(On frappe à la porte.)

Eh! oui vraiment.

Entrez.

SCÈNE VIII.

CAROLINE, DESROSNAIS, DESCHAMPS,

en habit du jour, mais ridicule.

DESCHAMPS.

Est-il permis de voir ce logement?
Il est à louer?

CAROLINE.

Oui.

DESCHAMPS.

Cette chambre est jolie...
Elle conviendra fort, je crois, à ma Julie.

DESROSNAIS.

C'est votre fille?

DESCHAMPS.

Non.

CAROLINE.

Votre femme?

DESCHAMPS.

A peu près.
Moi, je loge à deux pas.

DESROSNAIS.

Voilà des feux discrets!

Monsieur dans ses amours apparemment préfère
Le piquant du scandale au piquant du mystère?

DESCHAMPS.

Du mystère! Fi donc! moi, quand je suis aimé,
Je veux que tout Paris en puisse être informé.

CAROLINE.

Monsieur ne veut-il pas visiter l'autre pièce?

DESCHAMPS.

Vous n'en avez que deux en tout?... Je vous les laisse.
Pourquoi donc sur la porte écrire : *appartement?*
C'est me faire monter fort inutilement.
Ainsi l'on en impose à nous autres gens riches!
Appartement! et puis fiez-vous aux affiches!...
J'ai cru trouver ici chambres et cabinets,
Salle à manger, boudoir, cuisine, caveau frais,
Bibliothèque...

DESROSNAIS.

Ah! ah! vous aimez la lecture?

DESCHAMPS.

Oui, mais je suis surtout amateur de peinture.

DESROSNAIS.

Vraiment!

DESCHAMPS.

Sans me vanter, j'ai chez moi des tableaux
D'un prix!... Le Muséum n'en a pas de plus beaux.
J'ai des originaux... à coup sûr sans copie.
C'est que j'ai voyagé long-temps en Italie.
Les peintres m'estimaient; Raphaël m'aimait fort.

DESROSNAIS, à part, à Deschamps.

Ah! butor!

CAROLINE.

Raphaël, monsieur! mais il est mort
Depuis trois cents ans.

DESCHAMPS.

Oui!... je le sais à merveille.
Est-ce à moi qu'on apprend une chose pareille?
Mais c'est un petit-fils... A ce que je comprends
Madame est artiste?

CAROLINE.

Oh! j'en suis aux éléments.

DESCHAMPS.

Travaillez, travaillez; vous aurez ma pratique.

DESROSNAIS, bas à Deschamps.

Au fait, bavard, au fait.

DESCHAMPS.

Une taille angélique...

DESROSNAIS, de même.

Le tableau!

DESCHAMPS.

Serviteur. Pardon, cent fois pardon.

(Il feint de vouloir sortir et s'arrête. — A Caroline.)

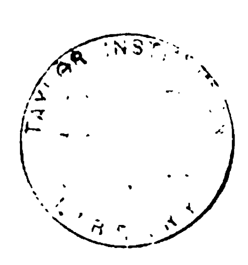
Ah! ah! que vois-je là? des dessins?... Pourrait-on?...

(Il parcourt les dessins qui sont à droite.)

D'après *Lebrun*? fort bien! d'après *Lesueur*? sublime.

CAROLINE, à Desrosnais.

Il paraît s'y connaître.



DESROSNAIS.

Oui.

DESCHAMPS.

Rembrandt?... je l'estime.

(regardant le tableau dont il doit faire emplette.)

Maïs quel est ce tableau?

CAROLINE.

Je n'en sais pas l'auteur.

DESCHAMPS.

Ah! juste ciel! c'est lui!

CAROLINE.

Qui donc, lui?

DESCHAMPS.

Quel bonheur!

DESROSNAIS.

Qu'est-ce donc?

DESCHAMPS.

Mon pendant!... deux pieds!... cadre semblable!
Je le trouve à la fin!... hasard inconcevable!
(avec emphase.)
Quel ton brillant!.. quel flou!.. Savez-vous ce que c'est?

DESROSNAIS.

Non.

DESCHAMPS.

Quoi! vous l'ignorez?

CAROLINE.

Enfin?

DESCHAMPS.

C'est un Vernet.

CAROLINE.

Se peut-il?

DESROSNAIS.

Vous croyez?

DESCHAMPS.

Eh! peut-on s'y méprendre?
La voilà cette touche et si fière et si tendre!
Ah!... madame, on n'a pas coutume de vanter
Un tableau, quel qu'il soit, quand on veut l'acheter;
Mais moi, de l'admirer je n'ai pu me défendre.
Combien en voulez-vous?

CAROLINE.

Mais il n'est pas à vendre;
Feu mon père y tenait, et je veux le garder.

DESCHAMPS.

Le prix que j'y mettrai pourrait vous décider.
Comme en ma galerie il tiendra bien sa place!
Madame, encor un coup, vendez-le-moi, de grace!
Que vous en puis-je offrir?

CAROLINE.

Oh! son prix n'est pas...

DESROSNAIS.

Quoi!
Allez-vous le donner?

(Ici Desrosnais repasse à côté de Deschamps et se trouve entre lui et Caroline. — A Deschamps.)

Monsieur, c'est avec moi
Qu'il faut traiter....

DESCHAMPS.

Non point : cela ne doit pas être,
Et monsieur....

CAROLINE.

Du marché je le laisse le maître.

DESCHAMPS.

Soit, mais j'aimerais mieux avoir affaire à vous,
Madame.

DESROSNAIS.

Promptement, de grace, expliquons-nous.
Ce paysage est donc un Vernet?

DESCHAMPS.

Véritable.

DESROSNAIS.

Original?

DESCHAMPS.

Sans doute.

DESROSNAIS.

En ce cas, impayable.

DESCHAMPS.

Ah! je vous vois venir; je vais être écorché.

DESROSNAIS.

Non. Trente mille francs, n'est-ce pas bon marché?
(Surprise de Caroline.)

DESCHAMPS.

Bon marché! laissez donc; juste Dieu! quelle somme!
S'il en vaut la moitié je veux que l'on m'assomme.

CAROLINE, à Desrosnais.

Y pensez-vous? j'étais bien sûre d'un refus.

DESROSNAIS.

Eh bien! vingt-quatre mille, et ne m'en parlez plus.

CAROLINE, de même.

C'est trop.

DESROSNAIS.

Mais un Vernet!

DESCHAMPS.

Oh! oh! en conscience?

DESROSNAIS.

C'est à prendre ou laisser.

DESCHAMPS.

Voyez! de ma science
Me voilà bien payé! Si je n'avais pas dit
Que c'était... Rien n'est sot comme les gens d'esprit.

DESROSNAIS, avec ironie.

Vous ne le prouvez pas.

DESCHAMPS.

Vous êtes trop honnête.
Allons, n'y pensons plus; la folie en est faite.

CAROLINE, à Desrosnais.

Mais est-il bien possible?

DESCHAMPS.

Ah! çà, j'emporte....

DESROSNAIS.

Quoi?

DESCHAMPS.

Le tableau.

DESROSNAIS.

Mais, monsieur....

DESCHAMPS.

Vous pensez bien, je croi,
Que sur moi je n'ai pas une aussi forte somme.

DESROSNAIS.

Monsieur....

DESCHAMPS.

Me prenez-vous pour un malhonnête homme?

DESROSNAIS.

Oh! non pas, monsieur, mais...

DESCHAMPS.

Savez-vous que mon nom
Vaut mieux que de l'argent?

DESROSNAIS.

Je ne vous dis pas non.

(bas.)

T'en iras-tu bavard?

DESCHAMPS.

Mais pour vous satisfaire,
Monsieur, dès ce moment, je cours chez mon notaire...
Ou plutôt à la Bourse; en un quart-d'heure au plus
J'y puis honnêtement gagner dix mille écus;

(bas à Desrosnais.)

J'y vole.... et je reviens. Chez vous je vais attendre.

(haut.)

Messieurs les amateurs, que je vais vous surprendre!
En exposant chez moi ce chef-d'œuvre étonnant,
Je veux en quinze jours rattraper mon argent.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DESROSNAIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Est-ce un rêve?

DESROSNAIS.

Mais, non.

CAROLINE.

Ma surprise est extrême.

DESROSNAIS.

Vous me voyez surpris presque autant que vous-même.

CAROLINE.

Quoi! je me croyais pauvre et j'avais ce tableau!
Mais il est d'un prix fou!

DESROSNAIS.

L'ouvrage est assez beau;
Cependant, je l'avoue entre nous, c'est bien vendre.

CAROLINE.

Mais quel est donc cet homme? et pouvez-vous comprendre
Qu'on jette ainsi l'argent?...

DESROSNAIS.

Un nouveau riche? Eh quoi!
Ne connaissez-vous pas ces gens-là comme moi?
Prodigues de leurs biens, comme avides des nôtres,
Ils dissipent les uns, comme ils ont pris les autres.
Leur fortune d'un jour en un jour se détruit.
Heureux quand les beaux-arts en tirent quelque fruit;
Et quand, sur l'humble artiste étendant leurs largesses,

Ils font par leurs bienfaits pardonner leurs richesses!...
D'ailleurs, cet homme-ci me paraît connaisseur,
Et rien, vous le savez, ne coûte à l'amateur.

CAROLINE.

Qu'à cet événement j'étais loin de m'attendre!
Mon cœur d'un peu de joie a peine à se défendre.
L'avenir, entre nous, m'inspirait quelque effroi.

DESROSNAIS.

Eh bien! vous voilà presque aussi riche que moi.

CAROLINE.

Oh! non.

DESROSNAIS.

Votre fortune, au moins, vous met à même
De choisir un époux qui soit riche et vous aime.
Ah! si.... N'auriez-vous point déjà fait quelque choix?

CAROLINE.

Qui, moi?

DESROSNAIS.

Vous. Parmi ceux qui viennent quelquefois
Vous voir...

CAROLINE, tendrement.

En vois-je tant?

DESROSNAIS.

N'est-il point d'ami tendre,
Dont les yeux, dont les soins aient su se faire entendre?...
Si, pour vous mériter, il fallait vos vertus,
Sans doute on y ferait des efforts superflus.
Mais que n'apprendra point votre époux de vous-même?
On imite aisément un modèle qu'on aime.

Ah! parlez. Nul mortel n'est-il digne de vous?
N'oserais-je aspirer au nom de votre époux?
Eh bien?... Que ce silence a droit de me confondre!
Vous ne me dites rien!

CAROLINE, plus tendrement.

N'est-ce pas vous répondre?

DESROSNAIS.

Moi!... votre époux! Amour! l'ai-je bien entendu?

CAROLINE, moitié en riant.

Mais l'acquéreur n'est pas encore revenu.

DESROSNAIS.

Ah! chassons loin de nous cette idée importune;
Bientôt...

CAROLINE, de même.

Je vous l'ai dit : point d'hymen sans fortune.
Si l'on ne revient pas apporter....

DESROSNAIS.

Oh! oui, mais
Si l'on vient, Caroline est à moi pour jamais.
O promesse charmante autant qu'inattendue!
Je jouirai toujours d'une si chère vue!
Bonheur inespéré! transports! ravissement!
Je cours faire dresser le contrat...

CAROLINE, de même.

Un moment :
Le tableau...

DESROSNAIS.

Quel trésor! je lui dois ce que j'aime;
C'est moi qu'il enrichit beaucoup plus que vous-même.

CAROLINE, de même.

Prenez garde! Songez qu'il pourrait me rester.

DESROSNAIS.

Je songe à mon bonheur, et je cours le hâter.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CAROLINE, seule.

Si l'on revient pourtant!... La surprise, la joie...
D'un si prompt changement que faut-il que je croie?
Une fortune honnête, un amant plein d'amour,
Un mariage heureux... Tout cela dans un jour!
Je l'aimais donc? Hélas! et comment s'en défendre?
Tant de délicatesse, un intérêt si tendre,
Tant de respects!... Le ciel m'est témoin que jamais
Je n'avais désiré de la fortune; mais
Qu'elle va m'être chère! Ah! dans ma joie extrême,
Je voudrais qu'à son tour il fût pauvre lui-même.
Il voulait m'enrichir; je voudrais aujourd'hui
L'enrichir à mon tour pour me venger de lui.

SCÈNE XI.

CAROLINE, DUBREUIL.

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon ami?... je vais bien vous surprendre.

DUBREUIL.

Quoi donc?

CAROLINE.

Persistez-vous maintenant à prétendre
Que mon père avait tort de garder ce tableau?

DUBREUIL.

Mais à moins qu'il ne soit d'hier devenu beau.

CAROLINE.

Combien l'estimez-vous? je trouve à m'en défaire.

DUBREUIL.

Oui? donnez-le pour rien; c'est une bonne affaire.

CAROLINE.

Oh! c'est y mettre aussi par trop d'entêtement!
Et si je vous disais qu'on m'en offre, comptant,
Vingt-quatre mille francs.

(Dubreuil rit aux éclats.)

C'est la vérité pure.

DUBREUIL.

Ah! la plaisanterie est bonne, je vous jure!

CAROLINE.

Je ne plaisante point.

DUBREUIL.

Vingt-quatre mille francs!...
Les avez-vous touchés?

CAROLINE.

Pas encor; mais j'attends.

DUBREUIL.

Vous serez quelque temps, je crois, à les attendre.

CAROLINE.

On doit les apporter bientôt, en venant prendre
Ce tableau.

DUBREUIL.

Quel est donc l'acquéreur fortuné
Par un si beau chef-d'œuvre en ces lieux amené?

CAROLINE.

Il n'a pas dit son nom.

DUBREUIL.

Il a tort de le taire.

CAROLINE.

Il s'y connaît; il est de l'avis de mon père.
Il ne venait ici que pour l'appartement;
Ce tableau l'a frappé.

DUBREUIL

Je le crois aisément.
Regardez. Il est vrai qu'on n'y trouve ni formes,
Ni détails; qu'on n'y voit que des masses informes;
Qu'il est sans coloris, sans dessin, sans effet;
Du reste, j'en conviens, c'est un tableau parfait.

CAROLINE.

Ce ton railleur m'effraie, et je commence à craindre

Qu'il ne revienne pas... Que je serais à plaindre!

DUBREUIL.

Eh bien! consolez-vous d'avance.

CAROLINE.

Il se pourrait?

DUBREUIL.

Allez, que je devienne un peintre de portrait,
Si vous le revoyez jamais de votre vie.

(en riant.)

Comptez-y bien. A moins qu'étant jeune et jolie,
Cet homme n'ait pour vous... et c'est ce qu'on verra.
Mais non, il a voulu rire. Ah! ah! c'est donc là
Cette belle fortune! Elle est un peu fragile.

CAROLINE.

Vains projets de bonheur! Espérance inutile!

DUBREUIL.

Vingt-quatre mille francs! Je conçois vos regrets.

CAROLINE.

Vous ne m'entendez pas. Desrosnais! Desrosnais!

DUBREUIL.

Ah! je me doutais bien... Mais s'il faut qu'on apporte
L'argent, il attendra.

CAROLINE.

Dieu! l'on frappe à la porte...

(Elle regarde.)

C'est lui!

DUBREUIL.

Qui? Desrosnais?

CAROLINE.

Non, l'acquéreur.

DUBREUIL.

Eh quoi!

CAROLINE.

Eh bien! dites encor qu'on se moquait de moi!
M'en croirez-vous enfin?

SCÈNE XII.

DESCHAMPS, toujours déguisé, CAROLINE, DUBREUIL.

DESCHAMPS.

Je suis prompt en affaire.

(Il tire son argent et le compte sur la table à droite.)

DUBREUIL, à part.

Allons, c'est un amant; oh! oui, la chose est claire.

CAROLINE, à Dubreuil.

Interrogez cet homme, il vous fera sentir
Les beautés du tableau.

DUBREUIL.

Soit.

CAROLINE.

J'aurai le plaisir
De vous voir convaincu.

DESCHAMPS.

Je suis exact, madame,

(à part.) (haut.)
Vous voyez. Quel est donc cet homme?... Sur mon ame,
Le compte est juste, allez. Trois, six, neuf, dix rouleaux;
Chacun de cent louis, point rognés et point faux.
Il ne tenait qu'à vous d'en demander le double;
D'honneur, je le donnais.

DUBREUIL, à part.

Ma surprise redouble:

(haut, à Deschamps.)
A vos yeux ce tableau paraît donc un trésor?

DESCHAMPS.

Ah! mon Dieu! pour l'avoir je l'aurais couvert d'or.

DUBREUIL.

Bon!

DESCHAMPS.

Il ne m'en aurait pas coûté davantage.

DUBREUIL, froidement.

Mais qu'a donc ce tableau, monsieur, qui vous engage
A le payer si cher?

DESCHAMPS.

Si cher!... Je l'ai pour rien.

DUBREUIL.

Mais encore, souffrez... Qu'y trouvez-vous de bien?

DESCHAMPS.

Ce que j'y trouve, ô ciel! la demande est bizarre,
Et digne en vérité de ce siècle barbare!
Ce que j'y trouve?

DUBREUIL.

Eh! oui, voyons.

DESCHAMPS, à part.

Quel embarras!
Je lui dirais bien mieux ce que je n'y vois pas.

DUBREUIL.

Eh bien?

DESCHAMPS.

Primo, le cadre est superbe, j'espère.

DUBREUIL, riant.

Ah! ah!

DESCHAMPS.

Puis, quel dessin! quel coloris! quel faire!...
Le beau cheval!

DUBREUIL.

Ah! oui, c'est un âne.

DESCHAMPS.

Fort bien!
Mais antique!... On dirait qu'il parle.

DUBREUIL.

J'en convien.
Après?

DESCHAMPS.

Mais êtes-vous en état de m'entendre?
Il me faudrait des jours entiers pour vous apprendre...
Si j'achète un tableau, c'est qu'il est bon, enfin.

DUBREUIL.

J'entends; mais celui-ci, moi, me paraît mesquin.

DESCHAMPS.

C'est qu'il a des beautés trop au-dessus peut-être...
D'abord, il est certain qu'il est avant la lettre.

DUBREUIL, riant aux éclats.

Avant la lettre!... Ah! ah! vous vous y connaissez,
Monsieur le connaisseur!

DESCHAMPS

Je paie, et c'est assez.
De quoi vous mêlez-vous?

DUBREUIL.

Ah! de quoi je me mêle!

DESCHAMPS.

Quels droits cet homme a-t-il sur vous, mademoiselle?

CAROLINE, montrant Dubreuil.

Je ne dois à monsieur que des remercîmens,
Et vous sans doute aussi, car tout ce que j'entends
M'assure qu'avec moi, monsieur, vous alliez faire
Un très mauvais marché.

DESCHAMPS.

Ce n'est pas son affaire.
Si je le trouve bon?

CAROLINE.

Mais dans le doute, moi,
Je ne puis l'accepter.

DESCHAMPS.

Quoi! vous ajoutez foi...
Un Vandale!...

DUBREUIL.

Insolent! A présent je devine
Le motif qui vous a conduit chez Caroline.

CAROLINE.

Comment?

DUBREUIL.

Vous, connaisseur! qui, vous! jamais de l'art
Vous n'avez eu l'idée... Ah! quel heureux hasard
M'a conduit en ces lieux, pour arracher madame
Au piége...

DESCHAMPS.

Qu'est-ce à dire?

DUBREUIL.

Au piége affreux, infâme...
Je n'ose m'expliquer, ni lever le rideau;
Mais vous ne veniez pas ici pour ce tableau.

DESCHAMPS.

Je ne vous entends pas, et...

CAROLINE, à part.

Quel trait de lumière!
Cet homme aussi tantôt m'a parlé de manière...
(à Deschamps.)
O ciel!... Monsieur, monsieur, remportez votre argent;
Je garde mon tableau.

DESCHAMPS.

Vous le gardez, comment!
Mais il n'est plus à vous. C'est une perfidie
Abominable, atroce, incroyable, inouïe!

SCÈNE XIII.

DESCHAMPS, DESROSNAIS, CAROLINE, DUBREUIL.

DESCHAMPS, à Desrosnais.

Ah! monsieur, vous voilà! Soyez juge entre nous;
On veut rompre un marché sacré fait devant vous.

DESROSNAIS.

Qui, madame? et pourquoi?

CAROLINE.

Ceci cache un mystère....

DESROSNAIS.

Lequel?

CAROLINE.

Je rougirais d'éclaircir cette affaire.

DUBREUIL.

Ce tableau vaut-il donc vingt-quatre mille francs?

DESROSNAIS.

Qu'importe, si monsieur veut les donner?

CAROLINE.

J'entends;
Mais voilà justement pourquoi je les refuse.

DUBREUIL, montrant Deschamps.

On voit quel est monsieur; on sait bien quelle ruse
L'amène ici.

DESROSNAIS, à part.

Grand Dieu!

DESCHAMPS.

J'en veux avoir raison.
Un homme de mon rang, de ma condition!
Un ami des arts!

DUBREUIL.

Vous! juste ciel! quel blasphème!

DESCHAMPS.

Un connaisseur fameux!

DUBREUIL.

Oui, qui ne sait pas même
Distinguer un cheval d'un âne!

DESROSNAIS.

En vérité?
(bas, à Deschamps.) (haut.)
Maladroit! Et Monsieur vante sa probité,
Ses connaissances!

DUBREUIL.

Oui.

DESROSNAIS, à Caroline et à Dubreuil.

Ce dernier trait m'éclaire;
Qu'il soit honnête ou non, je vais vous en défaire.
(à Deschamps.)
Monsieur, qu'on vous accuse avec ou sans raison,
Le marché ne peut plus se conclure.
(bas.)
Tiens bon.

DESCHAMPS.

Ah! l'horreur!...

DESROSNAIS.

Point de bruit.

DESCHAMPS.

Bah! menace inutile.

DESROSNAIS, bas.

(haut.)

Ferme. Voulez-vous bien respecter cet asile?

DESCHAMPS.

Avez-vous respecté mon marché, vous?

DESROSNAIS, bas.

Fort bien.

(haut et d'un ton de colère.)

Sortez!

(bas.)

Prends le tableau.

DESCHAMPS.

Puisqu'on n'écoute rien,

Nous allons voir. Je vais chercher un commissaire.

(Il cherche à prendre le tableau.)

CAROLINE, effrayée.

Un commissaire, ô ciel!

DUBREUIL, à Caroline.

Rassurez-vous, ma chère.

DESROSNAIS, haut à Deschamps.

Nous ne vous craignons pas.

DESCHAMPS.

Je vous ferai savoir....

DESROSNAIS, bas à Deschamps.

(à Caroline.)

Prends donc... N'ayez pas peur.

(Ici Deschamps prend le tableau.)

DESCHAMPS.

Adieu : jusqu'au revoir.

(Il se sauve avec le tableau; il est rencontré et arrêté par Françoise.)

SCÈNE XIV.

DESROSNAIS, FRANÇOISE, DESCHAMPS, CAROLINE, DUBREUIL.

FRANÇOISE.

(arrêtant Deschamps.)

Au voleur! au voleur!... Monsieur, qu'on le retienne.

DUBREUIL.

Quoi donc?

DESROSNAIS, à Françoise.

Quelle folie est aujourd'hui la tienne?

FRANÇOISE.

Là, je suis folle! ah! oui, ça vous est bien permis,
Après que l'on vous a volé mille louis!

CAROLINE et DUBREUIL, ensemble.

Mille louis!

DESROSNAIS, bas à Françoise.

Tais-toi.

FRANÇOISE.

Comment! que je me taise!

Je puis bien cette fois gronder tout à mon aise,
J'espère ! Ah ! juste ciel !

DESROSNAIS.

Mais, je...

FRANÇOISE.

Rien. Je prétends
Que l'on fouille au plutôt ce traître de Deschamps.

CAROLINE, à part.

Deschamps ! c'est le valet...

DESCHAMPS.

Je suis un honnête homme.
Monsieur, défendez-moi.

FRANÇOISE.

Rends-nous d'abord la somme.

CAROLINE, montrant l'argent qui est sur la table.

La voici.

FRANÇOISE.

Ciel !

DESCHAMPS, à Françoise.

Eh bien ?

CAROLINE, à Desrosnais.

Je vous ai deviné.

DESROSNAIS.

Qui ? moi !

CAROLINE.

Comment plutôt n'ai-je pas soupçonné ?...

DUBREUIL.

C'est lui ?... Ma foi, ce trait mérite bien qu'on l'aime !

CAROLINE.

Ah! vous m'avez trompée!

DESROSNAIS, passant auprès de Caroline.

Eh! sans ce stratagème,
Comment aurais-je pu fléchir votre rigueur?
Caroline! auriez-vous regret à mon bonheur?

DUBREUIL, se mettant entre eux deux.

Épousez-le, ma chère; avec une telle ame
On doit faire, je crois, le bonheur de sa femme.

(Desrosnais saute au cou de Dubreuil.)

DESCHAMPS.

Suis-je un voleur, Françoise?

FRANÇOISE.

Oh! non, pas à présent.

(à son maître.)

Grace au ciel, vous avez bien placé votre argent.

DESROSNAIS, à Caroline.

Eh bien! vous vous taisez!... Vous ai-je fait offense?

CAROLINE, tendrement.

A moi! Que vous savez mal juger mon silence!
Ah! si de pareils dons pouvaient être offensants,
Quels cœurs pourraient jamais être reconnaissants?...
Je vous en remercie et je vous les pardonne.

DESROSNAIS.

Point de remercîment: c'est à moi que je donne.

DESCHAMPS.

Et le Vernet, monsieur, qu'en ferons-nous?

DUBREUIL.

Du feu.

CAROLINE.

Non pas; je lui dois trop pour l'estimer si peu.

DESROSNAIS.

Caroline!

CAROLINE.

Il m'a fait connaître mieux encore
Un homme que j'aimais et qu'aujourd'hui j'adore;
Il m'a fait éprouver qu'on pouvait, sans rougir,
Accepter d'un époux, quand il savait offrir :
D'une fausse fierté par lui je suis guérie;
Je lui dois le bonheur d'aimer, d'être chérie,
De voir mes jours couler dans les plus doux liens...
Jamais, jamais tableau donna-t-il tant de biens?

FIN DE CAROLINE.

L'AVOCAT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 12 MARS 1806.

Vir bonus dicendi peritus.

CICÉRON.

SIRE, la profession d'avocat est si noble, si élevée, elle est si utile à l'état par les lumières qu'elle répand sur les discussions qui préparent les arrêts de la justice, que je craindrais de manquer à un de mes devoirs les plus importants, si je négligeais d'attirer sur elle les regards de Votre Majesté. Cette profession a des prérogatives dont les esprits timides s'étonnent, mais dont l'expérience a depuis long-temps fait sentir la nécessité; l'indépendance du barreau est chère à la justice autant qu'à lui-même. Sans le privilége qu'ont les avocats de discuter avec liberté les décisions mêmes que la justice prononce, les erreurs se perpétueraient et ne seraient jamais réparées, ou plutôt un vain simulacre prendrait la place de cette autorité bienfaisante qui n'a d'autre appui que la raison et la vérité.

Comte DE PEYRONNET, *Rapport au roi*, Moniteur *du* 20 *novembre* 1822.

PRÉFACE

DE L'AVOCAT.

Quelque temps après le succès de *Caroline*, j'avais été replacé au ministère de l'intérieur, dans la division de l'instruction publique, dirigée par l'auteur de *Marius* et des *Vénitiens*, qui contribua beaucoup à me rendre mes travaux agréables[1]. On s'occupait alors de l'organisation générale des lycées; j'eus le bonheur d'y faire preuve de zèle et de voir souvent mes observations accueillies. Assurément l'institution des lycées, n'ayant pas pour principale base un enseignement suffisamment religieux, laissait beaucoup à désirer aux pères de famille, et ce vice primitif a long-temps empêché ces établissements de prospérer. Mais pouvait-on ne les point considérer comme un bienfait, quand on avait

(1) Au moment où l'on imprime cette préface, j'apprends que M. Arnault vient d'être frappé d'une apoplexie foudroyante. Quelle qu'ait été depuis 1814 la dissidence de nos opinions politiques, nous n'avons jamais cessé d'être attachés l'un à l'autre. C'était un homme d'un cœur droit et bon et sa perte m'a profondément affligé.

été témoin des désordres et du défaut absolu d'éducation que présentaient les écoles centrales? N'y avait-il d'ailleurs aucune amélioration prochaine à espérer, soit du temps sans lequel rien ne se fait de bien ni de solide, soit du choix des nouveaux membres du corps enseignant? Il m'est peut-être permis d'attester le contraire, à moi qui ai vu réaliser sept ans après, par M. de Fontanes, une grande partie de mes espérances, lorsque je fus appelé au conseil de l'université où déjà siégeaient alors M. le cardinal de Beausset, M. l'abbé Émery, MM. de Bonald, Cuvier, etc.

Le directeur général de l'instruction publique ayant créé une commission chargée d'examiner les livres servant alors à l'enseignement et d'en rédiger de nouveaux, on me fit l'honneur de m'adjoindre à cette commission, et je publiai successivement: 1° un *Excerpta* ou choix des fables de La Fontaine; 2° une nouvelle édition de l'*Appendix de Diis*, de Jouvency, petit livre admirable où ce bienfaiteur de la jeunesse a le double mérite d'enseigner aux enfants la mythologie par le latin et le latin par la mythologie; 3° un volume intitulé *Théâtre classique* et contenant *Esther*, *Athalie*, *Polyeucte* et *le Misanthrope*, avec un commentaire de ces quatre chefs-d'œuvre et des notices sur Corneille, Racine et Molière[1].

(1) A Paris, chez Migneret, imprimeur, rue du Dragon, n. 20.

Je trouvais dans ces divers travaux une faible distraction aux événements douloureux qui démentaient sitôt les prémices du pouvoir consulaire, tels que l'attentat de Vincennes, la fin tragique de Pichegru et le procès de Moreau, épouvantables taches qu'aucune gloire militaire, qu'aucune espèce de gloire ne saurait effacer et qui révoltaient également mon cœur et ma raison; car je ne partageai dans aucun temps la politique des hommes qui se consolent des crimes du parti contraire au leur, dans l'espoir que sa chute en sera plus prochaine. Je crois, aujourd'hui comme alors, que du mal ne peut jamais naître le bien, que l'ordre ne peut sortir du désordre et que jamais les méchants ne sont bons à rien de bon.

C'était dans l'amitié, plus encore que dans l'étude, que je me réfugiais pour échapper, s'il était possible, aux soucis politiques qui m'assiégeaient sans cesse. Aussi, l'un des plus doux souvenirs qui me soient restés de ma rentrée au ministère de l'intérieur, c'est d'y avoir connu M. Auger, cet ami franc jusqu'à la rudesse, spirituel jusqu'à la malice, bon, humain, tendre jusqu'à la faiblesse, d'une probité ferme comme sa raison et sa logique, d'un commerce sûr comme son goût, et d'une gaîté qu'on n'aurait pas cru compatible avec un esprit naturellement sérieux. Il débutait alors dans le monde littéraire par l'*Éloge de Boileau*, couronné par l'Académie française, comme M. Villemain dé-

buta depuis par l'*Éloge de Montaigne*, c'est-à-dire avec un éclat égal et dont il y a peu d'exemples dans les fastes académiques. Ni l'un ni l'autre de ces habiles écrivains n'a manqué à sa vocation; tous deux ont contribué pour leur grande part à donner à la critique le rang élevé qu'elle occupe aujourd'hui dans les lettres[1]. Pourquoi faut-il que l'un de ces défenseurs des nobles et salutaires doctrines du XVII[e] siècle nous ait été si prématurément ravi, et dans le moment même où il aurait eu plus de combats à livrer au mauvais goût, à la dégradation du langage et à la déraison qu'on appelle aujourd'hui du génie!

Dans les premiers mois de 1804, le Premier Consul, devenu Empereur, appela à la tête d'une administration financière nouvellement créée[2] un homme probe et spirituel, qui sembla n'avoir accepté des fonctions fiscales qu'avec le dessein d'en tempérer la rigueur par une continuelle et, je dirais volontiers, par une ingénieuse bonté; c'était M. Français. Il me fit offrir, par un ami commun,

(1) Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner les services que cette critique a rendus; mais cet examen trouvera mieux sa place dans la préface de *la Revanche*, où j'espère pouvoir offrir au lecteur un tableau abrégé de la littérature, depuis 1800 jusqu'à 1810.

(2) La régie des *Droits-réunis* a été long-temps heureuse en directeurs généraux parmi lesquels la reconnaissance publique, non moins que mon attachement particulier, ne saurait oublier MM. de Barante et Benoist.

un emploi honorable dans son administration. J'opposai durant quelques jours à sa bienveillance mes goûts et mes habitudes littéraires et mon ignorance sur tout le reste; à quoi il répondit gracieusement « que c'étaient précisément ces goûts et ces « habitudes qui *l'affriandaient;* qu'il n'avait garde « de vouloir faire de moi un *maltôtier*, et que si « je rencontrais chez lui beaucoup d'hommes de « finance, j'y verrais aussi beaucoup d'hommes de « lettres que son projet était d'y appeler bientôt. » La vieille et la jeune littérature du temps savent si M. Français a tenu parole[1]. Pour moi, je trouvai auprès de lui tous les procédés qui pouvaient flatter mon amour-propre, mes inclinations littéraires et même mes affections politiques qu'il était cependant loin de partager. J'eus en effet, dès le premier jour, le plaisir de le voir accueillir et obliger

(1) Parmi ceux qu'il plaça des premiers, je puis, sans risquer de leur déplaire, nommer entre autres MM. Droz, Lebrun et Casimir Delavigne, aujourd'hui tous trois de l'Académie française. Son salon de ville et de campagne était devenu le rendez-vous d'un grand nombre d'hommes distingués par leur conversation ou leurs écrits, tels que MM. Suard, Morellet, Campenon, Andrieux, Féletz, et le docteur Pariset. Pariset! c'est là que je le vis pour la première fois; c'est là que je m'attachai à lui tendrement et pour toujours, long-temps avant d'avoir pu admirer cet esprit si fin, joint à tant de bonhomie, cette abondance d'idées, cette variété de connaissances, cette élocution naturelle, persuasive, inépuisable, qui m'ont si souvent charmé depuis, et cet héroïque courage dont il a étonné Cadix, Barcelonne et l'Afrique.

un émigré de mes amis avec autant d'empressement que si c'eût été un aide-de-camp de l'Empereur. Si les solliciteurs ennuyeux lui donnaient des nausées et couraient le risque d'être éconduits, je ne sache pas que M. Français ait jamais rien refusé à un homme de cœur ou à un homme d'esprit; et, comme à ses yeux j'étais un homme de cœur, on peut juger que de faveurs j'obtins de lui pour une foule de compatriotes, d'amis et d'infortunés royalistes! « Je parie, me disait-il un jour en riant, qu'à vous seul vous m'avez fait donner de l'emploi à six cents personnes. — Ne pariez pas, lui répondis-je, vous perdriez. Je ne les ai pas comptés, mais il serait facile de constater dans vos bureaux que j'ai fait par vous trois fois plus d'heureux que vous ne croyez. »

M. Français ne borna pourtant pas là ses bonnes graces; ce fut lui-même qui m'excita à reprendre mes travaux dramatiques, suspendus depuis cinq ans par d'autres occupations; et quand je lui fis part de mon prochain mariage, mon directeur général augmenta mes appointements à condition que j'apporterais à ma femme une comédie nouvelle, en manière de présent de noces. Je me mis tout de suite en mesure de me conformer à l'ordonnance; mais, quelque diligence que je fisse, mon présent de noces ne fut donné à ma femme qu'à la naissance de mon fils aîné; c'était ma comédie de *l'Avocat*.

Je roulais depuis long-temps ce sujet dans ma tête. Goldoni, à qui je l'empruntais, avait exercé lui-même la profession qu'il mettait en scène. N'ayant pas cet avantage, j'avais du moins une estime égale à la sienne pour cette noble profession, et je voulais qu'on pût dire de moi, en parodiant ce vers d'Œdipe :

Il fit un avocat, s'il n'eut l'honneur de l'être.

C'est une espèce d'expiation que j'entrepris; mais avec quel bonheur j'y travaillais, sans me douter toutefois des mille et une jouissances qui m'attendaient après le succès!

Mon premier acte fini, j'allai le lire à Collin-d'Harleville. Collin admirait Goldoni; le sujet de son *Avocat* lui semblait heureux et le principal personnage intéressant; mais c'était à peu près tout. Lorsque je lui en avais parlé pour la première fois : « J'espère, m'avait-il dit, que vous ne songez pas à « mettre la plaidoirie sur la scène et à faire du « théâtre une salle d'audience. Il faut un troisième « acte entièrement nouveau. Quant aux deux pre- « miers, j'imagine que vous en ferez disparaître les « personnages inutiles, que vous donnerez aux au- « tres un caractère et une physionomie plus confor- « mes à nos mœurs; que votre avocat n'excitera la « défiance de son client que par des moyens vrai- « semblables et décents; qu'il n'aura point, par « exemple, le portrait de sa belle adversaire caché

« dans une tabatière; qu'il ne tirera point l'épée « contre son rival; qu'il ne jouera point aux cartes « avec sa maîtresse, et que celle-ci n'ira pas lui faire « visite. Arrangez-vous pour éviter tous ces inci-« dents contraires à nos bienséances et pour en « trouver d'autres. Mais ce à quoi il faut songer « avant tout, c'est à imaginer pour le procès que « doit plaider votre avocat une autre base qu'une « *donation*, car au théâtre une simple question « d'argent n'émeut personne. »

Je fus donc peu surpris de la satisfaction de Collin quand il vit, dès l'exposition, la manière dont j'avais évité moitié de ces difficultés et dont je me préparais à éviter l'autre moitié. Il m'applaudit vivement surtout d'avoir substitué dans le procès une intéressante question d'état à une question pécuniaire. « Allons, me dit-il, mon ami, cela va bien; continuez. J'irai de temps en temps savoir où vous en êtes, et je vous dirai à l'oreille : *l'Avocat! l'Avocat!* comme on disait *les Athéniens!* à Xercès. »

Hélas! quelques mois s'étaient à peine écoulés que la maladie dont cet aimable et excellent homme était attaqué fit des progrès menaçants. A la première nouvelle du danger, je courus chez lui, mais non, comme on le pense bien, pour lui lire ma comédie, ainsi que l'*égoïste* Barthe à Colardeau mourant. Déjà il ne recevait plus personne. Trois jours après il m'écrivit de son lit de mort pour me

prier d'adoucir la fin de sa vie, en obtenant de mon directeur général un modeste emploi nécessaire à l'existence d'un de ses parents. La réponse de M. Français ne se fit pas attendre un quart-d'heure. Ce ne fut pas le dernier bienfait de celui-ci, mais ce fut la dernière joie de Collin.

L'intérêt qu'Andrieux portait à mes travaux redoubla après la mort de son plus ancien ami et ne contribua pas médiocrement à me faire achever *l'Avocat*. J'écrivis le second acte avec rapidité, et, je crois, avec quelque verve; le troisième me coûta davantage. Aux difficultés qu'éprouve tout auteur comique à rendre un dénouement naturel, vraisemblable et complet, sans longueurs comme sans brusquerie, s'en joignait une autre fort sérieuse et que je m'étais créée moi-même. Ne pouvant ni ne voulant mettre l'audience en scène, il me fallait un récit; il m'en fallait même deux, un faux et un vrai : un faux qui, donnant d'abord des espérances à *Cécile* et à *Courville*, en même temps que de justes craintes à *Duclos*, fournît à ces trois personnages l'occasion de développer leurs caractères; un vrai qui, rétablissant les faits, opérât une péripétie inattendue et dramatique dans les caractères et la position des personnages.

Or, pour que mon récit faux eût quelque vraisemblance, il était nécessaire que *Duclos* ne restât pas à l'audience jusqu'à la fin. Mais comment l'en faire sortir? Mes amis Andrieux, Picard et Desfau-

cherets[1], avaient jugé la difficulté insurmontable, et tous, comme dit La Fontaine, *y jetaient leur bonnet.*

Un jour que je croyais avoir épuisé à ce sujet toutes les ressources de l'amitié et tous les efforts de mon esprit, *il me vint tout à coup une idée*, comme au *pacha Schahabaham* de M. Scribe[2]; c'est que cette difficulté n'était point de la compétence des gens de lettres et qu'il me fallait, pour la résoudre, une *consultation d'avocat.* J'allai trouver Bellart.

Cet homme de bien, de cœur et de talent, ne plaidait plus depuis le jour où, déjà malade de la poitrine, il avait rassemblé toutes les forces de son ame et de sa voix pour la défense de mademoiselle

(1) Auteur du *Mariage secret*, l'une des plus agréables comédies qui soient au théâtre, homme d'un esprit charmant et d'un cœur plein de droiture et de chaleur. J'ai fait, en société avec lui, deux pièces de théâtre qu'on ne trouvera point dans cette édition : *Arioste gouverneur* et *la Pièce en répétition*. La première était un vaudeville que le public trouva gracieux, mais froid, et qui ne se soutint pas long-temps au théâtre ; la seconde était une comédie qui tomba. —Il y avait donc cabale ?—Certainement ! cabale des auteurs contre le public.

(2) Il y aurait de ma part un oubli de toutes convenances à ne nommer M. Scribe dans mes préfaces qu'à l'occasion de *l'Ours et le Pacha*. C'est peut-être, il est vrai, la plus jolie de toutes les *farces ;* mais qu'est-ce que cette débauche de gaité spirituelle auprès de tant de comédies charmantes dont il a enrichi la scène, et surtout auprès de *Bertrand et Raton ?*

de Cicé, prévenue d'un crime capital. Trente ans sont écoulés et cette séance judiciaire m'est aussi présente que si j'en avais été témoin hier. Je vois encore les juges émus, l'auditoire attendri, et jusqu'aux vieux gendarmes, oubliant la consigne, laissant tomber le fusil de leurs mains, pour essuyer leurs yeux mouillés de larmes. Bellart ne fut point, comme le *vaillant Machabée*, enseveli dans son triomphe; mais ce fut le dernier que lui offrit le barreau.

Quand j'arrivai chez lui, le salon qui précédait son cabinet était rempli de monde. A voir cette foule de clients qui venaient le consulter, on pouvait croire que Bellart amassait une grande fortune; mais tous ceux qui l'ont connu savent avec quel noble désintéressement il a parcouru sa carrière et dans quelle médiocrité il a terminé son honorable vie. Ne demandant jamais, même aux riches, le prix de son travail, il se montrait satisfait de leurs offres les plus modestes et ne repoussait que les offres trop généreuses. Quant aux pauvres, il n'acceptait jamais rien d'eux et le plus souvent il les aidait de sa bourse. Ainsi en avait agi pendant trente ans son ami M. Jolly; ainsi, à l'exemple de ces vertueux modèles, en agissent encore aujourd'hui tous les avocats qui comprennent la dignité de leur profession et qui, grace au ciel, sont encore en grand nombre dans cette société française, si menacée d'ailleurs de se voir as-

servie à l'empire des intérêts matériels. Oui, la délicatesse et le désintéressement sont des vertus innées dans le barreau français et les vices contraires y sont des exceptions. Oui, plus heureux en cela que les avocats de l'ancienne Rome, il n'est pas permis aux nôtres de préférer les causes brillantes aux causes justes, le profit à l'honneur et les richesses aux bienséances sociales. Si Hortensius et Cicéron n'ont rien perdu dans l'estime des Romains, l'un en plaidant pour l'infâme Verrès, l'autre en se montrant un jour tout prêt à plaider pour Catilina, accusé de concussion[1], c'est qu'à Rome on ne connaissait aucune espèce de solidarité morale entre le défenseur et le client; c'est que, dans un état de choses où chacun pouvait, sans encourir de blâme, se porter accusateur d'un homme de bien, il était tout simple qu'il n'y eût pas de déshonneur à défendre un homme décrié. Mais dans nos sociétés modernes, mais en France surtout, ils ne l'auraient pas osé, et la pensée même ne leur en serait pas venue.

Revenons à ma visite à Bellart. — « Je viens, lui dis-je, en entrant dans son cabinet, vous demander une consultation. Voici les faits. Un jeune avocat de Paris que vous ne connaissez pas encore, et que

(1) Il ne s'agissait point alors de la *Conjuration* de Catilina, mais d'une accusation portée contre lui, à raison de ses violences dans le gouvernement d'Afrique.

(Lettres à Atticus, 1 et 2.)

je vous présenterai sous peu, doit plaider à Rouen dans une question d'état. Sa cause est bonne et juste et il espère la gagner, bien qu'il soit fort amoureux de la belle orpheline qui est sa partie adverse.— Ah! ah! c'est avoir du courage, ou de la présomption. — Ce n'est pas là ce qui l'inquiète le plus. — Peste! il y a pourtant de quoi! — Ce qui le tourmente c'est son client, un marin qui se nomme Duclos, homme brusque, humoriste, impatient et méfiant à l'excès. — Qu'y faire? — Il a surpris (je vous dirai plus tard comment) des preuves écrites de l'amour de son avocat pour l'orpheline, et, dans sa méfiance, il a voulu d'abord lui retirer les pièces du procès. — Ma foi!.. pourtant ce serait un déshonneur. — L'avocat s'est si vigoureusement défendu que le client n'a pas persisté.— Très bien! — Mais il veut absolument assister à l'audience. — Rien de plus naturel, et il n'y a nul moyen de l'en empêcher. — Et si, comme tout le fait craindre, ce bourru de marin s'avise de troubler son avocat dans sa plaidoirie, de l'interrompre à chaque instant et de se nuire à lui-même par son impatience, ses interpellations et peut-être pis encore?... — C'est un malheur qu'il faudra subir. — Quoi! vous ne verriez là aucun motif de le faire sortir de la salle? — Non, à moins que son emportement n'ait troublé l'audience elle-même, qu'il n'ait interrompu les débats et que le client n'ait manqué de respect à la Cour.— *Au quel cas?*... —

Auquel cas, comme nous disons élégamment, nous autres avocats, vous pouvez être certain que le président n'attendra pas que le scandale soit à son comble pour dire à l'huissier: Faites sortir monsieur. — Cela s'est-il vu souvent? — Souvent? non, grace au ciel; mais quelquefois, et même en ma présence. — Ah! que je vous embrasse! voilà ma comédie faite! —Comment, votre comédie? — Oui; il me manquait une scène et c'est vous qui l'avez trouvée. — Expliquez-moi... — Dans quinze jours je viendrai vous lire mon *Avocat*. — Quoi! allez-vous nous jouer sur le théâtre, comme Dancourt et Boursaut ont joué les procureurs? — Vous en jugerez à ma prochaine visite. Je me sauve. — Un moment, s'il vous plaît; et le prix de ma consultation? — C'est trop juste. —Écoutez; je ne vous demande aujourd'hui qu'une hypothèque; mais, comme je la veux sûre, je la prends sur votre première représentation. »

Ce jour si heureux pour moi ne tarda pas à venir, car jamais la Comédie-Française ne m'avait fait long-temps attendre, et, cette fois, j'attendis encore moins que jamais. Ma pièce fut *montée* (c'est l'expression du théâtre) avec un soin particulier. Les meilleurs acteurs y avaient pris des rôles, et pourtant je tremblais. C'était mon quatrième ouvrage; on pouvait se lasser de me traiter avec indulgence. J'avais toujours repoussé les applaudisseurs à gages; ils pouvaient se venger de mes dédains. « Enfin,

« me disais-je, j'ai cru faire une pièce intéressante « et comique et je me suis flatté de plaire ainsi à « ceux qui aiment à rire comme à ceux qui se « laissent aller volontiers aux tendres émotions. « Mais ne me suis-je point trompé? en passant d'un « ton à l'autre, ai-je conservé l'harmonie, et mes « auditeurs ne trouveront-ils pas que j'ai fait quel- « quefois *jurer l'archet?* En croyant m'être tenu « ferme sur la lisière qui sépare le drame de la co- « médie, n'aurai-je pas trop versé du côté du drame? « Si j'ai mis du naturel dans mon style, n'ai-je pas « donné aux personnages de l'*Avocat* et de *Cécile* « des sentiments un peu romanesques? Et le soin « même que j'ai pris de les entourer de caractères « d'une nature plus vraie et malheureusement plus « commune, ne fera-t-il pas ressortir encore plus « ce défaut? Ai-je assez motivé la fierté de *Cécile* « qui, après avoir perdu son procès, refuse tout en- « semble et les dons de *Duclos* qui n'a pas voulu la « reconnaître pour sa nièce, et la main de l'*Avocat* « qui peut réparer tous ses malheurs? Et cette lettre « qui pouvait assurer le gain de son procès et dont « elle s'abstient pour la seconde fois de se prévaloir « à l'audience, cette lettre mystérieuse est-elle un « artifice dramatique suffisamment vraisemblable? « le public s'y laissera-t-il prendre aussi facilement « qu'aux billets de *Tancrède* et de *Zaïre?* »

C'est ainsi que, malgré le suffrage rassurant de mes amis, j'analysais et disséquais ma pièce; c'est

ainsi que je me tourmentais à y chercher des défauts, comme ces hommes d'un tempérament robuste, mais d'une imagination malade, qui, se tâtant sans cesse et portant la main sur tous leurs membres, s'étudient à y trouver, en dépit du médecin, les symptômes d'une maladie que peut-être ils n'auront jamais.

Durant toute la tragédie d'*Esther*, représentée avant *l'Avocat*, cette espèce de fièvre ne me quitta point. Mais, dans l'entr'acte, qui fut au moins de vingt minutes, de quel effroi nouveau et cette fois bien fondé je me sentis saisi! Une musique terrible s'éleva tout à coup du milieu et de tous les coins du parterre. Les instruments n'étaient pas seulement de simples clés; c'étaient de véritables sifflets de toute grandeur, jouant sur tous les tons, non pas tels qu'il s'en était vu jadis à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle[1], mais des sifflets perfectionnés avec un art infernal et rangés en batteries de façon à ne laisser ni paix ni trêve à leur victime. — « Je suis perdu, dis-je à mon oncle Jolly que j'avais amené dans ma loge; il est évident qu'il y a dans le parterre une cabale habilement organisée qui ne laissera pas ma pièce aller jusqu'à la fin. — Rassure-toi, me répondit mon oncle; ce sont tous jeunes gens, n'est-ce pas, qui remplissent le parterre? — Sans doute. — Eh bien! ce qui t'épouvante va servir à ton succès. — Comment

(1) Épigramme de Racine sur *l'origine des sifflets*.

cela? — Je parie que le titre de ta pièce, qui n'annonce pas clairement si tu veux louer ou ridiculiser la profession d'avocat, aura trompé tous les étudiants en droit, qu'ils ne se sont armés de sifflets que pour la défense de l'*ordre,* en cas d'attaque, et qu'ils te régaleront d'un tout autre concert dès la fin de ta première scène. » Et en effet, au huitième vers, le parterre reconnût sa méprise et des applaudissements unanimes accueillirent tout le monologue d'*Armand*. J'eus cependant, vers la fin de ce monologue, encore un instant d'inquiétude [1]. Un avocat qui fait des vers! et pour sa partie adverse! Qu'en allait-on penser? Mais, soit que cette hardiesse fût du goût du public, soit que je l'eusse enveloppée d'une heureuse expression, elle ne fut pas moins applaudie que le reste. Je regardai dès lors le succès de mon premier acte comme assuré et bientôt je ne doutai presque plus de la réussite des deux autres. Que le cœur de l'homme est *ondoyant*, a dit Montaigne! J'avais passé de la terreur à l'espérance; j'étais tout près de passer de l'espérance à la présomption. De quel droit? me serais-je imaginé par hasard que j'avais prêté à mon *Avocat* l'éloquence

(1) « Chère Cécile! au moins, si tu pouvais savoir
« Ce qu'il va m'en coûter pour remplir mon devoir!...
« Tu ne le sauras pas... tu ne liras pas même
« Ces vers... Eh! oui, ces vers... car à mon trouble extrême
« Un sort bizarre ajoute encore ce travers;
« Je la combats en prose et je la chante en vers! »

et l'autorité d'un Gerbier, d'un Berryer[1]; que j'avais su comme eux captiver mon auditoire, en disposer à mon gré, et devenir ainsi qu'eux le juge de mes juges?.. Quelle folle pensée! et qu'il me faut de sincérité pour avouer aujourd'hui que je fus au moment de m'y abandonner!

Je dois dire à mes lecteurs, puisque je leur dis tout, que cette bouffée d'amour-propre fut de courte durée, et qu'après avoir reçu les embrassements de MM. Jolly et Bellart, plus heureux encore de mon succès que moi-même, je sortis bien vite de la salle par la porte intérieure du théâtre, pour échapper à la jeunesse de l'école de droit qui m'attendait sous le péristyle pour me féliciter.

Je m'étends longuement, contre ma coutume, sur la comédie dont j'écris aujourd'hui la préface; mais comment puis-je m'en dispenser? *C'est votre* WARVICK (me disait, il y a quinze ou vingt ans, l'homme d'esprit de France qui a le plus d'esprit français[2]), *c'est votre* WARVICK! ce qui voulait dire d'abord que *l'Avocat* était ma meilleure comédie et puis

(1) En plaçant ici le nom de mon illustre ami M. Berryer à côté de celui de Gerbier, comme orateur du barreau, je ne proclame point la plus grande et la plus belle partie de sa gloire, celle dont la tribune politique a été pour lui le théâtre. C'est là surtout que son éloquence s'est acquis des droits immortels à la reconnaissance comme à l'admiration de ses contemporains et de la postérité.

(2) M. le comte Beugnot. Voy. la préface de *la Revanche*.

que je ne ferais jamais mieux. Tenant la sentence pour bonne et l'augure pour accompli, ne suis-je pas excusable d'en parler avec quelque complaisance? Si dans cette préface j'ai franchement exposé non-seulement les critiques qu'on en a faites, mais encore celles qu'on en aurait pu faire, est-il messéant de rappeler en même temps tout ce que le succès de cette pièce a procuré de satisfaction à mon amour-propre et de jouissances à mon cœur? Puis-je oublier que *l'Avocat* m'a ouvert les portes du premier corps littéraire de l'Europe et que le Prince que j'appellerais le plus poli des rois, si Charles X n'eût pas régné, lorsque je lui fus présenté par l'Académie, m'adressa ces paroles : « Vous « aviez, monsieur, un trop bon *avocat* pour ne pas « gagner votre cause? » Enfin, quand je donne aujourd'hui au public une nouvelle et probablement une dernière édition de *l'Avocat*, n'est-il pas naturel, n'est-il pas de mon devoir, que je remercie publiquement ceux de MM. les Bâtonniers qui, au nom de leur ordre, ont souscrit à mes ouvrages pour la bibliothèque des avocats, et qu'à leur tête je place M. Parquin, bâtonnier de Paris? La lettre qu'il m'a écrite à ce sujet, et qui a été publiée dans les journaux, est-elle un titre d'honneur dont il soit permis à moi seul de méconnaître le prix?

J'espère donc que ces particularités de ma vie, loin d'être repoussées par mes lecteurs, seront accueillies par eux avec quelque intérêt; car ce n'est

pas la vanité qui les dicte, c'est la reconnaissance. La reconnaissance! je ne sais s'il existe des cœurs assez malheureux pour ne pas éprouver tout ce que ce sentiment a de douceur et de charmes; mais je le trouve en moi si vif et si puissant que c'est presque uniquement pour avoir l'occasion de l'exprimer en liberté que j'ai conçu l'idée de ces *préfaces*, ou si l'on veut de ces *dédicaces*. Je sens une joie sans égale à y rendre hommage à d'augustes infortunes, à y nommer une grande partie de mes amis, à y proclamer ce que j'ai dû à leurs exemples, à leur crédit, à leurs conseils. Ce n'est pas un mérite, c'est un besoin. Cette édition est mon testament littéraire; je veux qu'elle soit aussi le testament de l'amitié.

Puisque j'ai prononcé les mots *dédicace* et *reconnaissance*, il est superflu d'expliquer pourquoi j'ai dédié *l'Avocat* à M. Jolly, mon oncle.

Mais les premières éditions de ma pièce n'avaient qu'une épigraphe; pourquoi une seconde aujourd'hui?

Je ne devrais pas, ce me semble, provoquer cette question, car il est probable qu'elle ne me sera faite par personne. Qui ne connaît en effet le nom de M. de Peyronnet? qui ne sait combien ce nom, après avoir brillé à la tribune comme il avait brillé au barreau, s'est honoré à jamais dans l'administration de la justice, combien surtout il s'est encore agrandi dans les fers? Parmi les hommes de palais,

en est-il un seul qui ne sache que les paroles citées dans ma seconde épigraphe ont décidé l'abolition d'un décret inique et injurieux pour la profession d'avocat [1], qu'elles ont fait rendre à cet ordre ses anciennes et légitimes franchises, et que le rapport d'où elles sont tirées fut, à ce titre, imprimé, par délibération du conseil des avocats de Paris, en tête de son annuaire où il figure encore aujourd'hui?

L'Avocat est, de mes comédies, celle qui a eu le plus de représentations. Cette pièce a joui d'une longue vogue, surtout dans les villes qui possèdent une école de droit ou une cour royale. Il n'aurait tenu qu'à moi de la voir souvent représenter en province et un jour, entre autres, à Mâcon où je passais; mais me ressouvenant de mon aventure d'Arras [2], je me suis contenté de m'y procurer l'affiche curieuse que je transcris textuellement ici :

L'AVOCAT AMOUREUX

OU LA FILLE CRUE NATURELLE,

COMÉDIE en trois actes, en vers, par M. Roger. Cette pièce est jouée au Théâtre Français et jouit du plus grand succès *à la capitale. Monsieur l'Abbé Geoffroy en a parlé, dans plusieurs feuilletons, avec un rare avantage.*

(1) Décret du 14 décembre 1810.

(2) Voy. la préface de *la Dupe de soi-même.*

A

MONSIEUR JOLLY,

ANCIEN AVOCAT AU PARLEMENT DE PARIS.

Mon oncle,

Je n'apprends rien de nouveau au public en lui disant que j'ai tracé d'après vous le caractère de mon *Avocat*. Chacun, en voyant ma copie, a reconnu mon modèle.

Sans doute je dois une partie de mon succès à Goldoni ; j'en dois une plus grande encore aux conseils assidus de mes amis Andrieux, Desfaucherets et Picard, mes maîtres dans l'art de la comédie, et aux observations de quelques gens de goût ; messieurs les comédiens français peuvent aussi en réclamer leur part. Mais c'est à vous seul que je dois ce que le public a le plus goûté dans mon ouvrage, la noblesse des sentiments et cet enthousiasme de la vertu, dont la peinture plaît même aux moins vertueux. Ce sont souvent vos propres paroles que j'ai retracées : c'était un sûr moyen d'être applaudi.

Daignez, mon oncle, agréer l'hommage de mon succès ainsi que les sentiments inaltérables de respect et d'attachement que je vous ai voués.

ROGER.

30 mars 1806.

PERSONNAGES.

ARMAND, avocat.
DUCLOS, marin, client d'Armand.
CÉCILE, orpheline.
MARIE, gouvernante de Cécile.
ROBERTOT, procureur de Falaise.
COURVILLE, marchand forain, Normand.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Rouen, dans un hôtel garni.

L'AVOCAT,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un cabinet de travail ; deux portes latérales, une autre au fond ; un bureau à droite de la scène.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, seul.

Oui, cette cause est sûre, et le droit est constant.
Voilà mon plaidoyer fini ; j'en suis content.
Il me tarde de voir quel effet il va faire !
Je ne plaidai jamais plus importante affaire,
D'un intérêt plus grand et plus universel.
Sept heures !... c'est bientôt le moment solennel...
O lois, dont en ce jour j'invoque la prudence,
De la société seconde providence,
Vous faire triompher est un emploi flatteur,

Un privilége auguste, et j'en sens tout l'honneur!

(Il se lève.)

Pourquoi faut-il souvent que cet honneur insigne
Coûte tant à celui qui veut s'en rendre digne!
Avant d'avoir appris contre qui je plaidais,
Du choix qu'on fit de moi je me félicitais...
Mais, juste ciel! plaider contre celle que j'aime,
La perdre!... à mon devoir c'est m'immoler moi-même!
Que faire? était-il temps encor de refuser?
A d'indignes soupçons pouvais-je m'exposer?
Et, sans manquer aux lois que mon état m'impose,
Si près du jugement, abandonner la cause?
Abandonner Duclos! moi, son ancien ami!
Moi qu'il ne sut jamais obliger à demi!
Moi qui me dois à tous, et qui ne puis sans crime
Refuser mon secours au faible qu'on opprime,
Ni voir une injustice et la voir de sang-froid!
Moi, protecteur public de quiconque a bon droit!
Malheur à l'Avocat de qui l'ame vulgaire
Ne sent pas tout le prix d'un si beau ministère!
Qu'en ce jour mon devoir soit ou non rigoureux,
Est-il quelque vertu qui rende malheureux?
Non; quoi qu'à ma raison ma passion oppose,
N'écoutons que l'honneur, soyons tout à ma cause.

(Il retourne à son bureau.)

Chère Cécile! au moins, si tu pouvais savoir
Ce qu'il va m'en coûter pour remplir mon devoir!...
Tu ne le sauras pas... tu ne liras pas même
Ces vers... eh! oui, ces vers... (car à mon trouble extrême

Un sort bizarre ajoute encore ce travers :
Je la combats en prose et je la chante en vers).
Mais quelqu'un vient ! cachons ces vers : et du silence !
C'est mon client; bon cœur, mais d'une méfiance
Et d'une brusquerie !... Enfin, c'est un marin.

SCÈNE II.

ARMAND, DUCLOS.

ARMAND.

Déjà, monsieur Duclos !

DUCLOS.

Est-il donc si matin ?

ARMAND.

Assez.

DUCLOS.

Que les moments sont longs, quand on les compte !
Je meurs d'impatience et de peur.

ARMAND.

Vous ? quel conte !

DUCLOS.

D'honneur, je n'en dors point; et le jour et la nuit,
Ce diable de procès m'agite et me poursuit.
Je vais, je sors, je rentre...

ARMAND.

Asseyez-vous, de grace :
Du calme.

DUCLOS.

Seriez-vous si tranquille à ma place?
Ce n'est pas votre affaire, on le voit bien.

ARMAND.

Eh quoi!
Quand je dois la plaider, n'est-elle pas à moi?

DUCLOS, s'asseyant.

Pardon; je vous connais, et, quoique jeune encore,
Comme toute la France, Armand, je vous honore.
Si Rouen m'eût offert un meilleur avocat,
Plus éclairé que vous, plus franc, plus délicat,
Morbleu! jusqu'à Paris serais-je allé vous prendre,
Pour venir tout exprès à Rouen me défendre?
Ici vingt avocats honorent leur métier;
Mais ce n'est qu'à vous seul que j'ai pu me fier;
Et si de mon procès j'avais chargé quelque autre,
Je serais déjà mort.

ARMAND.

Quelle crainte est la vôtre?
N'avons-nous pas pour nous le bon droit, l'équité?

DUCLOS.

Le bon droit! Ah! vraiment! la belle sûreté!
Fiez-vous-y, ma foi, dans le siècle où nous sommes!

ARMAND.

Les juges, croyez-m'en...

DUCLOS.

Les juges sont des hommes,
Et c'est contre une femme, hélas! que nous plaidons.

ARMAND.

Cécile gagnerait son procès?

DUCLOS.

Je réponds

Qu'on la reconnaîtra pour fille de mon frère,
Et qu'on l'instituera son unique héritière.
N'a-t-elle pas pour elle un premier jugement?
Inique!... Mais, enfin, j'en appelle en tremblant.

ARMAND.

Le premier tribunal n'a-t-il pu se méprendre?

DUCLOS.

Eh! mon Dieu! le second saura-t-il mieux m'entendre?

ARMAND.

Oui, les temps sont changés et les juges aussi.

DUCLOS.

Soit; et puis vous plaidez pour moi cette fois-ci.
Mais...

(Il se lève et Armand aussi.)

ARMAND.

Eh bien! voyons donc ce qui vous épouvante.

DUCLOS.

La déclaration de la mère expirante.

ARMAND.

Bon!

DUCLOS.

L'on croit volontiers les gens qui vont mourir,
Et ce n'est guère là le moment de mentir.
Elle a menti pourtant; j'en jure sur mon ame!
A mon frère jamais je ne connus de femme;

Et, quoique ensemble au Cap nous n'ayons pas vécu,
S'il s'y fût marié, certes je l'aurais su.

ARMAND.

Il vous écrivait?

DUCLOS.

Non; certain motif fort sage...
Mais enfin montre-t-on l'acte de mariage?
On n'en a point trouvé.

ARMAND.

Quand il existerait,
Vous imaginez-vous que cela suffirait?
De deux époux, ici, qu'importe l'alliance,
Si l'enfant ne produit son acte de naissance?
Or (et c'est là le point) cet acte existe-t-il?
Non. On nous parle en vain d'incendie et d'exil;
Ce n'est aux yeux des lois qu'un moyen illusoire:
Les registres publics, voilà ce qu'il faut croire.
Qui vous alarme enfin? Serait-ce le talent
De monsieur Robertot, ce procureur normand,
Tuteur, oncle, et de plus avocat de Cécile?

DUCLOS.

Le coquin! n'a-t-il pas répandu dans la ville,
Que Cécile ressemble à mon pauvre Duclos?
Sur sa seule parole il va trouver des sots
Tout prêts à l'attester.

ARMAND.

Eh bien!

DUCLOS.

C'est une histoire;

Mais plus on est absurde, et mieux on se fait croire.

ARMAND.

Vous avez vu Cécile, et vous devez savoir...

DUCLOS.

Je ne l'ai jamais vue! Elle a voulu me voir;
Elle m'a même écrit dix fois, pour me remettre,
Disait-elle, un papier, je ne sais quelle lettre...
Tout ce que femme peut inventer de détours,
Elle l'a, pour me voir, employé tous les jours.
Mais, morbleu, vainement! J'ai, sans vouloir les lire,
Renvoyé ses billets, et j'ai fait interdire
Ma porte à tout le monde, afin d'être assuré
Qu'elle n'entrera pas chez moi contre mon gré.

ARMAND.

Vous la haïssez donc?

DUCLOS.

Moi! point. Mais je suis père,
Et mes fils n'ont plus rien sans les biens de mon frère.
Quoi donc! on le proscrit, ses biens sont séquestrés;
L'amitié, le devoir... car un jour vous saurez
Que celui qu'on bannit n'était pas seul coupable,
Et que j'ai...

(s'arrêtant comme s'il craignait d'en avoir trop dit.)

Désolé du malheur qui l'accable,
Je demande à grands cris son rappel. Un refus
Le maintient en exil, mais ses biens sont rendus.
Il meurt! et moi j'aurais tout sauvé du naufrage,
Pour voir des étrangers prendre son héritage!
Je me verrais volé, sans crier au voleur!...

Mais pour haïr Cécile, oh! non, sur mon honneur!
Son coquin d'oncle, soit: c'est un fourbe, un corsaire;
Mais Cécile, on la dit bonne, honnête, sincère.

ARMAND.

Oui.

DUCLOS.

Vous la connaissez?

ARMAND.

Je la connais un peu.

DUCLOS.

Est-elle jolie?

ARMAND.

Oui, très jolie.

DUCLOS, à part.

Ah! morbleu!

(haut.)

Mon cher ami, je suis la confiance même.

ARMAND, riant.

Oui?

DUCLOS.

Mais vous êtes jeune et d'une ardeur extrême;
Ceci, pour vous et moi, n'a-t-il pas son danger?

ARMAND.

Bon!

DUCLOS.

Dans le même hôtel pourquoi venir loger?

ARMAND.

Il était naturel qu'ici je descendisse;
Cet hôtel est voisin du Palais de Justice.

Le hasard a voulu qu'en même temps que moi
Cécile y vînt aussi. Fallait-il fuir?

DUCLOS.

Ma foi!
Qui brave le péril à succomber s'expose.

ARMAND.

J'ignorais qu'elle fût pour rien dans cette cause.
Sa famille, son nom, tout m'était inconnu,
Et c'est depuis huit jours au plus que j'ai tout su.
Avec sa gouvernante elle vit retirée.
Dans sa position on veut être ignorée;
Et je n'ai tout appris que quand son procureur
S'est dit en arrivant son oncle et son tuteur.

DUCLOS.

Allons! je vous en crois. Mais çà, le temps se passe;
Si j'allais visiter nos juges?

ARMAND.

Non, de grace.

DUCLOS.

Fort bien : mais Robertot ne peut-il pas avoir
Offert... que sais-je, moi? l'or a tant de pouvoir!

ARMAND.

De l'or! c'est faire outrage à ces juges austères.

DUCLOS.

On vous croirait vraiment né du temps de nos pères!
Mais ce qu'ils condamnaient n'est plus qu'un jeu plaisant;
Les vices d'autrefois sont les mœurs d'à-présent.

(Il va pour sortir.)

Que vois-je!... de Cécile, oui, c'est la gouvernante...
Quel dessein?...

ARMAND.

Je ne sais.

SCÈNE III.

ARMAND, DUCLOS, MARIE.

MARIE, à Armand.

Monsieur, votre servante.
C'est monsieur Robertot, qui, pressé de sortir,
M'envoie auprès de vous, et vous fait avertir,
A moins qu'en ce moment vous ne puissiez l'entendre,
Qu'ici, dans un quart-d'heure, il est prêt à se rendre.

DUCLOS, un peu rassuré.

Ah!

ARMAND.

Qu'il vienne.

MARIE.

Mon Dieu! vous faut-il donc plaider!
(montrant Duclos.)
Et monsieur que voilà ne veut-il rien céder?
Peut-on être plus dur, et de cette manière
Repousser, dépouiller la fille de son frère?...
(à Armand.)
Car vous aurez beau faire avec tous vos discours,
Cécile est bien sa nièce et la sera toujours.
Croyez-vous empêcher par votre rhétorique

Qu'elle ne soit la fille et l'héritière unique
De feu monsieur Duclos qui, pour certain écrit,
A l'île Saint-Domingue, hélas! mourut proscrit?
Est-ce à moi qu'on viendra soutenir le contraire,
A moi qui la vis naître et qui lui sers de mère?

DUCLOS.

Comment donc! elle plaide!

MARIE.

Eh vraiment! pourquoi pas?
Je ne vous conçois point, vous autres avocats:
L'affaire est toute simple, et vous, j'en suis certaine,
Vous allez pérorer, qui sait?... une semaine,
Pour l'embrouiller peut-être au lieu de l'arranger.
On vous écoutera pourtant, vous, étranger;
Mais Cécile et moi? point. Et cependant, je pense,
On devrait l'écouter, elle, de préférence.
Mais bon! que je suis sotte et que de vains discours!
Vous ne m'écoutez pas et je parle à des sourds.
(montrant Duclos.)
Que de fléchir monsieur il ne soit pas facile,
Soit, il a refusé même de voir Cécile.
Mais vous, monsieur Armand, vous plaider contre nous!
Devions-nous donc attendre un pareil trait de vous?

DUCLOS.

Ah!... pourquoi pas?

MARIE.

Allez! c'est de la perfidie!
Après avoir montré tant d'intérêt...

ARMAND, voulant l'interrompre.

Marie...

DUCLOS.

Vous vous connaissiez donc beaucoup?

MARIE.

Nous le voyions
Tous les jours.

DUCLOS.

Tous les jours!

MARIE.

Et lorsque nous sortions
Souvent il nous suivait, et cela faisait dire
Qu'il était amoureux de nous.

DUCLOS.

Lui!

ARMAND, à part.

Quel martyre!

MARIE.

Mais bah! les avocats! comptez donc là-dessus!
Ça ne sait que parler, parler, et rien de plus.
Parlez donc. Je rejoins l'oncle de ma maîtresse;
Peut-être obtiendra-t-il plus que moi. Je vous laisse,
Et vois avec regret que les gens à talents,
Par malheur, ne sont pas toujours de bonnes gens.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ARMAND, DUCLOS.

DUCLOS, vivement.

Armand, dirait-on vrai? Vous aimeriez Cécile?

ARMAND.

Que de vous alarmer il est peu difficile!
Sur un propos léger, allez-vous tout d'un coup?...

DUCLOS.

Vous ne l'aimez donc pas?

ARMAND.

Je l'estime beaucoup.

DUCLOS.

Me préserve le ciel d'en prendre aucun ombrage!
Mais... au surplus elle est promise en mariage,
Vous le savez sans doute, à certain... Eh! son nom?

ARMAND.

Courville.

DUCLOS.

Justement. Honnête homme, dit-on...
Pour un Normand; d'ailleurs amoureux de la belle.

ARMAND.

Oh! oui, selon sa dot.

DUCLOS.

Enfin, très aimé d'elle.

ARMAND, vivement.

Aimé? lui! vous pensez?...

DUCLOS, l'examinant.

Certainement. Aussi
Je ne crains pas pour vous.

ARMAND.

Ah! je l'espère ainsi.

DUCLOS.

Mais les juges!... Cécile est jolie; et ses larmes...
Une femme qui pleure a toujours tant de charmes!...
Tenez, mon cher, au lieu de nous faire juger,
Si je vous proposais...

ARMAND.

Et quoi?

DUCLOS.

De transiger?

ARMAND.

Comment!... trouveriez-vous votre affaire mauvaise?

DUCLOS.

La belle question! non certe; à Dieu ne plaise!

ARMAND.

C'est donc de mes talents que vous vous méfiez?

DUCLOS.

Non.

ARMAND.

C'est donc de ma foi?

DUCLOS.

Moi! jamais; et croyez...

ARMAND.

Pourquoi donc transiger?

DUCLOS.

Je ne sais... mais je n'ose...
N'avez-vous donc enfin jamais perdu de cause?

ARMAND.

Rarement; sur ce point je ne suis pas léger,
Et je juge une affaire avant de m'en charger.
La vôtre est juste, oui, juste, et doit même être utile.
Aussi, quelque intérêt que m'inspire Cécile,
Contre elle jusqu'au bout je soutiendrai vos droits,
Fondés sur l'équité, la raison et les lois...
Et quelles lois, monsieur? les lois les plus sacrées,
Transmises d'âge en âge et toujours révérées,
Celles qu'il nous importe à tous de maintenir.
Si j'y portais atteinte, il faudrait m'en punir.
Non; de l'ordre public garants sûrs et fidèles,
Ces lois ne souffrent point qu'on transige avec elles;
Et tant qu'à mes conseils enfin vous vous fierez,
Non, monsieur, non jamais vous ne transigerez.

DUCLOS.

Certainement! Combien votre zèle m'enflamme!
Ce n'était qu'une épreuve, et j'en rougis dans l'ame.
Moi, transiger! jamais je n'en eus le dessein.
Je l'avouerai pourtant, inquiet, incertain,
Hier j'ai consenti que Robertot lui-même
Vînt ce matin....

ARMAND.

Eh bien! il s'en ira de même,
Et vous allez m'aider à le congédier.

DUCLOS.

Non pas, chargez-vous-en; j'ose vous en prier;
Moi, je vais éclaircir un point qui m'inquiète,
Et m'assurer, malgré leur équité parfaite,
Si nos juges, aux vœux de maître Robertot,
N'ont pas prêté l'oreille un peu plus qu'il ne faut.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ARMAND, seul.

Comme à sa méfiance, ô ciel! il s'abandonne!
Je ne le vois que trop, moi-même il me soupçonne!
Ah! pour notre repos... oui, j'y suis décidé,
Fuyons toujours Cécile avant d'avoir plaidé.
Mais voici son tuteur.... malheureuse pupille!

SCÈNE VI.

ARMAND, ROBERTOT, COURVILLE.

ROBERTOT.

Monsieur, je vous présente ici monsieur Courville;
Mon ami, mon neveu, j'espère, incessamment,
Qui nous a de Falaise amenés galamment
Dans sa voiture. Il fut autrefois militaire.
On eût parlé de lui s'il avait fait la guerre!
Depuis, négociant des plus achalandés.

COURVILLE.

Tout prêt à vous servir, si vous le commandez.
La foire de Guibrai dans peu de jours commence,
Et si vous y veniez...

ROBERTOT.

Son commerce est immense.
C'est un homme d'honneur, d'esprit, de probité.

COURVILLE.

Oh! c'est trop fort, mon cher.

ROBERTOT.

Non, c'est la vérité.
Sans cela, vous sentez que, malgré sa richesse,
Il n'eût osé prétendre à la main de ma nièce;
Car la probité.... moi.... Comme futur époux,
Permettez qu'il assiste à notre rendez-vous.
Çà, vous voulez, dit-on, peu sûr de votre cause,
De vos prétentions rabattre quelque chose.
Quelles sont, s'il vous plaît, vos propositions?
Nous les rejetterons, je pense; mais voyons:
Peut-être en ferez-vous d'honnêtes, de sincères;
Qui sait? Je ne suis point, moi, comme mes confrères;
Je vis de procédure, et je hais les procès.
Je voudrais voir partout la justice, la paix...
Que gagnerai-je à voir ma nièce reconnue
Pour fille de son père, et de ses biens pourvue?
Rien, sinon le plaisir de voir ses jours heureux,
Unis à ceux d'un homme aimable et généreux.

COURVILLE, à part.

Tu ne lui dis pas tout.

ROBERTOT.

Moi, je fais des dépenses
En attendant la noce, et si mes espérances...
Enfin...

ARMAND.

Pardon, monsieur, mais le temps...

ROBERTOT.

C'est bien dit;
Le temps vole, et chacun doit le mettre à profit.
C'est qu'en vous écoutant aisément on l'oublie.
Parlez, continuez, monsieur, je vous supplie.
Vous dites donc?...

ARMAND.

Qui moi, monsieur? Je ne dis rien.

ROBERTOT.

Or donc, pour revenir au but de l'entretien,
Vous voulez transiger? essayons de conclure.

ARMAND.

Je ne veux rien du tout, monsieur, je vous assure.

ROBERTOT.

Ah! c'est pour voir venir. Eh bien! vous exigez?...

ARMAND.

Rien, vous dis-je.

ROBERTOT.

Le quart?

ARMAND.

Non.

ROBERTOT.

Le tiers?

COURVILLE.

Rédigez
Vos propositions.

ARMAND.

Je n'en ai point à faire.

ROBERTOT.

Allons! cédons tous deux un peu, mon cher confrère,
Parlez.

ARMAND.

Non; mon client, un instant, en effet,
D'une transaction avait eu le projet.
Il a changé d'avis; nous plaiderons l'affaire.

ROBERTOT.

Eh bien! nous plaiderons, si cela peut vous plaire.
Nous aurons vingt témoins.

ARMAND.

Sans preuves par écrit!

ROBERTOT.

Oui, vingt; je voudrais voir qu'on nous les interdît!

ARMAND.

Où serions-nous, monsieur, sans une loi contraire?
Si chacun, par témoins, pouvait prouver son père,
Les pauvres pourraient bien rester sans héritiers,
Mais les riches bientôt en auraient des milliers.

ROBERTOT.

Lorsque le *tractatus* est clair et véritable...

COURVILLE.

Encore du latin!

ROBERTOT.

En matière semblable,
Nous avons dix arrêts, rendus rien qu'à Paris,
Qui font jurisprudence, arrêts *in terminis*,
Arrêts en *robe rouge* et *chambres assemblées*,
Dont toutes vos raisons se verront accablées.
Ah! vous croyez avoir affaire en ce débat
A quelque novice; oui! mais monsieur l'avocat,
Nous verrons, car ma cause...

ARMAND.

Est des moins favorables.

ROBERTOT.

Bah! j'en ai gagné cent qui n'étaient pas gagnables.
Bientôt nous nous verrons face à face au Palais.

ARMAND.

Je l'espère.

ROBERTOT.

Bonjour.

(Il va pour sortir et revient.)

Songez-y; je m'en vais.

ARMAND.

Serviteur.

ROBERTOT, à Courville.

Venez.

COURVILLE.

Non....

(bas.)

Vous en savez la cause.

(haut.)

Je voudrais à monsieur parler de quelque chose;
S'il veut bien...

(Armand fait signe que oui.)

ROBERTOT.

Adieu donc.

(bas.)

Je vais voir nos amis,
Savoir d'eux la méthode et les us du pays.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ARMAND, COURVILLE.

COURVILLE.

Que je bénis, monsieur, l'heureuse circonstance
Qui m'a permis de faire avec vous connaissance!
Ah! quel homme!

ARMAND.

C'est moi qui dois être flatté...

COURVILLE.

Je ne vous flatte point, vous m'avez enchanté.
Aussi dame! à Paris, vous êtes un illustre,
Et du barreau français l'ornement et le lustre.

ARMAND.

Monsieur...

COURVILLE.

Que Robertot n'a-t-il votre talent!

Que n'en a-t-il moitié! je serais trop content.
Mais, tenez, entre nous, c'est un petit génie;
Honnête... oh! pour cela!... mais tête rétrécie,
Pas d'esprit, pas de tact, enfin un procureur.

ARMAND.

Vous ne le gâtez pas.

COURVILLE.

C'est mon ami de cœur.
Mais, s'il faut vous le dire, avec cet adversaire
Vous n'aurez pas de gloire à gagner votre affaire,
Et c'est un ennemi peu digne de vos coups.
Moi, j'y regarderais, si j'étais que de vous;
Car enfin, d'un côté point de gloire, et de l'autre,
Si vous perdiez!... et puis quel client que le vôtre!
Un marin soupçonneux!... Convenez qu'il serait
Bien plus de votre goût, si cela se pouvait,
De défendre une jeune et charmante pupille,
Aimable... car elle est aimable ma Cécile,
Et, la cause gagnée, elle a cent mille écus
Dont je ne parle pas... D'ailleurs, tant de vertus!
Ah! de la ruïner ce serait bien dommage.

ARMAND.

Je conviens qu'il faudra m'armer d'un grand courage.

COURVILLE.

A votre place aussi, moi, je supposerais
Une affaire, un voyage, et m'en retournerais.

ARMAND.

Vous feriez là, monsieur, une belle incartade!

COURVILLE.

Oui, vous croyez?... Eh bien! soyez plutôt malade.

ARMAND.

Comment?

COURVILLE.

Nous sommes seuls; tenez, parlons sans peur :
Ayez la fièvre, et moi je paierai le docteur.

ARMAND.

Plaît-il?

COURVILLE.

Ne plaidez point, et ma reconnaissance...

ARMAND.

Ah! j'entends! vous voulez acheter mon silence.

COURVILLE.

Acheter! moi! fi donc! Mais quoi! je sais fort bien
Que dans ce monde-ci l'on ne fait rien pour rien;
On cherche à s'arrondir... Accepter n'est pas prendre;
Promettre son silence, enfin, n'est pas le vendre.

ARMAND.

Me connaissez-vous bien pour me parler ainsi?

COURVILLE.

Mais vous êtes pour nous trop dangereux aussi.

ARMAND.

Ah! vous me croyez donc homme à gagner ma cause?

COURVILLE.

J'en tremble.

ARMAND.

Et pensez-vous que ce fût autre chose
Si je ne la plaidais?

COURVILLE.

Parbleu! quel préjugé!
Le cher Duclos perdrait avant d'être jugé.

ARMAND.

Eh quoi! je lui serais, monsieur, si nécessaire,
Et je balancerais à plaider son affaire!
Et je m'exposerais à faire publier
Qu'on peut pour quelque argent?...

COURVILLE.

D'abord on peut nier.
Mais, qui d'ailleurs sur vous forgerait cette histoire?

ARMAND.

Vous l'avez bien pensé... d'autres peuvent le croire.
Ah! dût-il de mes jours m'en coûter le bonheur,
Je préviendrai ce bruit fatal à mon honneur.
La cause de Duclos est désormais la mienne,
Et je la plaiderai sans que rien me retienne.

COURVILLE, d'un ton à demi fanfaron.

Et si l'on vous priait de ne pas la plaider?

ARMAND.

J'en rirais. On ne peut pas plus m'intimider,
Monsieur, que me séduire, et de vos bonnes graces
Je suis aussi touché qu'ému de vos menaces.

COURVILLE.

Oui... parbleu! nous verrons; je suis entreprenant...

SCÈNE VIII.

ARMAND, DUCLOS, COURVILLE.

DUCLOS.

Qu'entends-je? on se querelle?

ARMAND, à part.

A l'autre maintenant.

COURVILLE.

Oh! mon Dieu!... point du tout... nous badinions ensemble.

DUCLOS.

Vos badinages sont sérieux, ce me semble.
Le sujet du débat?

COURVILLE.

Rien de très alarmant.

DUCLOS.

Serait-ce par hasard Cécile?

ARMAND.

Elle!

COURVILLE.

Comment!

DUCLOS.

Eh! l'on vous dit rivaux.

COURVILLE, à part avec une joie maligne.

Lui, mon rival, ah! peste!

DUCLOS.

Vous disputiez enfin?...

ARMAND, avec indifférence.

Moi, point, je vous proteste.
D'autres choses vraiment occupent mon esprit,
Et je veux oublier ce que monsieur m'a dit.

DUCLOS.

Mais ma défense?

ARMAND, montrant son bureau.

Est là. J'ai pris soin de l'écrire,
Pour en être plus sûr.

DUCLOS.

Je voudrais bien la lire.
Permettez-vous? pardon.

ARMAND.

Eh! mon Dieu! Vous riez;
Il est juste, je crois, que vous la connaissiez.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Armand.

Monsieur, on vous demande.

ARMAND.

Et qui?

LE DOMESTIQUE.

Ce vieux confrère
Qui loge en face.

ARMAND.

Ah! oui; j'avais, pour une affaire,

Un arbitrage.... hier, promis d'aller chez lui.

LE DOMESTIQUE.

Il dit que cela presse; il vous attend.

ARMAND.

Eh! oui;

Mais ces messieurs....

LE DOMESTIQUE.

Il n'a qu'un seul mot à vous dire.

DUCLOS.

Eh bien! alors, qu'il vienne, et moi, je me retire.

ARMAND.

Non; demeurez, de grace... oh! je le connais bien.
Il ne viendrait pas.

DUCLOS.

Bon!

ARMAND, en riant.

Il est mon ancien.

DUCLOS.

Allez donc; mais morbleu! revenez au plus vite.

ARMAND.

Vous permettez?... j'y vole, et reviens tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DUCLOS, COURVILLE,

DUCLOS.

Depuis deux mois, voyez! il est ici pour moi;
Tout le monde en profite; à peine je le voi.

COURVILLE.

Vous avez donc en lui confiance parfaite?

DUCLOS.

Pourquoi non? N'est-il pas l'homme le plus honnête?

(Il s'approche du bureau pour y prendre le plaidoyer d'Armand.)

(Il lit)

Voyons donc un peu... Bien! cet exorde est fort bon!
Un beau style... C'est là, ma foi, du Cicéron.

(Il fait, en gesticulant, tomber les vers qu'Armand, dans la première scène, a cachés sans y songer dans son plaidoyer.)

Mais... quel est ce papier?

(après y avoir jeté les yeux.)

Est-ce une erreur?... le traître!

COURVILLE.

Qu'avez-vous donc?

DUCLOS.

Lui-même enfin se fait connaître!
Il me trompait!

COURVILLE.

Armand?

DUCLOS.

Homme fourbe et pervers!
Il m'outrage! à Cécile il adresse des vers.

COURVILLE.

Armand!

DUCLOS.

Eh! oui. Des vers pour ma partie adverse!

COURVILLE.

Ah! sur ce sujet-là votre avocat s'exerce?
Je vous fais compliment; les vers sont-ils jolis?

DUCLOS.

Eh! monsieur!...

COURVILLE.

De sa main sont-ils vraiment écrits?

DUCLOS.

Que trop!... Mais je suis bon, morbleu! de vous répondre;
Songeons à le trouver, songeons à le confondre;
Voyons s'il me pourra nier sa trahison.

COURVILLE.

Et vous qui le vantiez!...

DUCLOS.

Encore une leçon!
Les hommes!... ah! contre eux que sert l'expérience?

Le perfide!... il avait presque ma confiance.

(Il sort furieux.)

COURVILLE, se frottant les mains.

Vivat! ils sont brouillés! Que nous faut-il de plus?
Ennemis divisés sont à moitié vaincus.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel garni qui est commun à toute la maison ; plusieurs sorties.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, MARIE.

CÉCILE.

Encore une démarche inutile !

MARIE.

Peut-être ;

N'est-il pas chez lui?

CÉCILE.

Non ; c'est qu'il n'y veut pas être.
Déjà, depuis deux mois, pour le voir un moment,
Combien de soins, d'efforts employés vainement !
Pour toi, comme pour moi, sa porte est condamnée.
Quelle humeur !... ou plutôt quelle haine obstinée !...
Quoi ! cet homme qu'on dit brusque, emporté, mais bon,
Peu content de m'ôter et mes biens et mon nom,
De méconnaître en moi la fille de son frère,
Refuse de me voir ! renvoie avec colère

Mes lettres sans les lire; et, lorsque je ne veux
Qu'assoupir des débats affligeants pour tous deux,
Il cherche cet éclat qui fait toute ma crainte;
Il n'écoute pitié, ni prudence, ni plainte!
Le cruel ne sait pas que d'un mot, aujourd'hui,
(montrant une lettre pliée qu'elle tient à la main.)
Je pourrais le confondre et me venger de lui.

MARIE.

Le confondre d'un mot! eh bien! dites-le vite.

CÉCILE.

Non; lui seul doit l'entendre et toujours il m'évite.

MARIE.

Mais quel est donc enfin ce mot mystérieux?
Est-il dans cette lettre?...
(Cécile cache la lettre.)
Allons, soit... à mes yeux
Dérobez-la toujours! Mais si dans votre cause
Elle a de l'importance, ainsi que je suppose,
Car je l'ignore au fond, et c'est mal, entre nous,
A monsieur Robertot que ne la donnez-vous?
Peste! il la ferait bien valoir à l'audience.

CÉCILE.

Ah! si je n'écoutais que mon impatience
Et mon dépit... Mais non. N'avons-nous pas déjà
Gagné notre procès une fois sans cela?

MARIE.

De quoi tremblez-vous donc?

CÉCILE.

Quand je gagnai l'affaire,

Je n'avais pas, hélas ! Armand pour adversaire.

MARIE.

Fort bien! parce qu'il vient de Paris? En effet
Voilà de s'effrayer un merveilleux sujet!
Eh ! parlons vrai : tenez, vous le craignez, Cécile,
Moins que vous ne l'aimez... la feinte est inutile,
Et votre trouble seul... Allez, sans vanité,
Je m'y connais.

CÉCILE.

Eh bien! oui, c'est la vérité.

MARIE.

Mais pouvez-vous penser qu'il vous aime?

CÉCILE.

Au contraire.
Me fuirait-il, hélas! si j'avais su lui plaire?...
Je m'en flattai pourtant, et crus d'abord en lui
Voir ce trouble qu'en moi tu blâmes aujourd'hui.

MARIE.

Ah! ah! ce qu'on désire aisément se suppose;
Et pour gagner nos cœurs il faut si peu de chose!

CÉCILE.

J'en crus trop aisément ses regards, ses discours...
L'illusion qui plaît devrait durer toujours!
Mais, tu le vois, malgré le traité qu'on propose,
Pour me désespérer il veut plaider la cause.

MARIE.

Pour vous désespérer! ah! Dieu l'en punira.
Il veut plaider l'affaire? eh bien! il la perdra.

CÉCILE.

Je devrais la gagner, mais ses talents...

MARIE.

Folie!

Un homme qui, dit-on, fait de la poésie.

CÉCILE.

Ce que je crains encor bien plus que son talent,
C'est cette probité, garant sûr et constant
Du bon droit de tous ceux dont il prend la défense,
Et qui pour mon procès me fait trembler d'avance.
Suis-je assez malheureuse? Un seul homme à mes yeux
Réunit goût, esprit et talents précieux;
Sa réputation, sa vertu sont sans tache;
Sa personne séduit, son caractère attache;
Il n'est ni délicat, ni sincère à demi;
Je l'aime!... et le hasard en fait mon ennemi.
Ce qu'en lui j'admirais est ce qu'il me faut craindre;
Plus il est honnête homme et plus je suis à plaindre.

MARIE.

Ah! laissons cet Armand. Le mari qu'il vous faut,
C'est Courville; il est riche, et très riche!

CÉCILE.

Mais sot!

MARIE.

L'un n'empêche pas l'autre.

CÉCILE.

Ah! quelle est ma faiblesse
D'avoir de l'épouser pu donner ma promesse!

MARIE.

Je suis pour les maris qui n'ont pas trop d'esprit.
Ils vous aiment du moins. Mais cet Armand maudit!

CÉCILE.

Oh! des égards pour lui, Marie, ou bien...

MARIE.

J'enrage.

Quoi! je...

CÉCILE.

Paix! c'est mon oncle!

SCÈNE II.

CÉCILE, ROBERTOT, MARIE.

ROBERTOT.

Ah! je suis tout en nage;
J'ai visité, je crois, le tribunal entier,
Où j'ai laissé mon nom écrit chez le portier.
Mais je n'aurai perdu ni mes pas ni mes veilles,
Et ce matin, vraiment, j'aurai fait des merveilles.

CÉCILE.

Mais si la cause est juste, à quoi bon supplier?

ROBERTOT.

Prétends-tu par hasard m'apprendre mon métier?
Au reste, il est bien temps que tout ceci finisse;
Je me ruine, moi, pour te rendre service.

SCÈNE III.

CÉCILE, ROBERTOT, COURVILLE, MARIE.

ROBERTOT, à Courville.

Vous voilà donc enfin ! et chez cet avocat
Qu'avez-vous fait? Voyons.

COURVILLE.

Oh ! presque un coup d'état.

ROBERTOT.

Peste ! il consentirait à recevoir la somme?...

COURVILLE.

Qui? lui ! Sous ce rapport c'est bien le plus pauvre homme !...
Un savant, un lettré qui n'aime pas l'argent.

ROBERTOT.

Que diable aime-t-il donc?

CÉCILE.

L'honneur, apparemment.

COURVILLE.

J'ai cru que, ce moyen ne réussissant guère,
Je pourrais réussir par un moyen contraire.
J'ai voulu l'effrayer... Il sait que j'ai servi...

ROBERTOT.

Eh bien donc ! Abrégez.

MARIE.

Qu'a-t-il fait?

COURVILLE.

Il a ri.

CÉCILE, avec joie.

Ah! tant mieux!

COURVILLE.

Oui, tant mieux! c'est moi qui vous l'assure;
Je ne sais trop comment eût fini l'aventure;
Il n'a pas peur!

ROBERTOT.

Et vous?... Voilà donc ce grand coup!

COURVILLE.

Attendez donc un peu; vous n'êtes pas au bout.
Nos ennemis bientôt vont être en guerre ouverte.
Duclos a devant moi fait une découverte...

ROBERTOT.

Quoi donc?

COURVILLE.

Vous le saurez. Mais ce diable d'Armand
Peut reprendre sur lui bientôt son ascendant,
(à Cécile.)
A moins... Si vous vouliez, ma belle demoiselle,
Faire entendre raison à cet esprit rebelle...

CÉCILE.

Qui? moi! monsieur?

COURVILLE.

Je sais ce que je dis... Je croi
Que vous réussiriez et beaucoup mieux que moi.

ROBERTOT.

Ce n'est pas difficile.

COURVILLE.

Il faut que chacun s'aide.

Si vous voulez gagner, empêchez qu'il ne plaide.

CÉCILE.

Mais que puis-je?...

COURVILLE.

Eh! mon Dieu!... L'on vient; si c'était lui!
Restez, parlez; songez qu'il s'agit aujourd'hui
De sauver tous mes biens... les nôtres, je veux dire.
(à Robertot.)
Nous, sortons.

ROBERTOT.

Mais pourquoi?

COURVILLE.

Je vais vous en instruire.
(Il entraîne Robertot.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, ARMAND, traversant le salon pour aller dans son cabinet qui est censé être à la gauche de la scène; MARIE.

MARIE.

Ah! monsieur l'avocat! c'est vous?

ARMAND, à part.

Grand Dieu! fuyons.
(haut.)
Pardon...

MARIE.

Où courez-vous? Quoi! nous vous effrayons!
Vous n'êtes pas galant! et, Dieu me le pardonne,
Notre mine jamais n'a fait peur à personne.

ARMAND.

Dans tout autre moment j'aurais... mais aujourd'hui...

CÉCILE, à Marie.

Prétends-tu que monsieur s'arrête malgré lui?
Depuis assez long-temps n'a-t-il pas fait connaître
Quels sentiments en lui ma présence fait naître?
N'a-t-il pas assez mis de soin à m'éviter?
Monsieur a ses raisons, et je dois l'imiter.

(Elle va pour sortir.)

ARMAND.

Ah! restez!... Mais à quoi nous sert cette entrevue?

CÉCILE.

Oui, vous dites trop vrai; lorsque vous m'aurez vue,
Mon malheur pour cela sera-t-il moins certain?
N'importe.....Eh bien! monsieur, vous plaidez ce matin?
Etes-vous préparé?... ma perte est-elle sûre?

ARMAND.

Ah! ne redoublez pas le tourment que j'endure;
Laissez-moi mon courage, hélas! j'en ai besoin.
J'aurais été plus fort, vous combattant de loin!
Si vous pouviez savoir tout l'effort qu'il m'en coûte!...
Mais un devoir sacré... mais mon état...

CÉCILE.

Sans doute,
Un état qui vous fait oublier l'amitié,
Qui vous rend insensible et sourd à la pitié!
Où, pourvu que l'on brille, on ne s'informe guère
Et des pleurs que l'on cause et des maux qu'on peut faire!

ARMAND.

S'il me faisait paraître insensible à vos yeux,
Mon état, qui m'est cher, me serait odieux.

MARIE.

Est-il possible?... Eh bien! (car, moi, je le confesse,
Monsieur, vous êtes bon sans que cela paraisse,)
Des deux côtés ensemble oublions le passé;
Tenez, ne plaidez pas, et tout est effacé.

ARMAND.

Demandez-moi plutôt ma fortune et ma vie;
Vous exigeriez moins, je vous le certifie;
Et puissé-je à ce prix vous satisfaire tous!

CÉCILE.

Il est tant d'avocats! faut-il que ce soit vous!

ARMAND.

Oui, mon devoir le veut; je ne suis plus mon maître.
J'avais promis enfin avant de vous connaître.

MARIE.

Mais vous la connaissez à présent, et je croi...

ARMAND.

J'ai promis; je ne sais point manquer à ma foi.
Si je rompais pour vous le serment qui m'enchaîne,
Je perdrais à la fois votre estime et la mienne.

CÉCILE.

Mais êtes-vous bien sûr des droits de ce client
Pour qui vous témoignez un intérêt si grand?

ARMAND.

Sans doute: eh! sans cela croit-on que je plaidasse?
Et contre vous encore?... Ah! faites-moi la grace
De croire qu'il faut bien que ses droits soient certains,
Pour que j'immole...

CÉCILE.

Oh! oui, les jugements humains
Sont si sûrs!... Eh! monsieur, qui vous dit que vous-même
N'allez pas provoquer une injustice extrême?
Qui vous dit, pour défendre et mes biens et mon nom,
Que je n'ai pas en main?...

ARMAND.

Expliquez-vous.

CÉCILE.

Non, non;
Plaidez, monsieur, plaidez; faites à l'audience
Librement contre moi briller votre éloquence.
Puisque vous le voulez, soyez mon ennemi.

ARMAND.

Votre ennemi! qui? moi!

MARIE.

Vous êtes son ami
Peut-être?

ARMAND.

Ah! par pitié, soyez plus généreuse;
Je suis assez puni de vous voir malheureuse.
Mais avoir votre haine encore à redouter!...
Mon cœur à tant d'assauts ne saurait résister.

CÉCILE.

A vous haïr peut-être aurai-je plus de peine
Que vous n'en aurez, vous, à supporter ma haine.

ARMAND, troublé.

Qui? vous?

SCENE V.

CÉCILE, ARMAND, DUCLOS, MARIE.

DUCLOS.

Vous voilà donc?

ARMAND, à part.

Ciel!

DUCLOS, à part.

Des femmes ici!
C'est sans doute Cécile! Ah! suis-je assez trahi?
(haut.)
Vous ne m'attendiez guère en ce moment, je pense,
Mesdames; ni monsieur, si j'en crois l'apparence.

ARMAND.

Monsieur, le hasard seul...

DUCLOS.

Le hasard! c'est au mieux;
Et de mademoiselle il n'est pas amoureux!

MARIE.

A ses discours, vraiment, il n'y paraissait guère.

(Elle va se placer à droite entre Cécile et Duclos.)

DUCLOS.

Il faut donc en donner une preuve plus claire.
(à Armand.)
Connaissez-vous ces vers?

ARMAND, à part.

(haut.)

Ah! dieux! de quelle part,
D'où tenez-vous, monsieur, ce papier?

DUCLOS.

Du hasard.
Il me sert quelquefois aussi.

ARMAND.

Je vous conjure...

DUCLOS.

Non, non, non, permettez que j'en fasse lecture.
Des vers d'un avocat! ce sont des raretés!

CÉCILE, bas à Marie.

Ils sont de lui!

ARMAND.

Monsieur...

DUCLOS, lisant.

A Cécile... Ecoutez.

ARMAND.

De grace... ce papier... ah! daignez me le rendre;
Il renferme un secret qu'on ne doit point apprendre.

MARIE, prenant le papier des mains de Duclos.

Un secret! Lisons donc :
« O toi que j'aime et fuis toujours,
« Dont je plains et cause les larmes,
« Que ne puis-je au prix de mes jours
« T'épargner un moment d'alarmes!
Fort bien!

DUCLOS.

Oui, merveilleux!

MARIE.

« Sur le sort cruel qui t'attend
« Bien moins que toi je suis tranquille;
« Si ma voix te poursuit, Cécile,
« En secret mon cœur te défend. »

DUCLOS.

Te défend!

MARIE, transportée.

C'est charmant!

(Elle continue.)

« Mon client soupçonneux ignore...

DUCLOS.

Ah! je suis soupçonneux!
J'ai tort.

MARIE, continuant.

« Mon client soupçonneux ignore...

DUCLOS.

Assez, assez! dispensez-nous du reste.

MARIE.

Pourquoi donc?

(Elle continue.)

« Soupçonneux...

DUCLOS, lui reprenant les vers.

Finissez, dis-je.

MARIE, à Cécile.

Je vous proteste
Que monsieur m'interrompt aux vers les plus jolis.

DUCLOS.

C'est vraiment grand dommage!

(à Cécile.)

Eh bien donc! votre avis?
Je crois que de monsieur vous connaissiez la prose;
Mais ses vers, ce me semble...

MARIE.

Oh! c'est bien autre chose!

CÉCILE, à Duclos.

Vous le connaissez mal; il n'est que trop pour vous!

DUCLOS.

Le bon garant, ma foi! Par grace, laissez-nous.

CÉCILE, s'avançant vers lui.

Mon oncle, vous n'avez jamais voulu m'entendre.

DUCLOS.

Son oncle! c'en est trop! vous voulez le défendre?

CÉCILE.

Il n'en a pas besoin; mais c'est moi qui voudrais
Vous montrer des papiers...

DUCLOS.

Joignez-les au procès.

CÉCILE.

Eh quoi! mon oncle...

DUCLOS.

Encor! vous n'êtes point ma nièce.
Finissons, ou je sors.

(Cécile s'éloigne et rentre dans son appartement qui est censé à droite au fond du salon.)

MARIE.

Eh ! monsieur, on vous laisse,
Et c'est avec plaisir. Quel homme! mais parbleu !
Votre avocat nous aime, et nous avons beau jeu.

SCÈNE VI.

ARMAND, DUCLOS.

DUCLOS.

En est-ce assez, monsieur?

ARMAND.

Que voulez-vous conclure
De tout ceci ?

DUCLOS.

Mais rien ; sinon ma perte sûre.

ARMAND.

Comment?

DUCLOS.

Ah! vous comptez peut-être encor plaider ?

ARMAND.

Et pourquoi non ?

DUCLOS.

Pourquoi ! Peut-on le demander ?
Après ce que je viens et de voir et d'entendre !

ARMAND.

Quoi ! ce serait ces vers...

DUCLOS.

Osez-vous les défendre ?

ARMAND.

Je n'en prends pas la peine ; un léger souvenir,
Le fruit capricieux d'un instant de loisir...

DUCLOS.

Le fruit de votre amour qui clairement s'exprime.

ARMAND.

Vous seul en les montrant avez fait tout leur crime ;
Et Cécile sans vous, monsieur, n'eût point appris
Le secret malheureux que vous avez surpris.

DUCLOS.

Ah ! vous avouez donc que vous aimez Cécile ?

ARMAND.

Oui.

DUCLOS.

Vous me l'avouez avec un air tranquille !

ARMAND.

Vous l'aurais-je caché ? si, toujours inquiet,
Méfiant...

DUCLOS.

Vous voyez ! je l'étais sans sujet !
Vous craigniez bien plutôt que cette confidence
Sur votre trahison n'éveillât ma prudence.

ARMAND.

De quelle trahison me parlez-vous ici ?

DUCLOS.

Non ; je vous trouve ensemble, et ne suis point trahi !

ARMAND.

Le hasard, malgré moi, m'a fait revoir Cécile,
Je vous le jure encor.

DUCLOS.

Bah! détour inutile!

ARMAND.

Eh quoi! mon cher ami...

DUCLOS.

Vous n'êtes plus le mien;
Vous m'avez trompé.

ARMAND.

Moi! veuillez m'écouter.

DUCLOS.

Rien.

ARMAND.

Rien!... Voilà donc le prix de mes soins, de mon zèle,
D'un dévouement constant, d'une amitié fidèle!
De votre défenseur vous accusez la foi!
Je viens plaider pour vous, il faut plaider pour moi!
Le concours fortuit de quelques circonstances
Contre moi, je le sais, a mis les apparences;
Mais de ces jeux du sort quels mortels sont exempts?
Sur la foi du hasard et des événements,
Doit-on juger celui dont l'honorable vie
Des hommes et du sort dément la calomnie?

DUCLOS.

Mais votre amour enfin! vos aveux en font foi.

ARMAND.

Sans doute : après l'honneur, Cécile est tout pour moi.

DUCLOS.

Eh bien! peut-on parler contre celle qu'on aime?

ARMAND.

On doit pour l'équité parler contre soi-même.

DUCLOS.

Je ne vous mettrai point à cette épreuve-là.
Je vous excuse; mais un autre plaidera.

ARMAND.

Un autre! en ce moment! le pouvez-vous encore,
Sans que ce nouveau choix, monsieur, me déshonore?

DUCLOS.

Si je vous satisfais et vous crois innocent,
N'est-ce donc pas assez? n'êtes-vous pas content?

ARMAND.

Non, je ne le suis pas; non, je ne saurais l'être.
Qu'importe un vil salaire avec le nom de traître?
Qu'importe que je sois innocent à vos yeux,
Si ma honte est publique et me suit en tous lieux?
Pensez-vous, sur ce fait aussi brusque qu'étrange,
A la malignité pouvoir donner le change?
Vous m'avez pour plaider fait venir tout exprès,
Et sans avoir plaidé je m'en retournerais!

Depuis long-temps partout on parle de l'affaire;
Mes mémoires pour vous courent la France entière;
Et vous m'exposeriez à l'affront inouï
D'être congédié pour vous avoir trahi!
Ah! s'il me faut subir une telle infamie,
Que plutôt mille fois on m'arrache la vie.

DUCLOS, à part.

(haut.)

Ce diable d'homme!.. Eh bien!.. nous verrons... quelque jour...

ARMAND.

Quelque jour! Aujourd'hui.

DUCLOS.

Non; je prierai la cour
De remettre l'affaire.

ARMAND.

Au point où nous en sommes!
O le plus méfiant!... le plus cruel des hommes!
Vous risquez de la perdre.

DUCLOS.

Eh! mon Dieu! je le sais;
Mais je risquerais plus si je vous la laissais;
Je connais trop l'amour et la faiblesse humaine.

ARMAND.

Croyez qu'autant que vous j'ai redouté la mienne.
Et savez-vous, monsieur, ce qu'il m'en a coûté?
Combien j'ai combattu? combien j'ai résisté?
J'ai vingt fois été près de vous rendre vos pièces.

DUCLOS, *effrayé*.

Juste ciel!

ARMAND.

Mais bientôt, honteux de mes faiblesses,
Sentant quel préjugé contre vous j'élevais,
Je n'examinai plus contre qui je plaidais;
Je ne vis que ma cause... et ne vois qu'elle encore.
Eh quoi! pour vous sauver, c'est moi qui vous implore!
Ah! venez au Palais... venez; j'y plaiderai;
Devant Cécile même, oui, je vous défendrai.
Vous verrez si toujours les regards d'une femme
Ebranlent le courage et la fermeté d'ame!
Vous rougirez alors de m'avoir outragé,
Et le gain du procès m'aura bientôt vengé.

DUCLOS.

Le gain?... mais si je perds?

ARMAND.

Quelle peur vous afflige?

DUCLOS.

Qui m'indemnisera?

ARMAND.

Moi.

DUCLOS.

Qui, vous?

ARMAND.

Moi, vous dis-je.

Oui, toute ma fortune est à vous pour garant,
Et j'en signe aujourd'hui, s'il faut, l'engagement.
Prenez mes biens, mes jours, pour moi c'est peu de chose;
Mais laissez-moi l'honneur, mais laissez-moi ma cause.

DUCLOS, *transporté*.

Ah! oui, je vous la laisse, et gardez tous vos biens,
Brave homme! et que ne puis-je, au prix de tous les miens,
Expier ma cruelle et folle défiance!
Qui vous résisterait? tant d'ame et d'éloquence!...
Ah! venez... à présent, je suis sûr du succès:
Plaidez, plaidez ainsi, nous gagnons mon procès.

(*Ils sortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Même décoration qu'au second acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURVILLE, CÉCILE.

COURVILLE.

Je ne vous conçois pas vraiment, mademoiselle;
Quand j'ai montré pour vous tant d'ardeur et de zèle,
A l'audience au moins j'ai cru qu'on vous verrait;
Et là, tranquillement, vous attendez l'arrêt!

CÉCILE.

Tranquillement! oh! non.

COURVILLE.

Venez donc, et j'espère...

CÉCILE.

Que ferait ma présence au gain de mon affaire?

COURVILLE.

Ah! ce qu'elle y ferait? beaucoup. Que de procès
A de moindres moyens ont dû tout leur succès!
S'il faut de cet Armand redouter l'éloquence,
Vos charmes pourraient mettre un grain dans la balance.

CÉCILE.

Si nous étions réduits à ce faible secours,
Que j'aurais lieu de craindre!

COURVILLE.

Oh! vous voilà toujours!
Modeste!... c'est charmant; mais, en personnes sages,
Il nous faut profiter de tous nos avantages.
Vous en avez un grand, car on dit que vos yeux
Ont blessé l'avocat...

(Cécile fait un signe de mécontentement. Courville continue.)

Tant mieux!... je dis tant mieux!...

CÉCILE.

Mon oncle seul suffit pour défendre ma cause,
Monsieur; sur la justice et lui je me repose.

COURVILLE.

La justice... fort bien... mais croyez mes avis.

CÉCILE.

Donnez-m'en qui par moi puissent être suivis.

COURVILLE.

Quelle froideur, ô ciel! et quelle indifférence!
Songez donc qu'il s'agit d'une fortune immense;
De cent mille écus net et d'hypothèque exempts;
Et que cent mille écus... font trois cent mille francs.

CÉCILE.

C'est très juste.

COURVILLE.

Et, ma foi! la somme vaut la peine
Que pour la posséder tant soit peu l'on se gêne.

CÉCILE.

Mais à l'argent, monsieur, que mon procès rendrait,
Vous prenez, ce me semble, un bien tendre intérêt.

COURVILLE.

Ah! j'en prends à vous seule, adorable Cécile;
Riche ou pauvre, comptez sur le cœur de Courville.
Mais un peu d'or jamais ne nuit à la beauté,
Et trois cent mille francs n'ont jamais rien gâté.
Allons, daignez vous rendre au Palais, je vous prie.

CÉCILE.

Il n'est pas nécessaire. Ici j'attends Marie.
J'espère que bientôt elle m'apportera
Des nouvelles... On vient... et tenez, la voilà.

SCÈNE II.

COURVILLE, MARIE, CÉCILE.

MARIE, tout essoufflée.

Tout va bien, mes enfants, et j'ai bonne espérance.
Notre cause est gagnée, ou peu s'en faut, je pense.

CÉCILE.

Ciel!

COURVILLE.

Vraiment!

MARIE.

De plaisir j'ai le cœur si troublé...
Je vous dirai d'abord que votre oncle a parlé...
Oh! mais parlé!... C'était un plaisir de l'entendre.

A tout ce qu'il a dit je n'ai pu rien comprendre;
Mais c'était excellent! Que vous dirai-je enfin?
Il n'a presque rien dit qui ne fût en latin.
Aussi l'on écoutait... l'on ouvrait des oreilles...
On n'entend guère ici de harangues pareilles.
Moi, je pleurais de joie... et les juges vraiment!...
Chacun le regardait avec étonnement...
Que n'avez-vous paru dans ce moment, ma chère?
Votre seule présence eût décidé l'affaire.

COURVILLE, à Cécile.

Qu'ai-je dit?...

(à Marie.)

Mais Armand?

MARIE.

Ah! combien je le hais!
Le fourbe insigne! après les vers qu'il nous a faits!
Peut-on ainsi traiter une jeune personne
Aussi belle que vous, et surtout aussi bonne!

CÉCILE.

Il aurait dit du mal de moi?

MARIE.

Certainement.
N'a-t-il pas eu le front de dire hautement
Que vous... ah! je l'aurais tué dans ma colère!...
Oui... que vous n'étiez pas fille de votre père?...
Au surplus, c'est égal. Il a si mal parlé
Que Duclos pour sa cause a lui-même tremblé,
Et que, l'interrompant presque à chaque minute,
A son cher avocat il a cherché dispute;

Parlant, se démenant, pestant, jurant, criant.
Silence! dit l'huissier, mais bah! c'est vainement;
Lui, de parler toujours, et d'insulter de même,
Tantôt son avocat, tantôt votre oncle même,
Si bien... ah! ah! ah! ah! que les juges alors,
Fatigués de ses cris, l'ont fait mettre dehors.

COURVILLE, riant aussi.

Dehors! ah! ah! dehors!

MARIE.

Il est sorti bien vite.
Moi, je l'ai devancé pour venir tout de suite
Vous dire... Ah! le voilà; vous pourrez donc ici
Vous assurer encor par lui de tout ceci.

SCÈNE III.

COURVILLE, DUCLOS, CÉCILE, MARIE.

COURVILLE, à Duclos.

Ce qu'on nous dit, monsieur, serait-il bien possible?
Quoi! l'on vous a prié... de sortir? c'est horrible!

DUCLOS, sans l'écouter.

Félicitez-vous bien, mademoiselle; enfin
Vous l'emportez; et grace à mon heureux destin,
J'ai trouvé contre moi, conjurés pour vous plaire,
Juges, greffier, public, et clercs et commissaire;
Jusqu'aux huissiers enfin dont les maudits paix-là!
M'ont prouvé qu'ils étaient séduits.

COURVILLE.

Oh! pour cela,
Je vous réponds, monsieur, qu'on n'a séduit personne.
Mais nous devions gagner; la cause était si bonne.

DUCLOS, *se promenant à grands pas.*

Mais c'est mon avocat, c'est ce traître d'Armand
Qui mérite à lui seul tout mon ressentiment.
Il veut plaider ma cause et la voilà perdue!
A lui je m'abandonne, et c'est lui qui me tue!

CÉCILE.

Consolez-vous, monsieur; vous n'avez rien perdu;
Appelez-moi ma nièce et tout vous est rendu.

DUCLOS.

Qu'entends-je?

COURVILLE.

Un moment donc; eh! mais, mademoiselle...

MARIE.

Bien, très bien, mon enfant!

COURVILLE.

L'offre est vraiment nouvelle!

CÉCILE, *à Duclos.*

Ah! si je pouvais seule un instant vous parler!...
Mais, non; d'un nouveau coup pourquoi vous accabler?
Croyez-en ma parole; oui, je suis votre nièce;
Je ne sais point mentir.

DUCLOS, *ému.*

Votre sort m'intéresse;
Votre bonté surtout...

COURVILLE, à part.

Ah! peste! il s'attendrit.

(haut.)

Oui, son sort... sa bonté... comme il se radoucit!

CÉCILE, voulant l'interrompre.

Eh! monsieur...

COURVILLE, à Duclos.

Ce matin vous n'étiez pas si tendre.
Voilà des chers parents ce qu'on a droit d'attendre!
Soyez dans le besoin, vous n'en voyez aucun!
Soyez riche, il en pleut, et dix mille pour un!

DUCLOS.

Qu'est-ce à dire?

CÉCILE.

Monsieur, je démens...

DUCLOS.

Quelle audace!
Quoi! quand je m'attendris, on croit me faire grace;
A la seule pitié quand mon cœur se livrait,
On vient me soupçonner d'un sordide intérêt;
Morbleu!

CÉCILE.

Ce n'est pas moi, je vous le certifie.

DUCLOS.

Comme un autre.

CÉCILE.

Mes pleurs...

DUCLOS.

Nouvelle perfidie.

CÉCILE.

Reprenez mes biens.

DUCLOS.

Non.

CÉCILE.

Mon cher oncle!...

DUCLOS.

Jamais.

CÉCILE.

De grace...

DUCLOS.

Allez au diable et me laissez en paix!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ DUCLOS.

COURVILLE.

Il enrage vraiment d'avoir perdu sa cause...
Et de vos biens encore il aurait quelque chose!
(Il se met à genoux.)
Fi donc!... Ah! permettez qu'un amant, qu'un époux...
Couronnez mon amour, ma fortune est à vous.

SCÈNE V.

COURVILLE, ROBERTOT, CÉCILE, MARIE.

ROBERTOT.

Elle en aura besoin, car elle est ruinée.

MARIE et CÉCILE.

Ciel!

COURVILLE.

Ruinée?

ROBERTOT.

Eh! oui, vous dis-je, assassinée.
Le procès est perdu.

COURVILLE.

Perdu?

ROBERTOT.

Sans contredit.

MARIE.

Quel coup de foudre!

CÉCILE.

Hélas!

COURVILLE.

Je vous l'avais prédit!
Il fallait transiger; l'affaire était mauvaise.

MARIE.

Vous la trouviez si bonne!

COURVILLE.

Et puis, est-ce à Falaise
Qu'on peut apprendre l'art?... Pardon... mais il fallait
Peut-être mieux plaider que vous ne l'avez fait.

ROBERTOT.

Mais vous êtes plaisant de me le dire en face!
Je vous aurais, morbleu! voulu voir à ma place.
Vous ne connaissez guère, et je m'en aperçoi,
Ce maudit avocat qui plaidait contre moi.
Dieu merci! je manie assez bien la parole.
Mais il aurait, ma foi! désarçonné Barthole!
J'ai crié comme un diable, on n'a rien entendu.
On prononce, je perds et reste confondu,
Tandis que, transporté, le nombreux auditoire
Entoure, suit Armand et le comble de gloire.

CÉCILE.

Eh bien! Marie, eh bien?

MARIE.

Qui s'en serait douté?

ROBERTOT.

Dans ton malheur au moins, Cécile, il t'est resté
(montrant Courville.)
Un ami généreux. Votre union propice
Va du sort envers toi réparer l'injustice...
Voilà ton seul appui...

COURVILLE, embarrassé.

Monsieur... certainement...
Mais quoi! ne peut-on pas casser le jugement?

ROBERTOT.

Non.

COURVILLE.

Tout est donc perdu?

ROBERTOT.

Tout.

COURVILLE.

Sans ressource?

ROBERTOT.

Aucune.

COURVILLE.

Oh! que non; quelque jour, nous en trouverons une.
Cela me donnera le temps de préparer
Notre heureux mariage.

ROBERTOT.

Eh quoi! le différer?

COURVILLE.

D'un moment... pour le rendre encore plus solide
(passant auprès de Cécile.)
Par des arrangements... Ah! si je me décide
A m'éloigner... croyez... que c'est... pour quelques jours.
Il est vraiment cruel!... je vous aime toujours...
Mais une affaire.... Adieu!... Je vous laisse, Cécile,
Avec un bien digne oncle!... et je pars plus tranquille.
(Il se sauve.)

SCÈNE VI.

ROBERTOT, CÉCILE, MARIE.

ROBERTOT.

Comment! il partirait!... je le reconnais là.
Mais nous allons lui faire un procès... qu'il perdra ;
Et je cours l'assigner. Il faudra, sur mon ame,
Ou que je le ruine, ou que tu sois sa femme.

CÉCILE.

Quoi! vous me laissez seule?

ROBERTOT.

Oh! que non... tu seras
(prenant la main de Marie.)
Avec elle... et d'ailleurs... sois sage... et... tu verras!

SCÈNE VII.

CÉCILE, MARIE.

MARIE.

Tu verras! Belle dot!... Allons, tout déménage.

CÉCILE.

Courville... c'est tout simple, et même il me soulage;
Mais mon oncle! à ce coup je ne m'attendais pas.

MARIE.

Que vois-je? ô ciel! Armand qui porte ici ses pas!

SCÈNE VIII.

ARMAND, CÉCILE, MARIE.

MARIE.

Que voulez-vous encore à ma pauvre maîtresse,
Monsieur? Faut-il vous voir et vous craindre sans cesse?
Venez-vous?...

CÉCILE.

C'est assez.

MARIE.

Ah! j'ai peut-être tort!

CÉCILE.

Tout ce que tu diras ne peut changer mon sort.
Sans fatiguer monsieur d'un reproche inutile,
Sortons.

ARMAND.

Non... demeurez. Ecoutez-moi, Cécile.
Vous devez me haïr... J'ai bravé vos douleurs,
J'ai plaidé contre vous et causé vos malheurs...
Mais j'ai fait mon devoir. M'en feriez-vous un crime,
Lorsqu'en le trahissant je perdais votre estime?
Quel tourment pour un cœur si tendrement épris!
Choisir de votre haine ou de votre mépris!...
Je vous ai, je le sais, ravi votre fortune;
Mais qu'avez-vous perdu, quand il vous en reste une
Que ne pourront jamais arracher de vos mains
Ni caprices du sort, ni jugements humains?

Vous vous croyez à plaindre, ô femme que j'adore!
Ah! combien à mes yeux vous êtes riche encore!
Tant de vertus, d'attraits, que vous seule ignorez,
Quelle dot pour l'époux que vous vous choisirez!
Mais hélas! à ce titre est-ce à moi de prétendre?
Puis-je essuyer vos pleurs, moi qui les fis répandre?...
Si pourtant le respect, si le plus tendre amour
Peuvent auprès de vous trouver grace à leur tour,
Pardonnez-moi, Cécile, et dans votre adversaire
Ne voyez qu'un ami qui vous chérit en frère;
Que ce jour orageux ait un doux lendemain,
Et daignez m'enrichir en recevant ma main.

MARIE, avec un cri de joie.

Ah! monsieur l'avocat, serait-il bien possible?

CÉCILE.

A tant d'amour, monsieur, je dois être sensible,
Mais ne puis avec vous former aucun lien.

ARMAND.

Quoi! vous?...

MARIE.

Le refuser! mais y pensez-vous bien?

SCÈNE IX.

ARMAND, DUCLOS, CÉCILE, MARIE.

DUCLOS, en dehors.

Armand! où donc est-il? Armand! que je le voie!
(Il l'aperçoit et lui saute au cou.)
Ah! cher ami! je sais... j'ai gagné... quelle joie!
J'en étais sûr! Pourtant, comme je l'ai traité!...
Oui, si j'avais perdu, je l'aurais mérité!
J'ai su notre succès par Robertot lui-même...
Il partait. Il était d'une fureur extrême!
Mais vous, qu'avez-vous donc? n'êtes-vous pas content?
N'êtes-vous pas heureux d'avoir un tel talent?

ARMAND.

Très heureux en effet... Cécile aussi sans doute?

DUCLOS, à Cécile.

Ah! pardonnez... ma joie à vos peines ajoute:
J'ai tort.

MARIE.

Le plus grand tort c'est de nous ruiner.

DUCLOS.

Vous ruiner! qui? moi! peut-on le soupçonner?
(à Cécile.)
Quand je ne saurais pas combien Armand vous aime,
N'ai-je pas une dette à vous payer moi-même?
(à Armand.)
Tantôt, quand mon procès me paraissait perdu,

Ne voulait-elle pas que tout me fût rendu?
Et je pourrais, pour prix d'un procédé si tendre,
Conserver tous les biens qu'elle a voulu me rendre!
Morbleu! c'est m'offenser, et je m'en vengerai;
De sa dot c'est moi seul, moi, qui me chargerai.

CÉCILE.

Monsieur...

MARIE, à Cécile, montrant Armand.

Çà maintenant nous l'épousons, je pense.

ARMAND.

Eh bien! Cécile, eh bien!

DUCLOS.

Est-ce qu'elle balance?

CÉCILE.

Pardonnez: tous les deux vous me pressez en vain,
Et je dois refuser et vos dons et sa main.

ARMAND.

Ciel!

CÉCILE, à Duclos.

Si je ne suis point fille de votre frère,
Monsieur, je ne suis plus pour vous qu'une étrangère,
Qui des biens de vos fils ne dois accepter rien.
Je voulais des parents et non pas votre bien.

(montrant Armand.)

Et, plus j'ai pour monsieur d'estime véritable,
Plus d'accepter sa main je me croirais coupable.
Un homme tel que lui, que je sois riche ou non,
Ne doit point épouser une fille sans nom.

MARIE.

S'il vous donne le sien, qu'est-il besoin du vôtre?
Croyez-vous que son nom n'en vaille pas un autre?
Vous êtes sans famille? eh bien! c'est pour cela :
Prenez un bon mari qui vous en donnera.

DUCLOS.

Que sa noble fierté me touche et m'intéresse!
Vous l'épouseriez donc si vous étiez ma nièce?...
Mais vous ne l'êtes point.

CÉCILE, avec impatience.

Qui suis-je donc? hélas!

DUCLOS.

Je ne sais... je voudrais... mais vous ne l'êtes pas;
Car vous l'auriez prouvé.

CÉCILE, lui donnant une lettre.

Lisez donc cette lettre
Que si souvent en vain j'ai voulu vous remettre!

DUCLOS, considérant la lettre.

Ciel! elle est de mon frère!... « A Cécile Duclos. »

MARIE.

Ah!

ARMAND.

Pourquoi donc l'avoir cachée aux tribunaux?

CÉCILE.

Vous allez le savoir.

DUCLOS, lisant.

« MA CHÈRE ENFANT,

« Mon frère, coupable comme moi de la faute qui « m'a perdu... »

(s'interrompant.)

Il est trop vrai!

« Mon frère, coupable comme moi de la faute qui m'a
« perdu, a craint, et je l'ai craint aussi, que la plus lé-
« gère correspondance entre nous ne lui fît partager
« mon exil. Il faut cependant, comme il a toujours
« ignoré mon mariage, que, si je meurs, il puisse te
« reconnaître pour ma fille. Remets-lui donc ce billet,
« mais toi-même, mais à lui seul, et sois sûre que tu
« trouveras en lui l'oncle le plus tendre, etc. »

Ma nièce!

Cet écrit me perdait, sans ta délicatesse.

CÉCILE.

Eh! puisqu'il vous perdait, pouvais-je m'en servir?

(Duclos l'embrasse.)

Mais donnez-le-moi.

(Elle veut reprendre la lettre pour la déchirer.)

DUCLOS, l'arrêtant.

Non! tu veux anéantir
Le titre le plus fort et le seul qui te reste,
Et que t'a ménagé la Puissance céleste!
Cécile! je le garde; il est sacré pour moi!
Oui, je te reconnais, je le veux, je le doi:
D'abord je vais partout te présenter moi-même.
Épouse, mon enfant, l'honnête homme qui t'aime.
Tu peux seule en ce jour m'acquitter envers lui.

CÉCILE.

Mais vous demeurerez avec nous?

DUCLOS.

Eh bien! oui:
Que la même maison désormais nous rassemble.

ARMAND, souriant.

Vous ne craignez donc plus de nous trouver ensemble?

DUCLOS.

Non... ensemble, à Paris, il nous faut demeurer:
C'est là qu'est le talent, là qu'on sait l'honorer;
Là que tout avocat, à ses devoirs fidèle,
Vous prendra désormais pour guide et pour modèle.

FIN DE L'AVOCAT.

LA REVANCHE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

FAITE EN SOCIÉTÉ AVEC M. CREUZÉ-DE-LESSER,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 15 JUILLET 1809.

Par pari referre non est injuria.

PHÈDRE.

PRÉFACE

DE LA REVANCHE.

Je n'ai dans *la Revanche* qu'une moitié de paternité; j'avouerai cependant que j'ai pour cette pièce une prédilection, ou, si l'on veut, une faiblesse plus grande peut-être que pour celles de mes comédies où je n'ai point eu de *complice*.

Je me trouve donc fort embarrassé d'en faire en conscience un examen critique, d'autant que la faiblesse de mon spirituel ami M. Creuzé de Lesser étant, je le sais, au moins égale à la mienne pour cet ouvrage, la sévérité que je m'efforcerais de mettre par bienséance dans mon jugement blesserait son cœur paternel plus que je ne veux et ne dois, et cela sans aucune utilité pour lui. Car enfin, ce n'est pas lui qui comparaît aujourd'hui volontairement au tribunal du public; c'est moi qui m'y présente de mon plein gré; et si mon ami est satisfait de la première sentence rendue en 1809, il n'est

pas juste que je lui fasse payer les frais d'appel en 1834.

Il y aurait bien un moyen de me tirer d'embarras; ce serait de prendre pour mon compte et de déclarer miennes exclusivement toutes les fautes qu'on peut reprocher à *la Revanche* et de laisser à mon ami le mérite exclusif de ce qu'il y a de louable dans l'ouvrage; mais sa générosité ne s'arrangerait point de ce partage et c'est un autre procès que nous aurions ensemble.

Que faire donc reproduire les feuilletons des *Débats*, de la *Gazette de France*, du *Journal de Paris*, du *Moniteur*, etc., etc., enfin copier ici tout simplement les éloges et les critiques du temps? Non, diront mes lecteurs, nous voulons un examen de *la Revanche* tout nouveau, ou du moins qui soit nouveau pour nous; et, si vous n'avez pas le courage de le faire vous-même comme vous l'avez fait pour vos quatre premières comédies, cherchez, de l'aveu de votre complice (puisque c'est ainsi que vous vous nommez entre vous), cherchez un critique impartial qui vous supplée dans cette partie de votre préface, mais tâchez surtout d'en trouver un spirituel et qui nous amuse.

Spirituel et qui vous amuse! Ah! vraiment! J'ai en portefeuille une lettre qui, sous ce rapport, aurait bien de quoi satisfaire mes lecteurs; mais l'impartialité, l'y trouvera-t-on? Cette lettre est d'un homme dont je m'honore d'être le parent et

l'ami; qui, dans les grands emplois qu'il a occupés, comme dans la noble retraite qu'il s'impose aujourd'hui, a toujours pris à cœur ma fortune politique, mes malheurs privés, mes succès, mes peines et mes plaisirs; qui, en 1815, m'a fait secrétaire-général des Postes... — C'est donc M. le comte Beugnot qui est l'auteur de cette lettre? Impartiale ou non, copiez-la, sans en retrancher un mot de malice ou d'éloge. Tout est piquant, sortant d'une pareille plume. — La voici; elle est écrite de Dusseldorf, où il était Ministre :

Dusseldorf, le 18 septembre 1809.

J'ai lu, mon cher cousin, la pièce de *la Revanche*, et je ne la jugerai pas avec autant de sévérité que vous l'avez supposé. Je me suis d'abord dépouillé du manteau de cousin; j'ai examiné l'ouvrage comme s'il était d'un auteur qui me fût entièrement inconnu, et je vais vous rendre compte de quelques réflexions que cet examen m'a suggérées.

Vous avez justement pensé que je plaçais la comédie d'intrigue au-dessous de la comédie de caractère; mais en jugeant l'une ou l'autre, il faut tenir compte des lieux, du temps et des circonstances qui les ont vues naître. Or, je crois qu'aujourd'hui une comédie d'intrigue est le meilleur ouvrage qu'on puisse produire sur la scène, et je dis le meilleur pour ne pas dire le seul. Je m'explique.

Quand un peuple est arrivé à ce point de civilisation où les plaisirs de l'esprit prennent une grande place dans la société, il en a bientôt trouvé la source la plus féconde dans la peinture des vices et des travers des hommes; et, par un reste de sa malice originelle, il en transporte le tableau au lieu le plus apparent, sur le théâtre. A cette époque, et lorsque chacun est frappé et charmé de cette lumière nouvelle, et qu'elle excite une fermentation vive dans les

esprits, il doit se trouver, et il s'est trouvé partout des hommes supérieurs qui se sont emparés de la matière, dans ce qu'elle a de plus abondant et de plus riche; mais elle s'épuise enfin, car en dépit des moralistes chagrins, nos vices et nos travers ont aussi des bornes, et il faut tomber d'accord que la mine des vices est déjà avancée, lorsqu'on a passé en revue l'hypocrisie, l'orgueil, l'avarice, la fureur du jeu, l'envie, et qu'on pourrait enfin, comme chez nous, parcourir, à une exception près, *les sept péchés capitaux*, une bonne pièce à la main. Mais à la suite de ces vices à peu près inhérents à l'humaine nature, viennent encore, et en assez grand nombre, les travers qui se reproduisent chez tous les peuples avec de légères modifications, tels que la prodigalité, l'indiscrétion, la vanité, l'intempérance, la manie du bel-esprit et beaucoup d'autres manies dont on s'est emparé d'autant plus vite qu'elles ont nécessairement un côté plaisant; avantage que les vices n'ont pas toujours. Sur ces deux points je ne suis pas de l'avis de M. *de L'Empirée*, ou plutôt je crois que son vœu est rempli, et qu'il nous reste fort peu de choses à dire; et si, par hasard, il restait quelque chose, *il ne faudrait pas le dire*, comme je vous le ferai remarquer plus bas.

Après les vices et les travers viennent les ridicules: matière inépuisable en France, et d'autant mieux qu'elle se reproduit avec la plus admirable facilité, et toujours sous de nouvelles formes. C'est à ce Protée que nous sommes redevables de cette foule de pièces pleines de sel, d'esprit et de grace, mais qui malheureusement vont se perdre dans le même oubli que le sujet qui les fit naître. Ainsi le style du *Cercle* est énigmatique pour le plus grand nombre des auditeurs; *Turcaret* n'est plus pour nous qu'une tradition, et *le Bourgeois Gentilhomme* est aussi loin dans le passé que l'*Eunuque* de Térence.

Mais au moins résulte-t-il de ce que je viens de dire qu'il y a toujours des ridicules à peindre; ceci mérite encore explication. J'ai plus d'une fois entendu reprocher à M. Picard de rester au *second* étage et de ne pas savoir descendre au *premier;* et j'ai

toujours demandé aux critiques de lui faire donner la clef du *premier*, par celui qui l'a dans sa poche, par le ministre de la police générale. Le ministre la refuse et il a raison. Notre gouvernement est très bon; mais il est nouveau, mais les hommes qu'on y attache ont beaucoup de cotés faibles; que si on les abandonnait à la muse comique, il serait à craindre qu'on ne passât tout naturellement de la critique des hommes au mépris des choses. Ceci suffit déjà pour expliquer la sévérité du magistrat et le silence des auteurs qui en est une très raisonnable conséquence; ensuite tout homme est ridicule en France, ou personne ne l'est. Tout homme est ridicule, si vous le jugez d'après ce sentiment exquis des convenances généralement répandu avant la révolution; personne n'est ridicule, si on suppose l'absence et (comme cela peut être encore) l'inutilité de ce sentiment. Un colonel peut impunément aujourd'hui jurer, même en compagnie, et la femme d'un maréchal de France ne pas savoir écrire; cela n'empêche pas le colonel et le maréchal de bien battre l'ennemi. Voilà, quant à présent, l'essentiel, et on ne voit pas trop ce qu'on gagnerait à les faire comparaître à un vieux tribunal dont ils ne sont pas justiciables; mais on aperçoit très clairement ce qu'on y pourrait perdre. Je ne sais d'ailleurs; mais en considérant l'espèce des auditeurs d'aujourd'hui, et abstraction faite de ce penchant à la moquerie qui est bientôt satisfait, je ne sais, dis-je, si une pièce de théâtre, où on rapprocherait un de nos grands du jour de ce qu'il aurait dû être dans la même position avant 1789, obtiendrait un succès durable. Les idées, et par suite la langue, et par suite encore les opinions et surtout les préjugés, sont si différents! Je me rappelle que, vers 1780, une femme connue pour des malices de société, qui la rendaient un personnage redoutable, invita à souper un homme de la cour, mauvais railleur avec sang-froid et méthode, comme il y en avait alors; elle eut le malheur de se tromper d'une lettre dans l'orthographe de l'invitation, et au lieu d'écrire souper par un *S*, elle l'écrivit par un *C*, ce qui exprimait l'action de *Couper*. Mon homme arrive, prend à table la place du milieu, coupe une première pièce, une seconde,

une troisième, paraît sourd aux prières que lui fait la maîtresse de la maison de se reposer un peu sur son maître-d'hôtel, coupe toujours sans dire mot, et lorsqu'au dessert la maîtresse inquiétée le voit attaquer de ces assiettes sédentaires qui sont là pour la parade plus encore que pour l'usage, elle lui demande raison de cette ardeur tranchante. Mon homme alors déploie froidement son billet d'invitation et le montre à sa voisine en la priant de faire passer. Sur le refus de la voisine de droite, il le fait circuler avec plus de succès à gauche. Le trait parut si violent qu'on n'osa même pas en rire. Le lendemain il faisait l'entretien de tous les cercles; les uns trouvaient le trait abominable; les autres, en convenant qu'il était plus que rigoureux, l'excusaient par le caractère connu de celle qui en avait été victime. La ville en parlait si haut que la cour s'en mêla aussi. La dame courut cacher sa honte aux champs; le découpeur fut envoyé à son régiment. Voilà une affaire d'état pour une méprise assez légère. Telles étaient les mœurs du temps; rien, absolument rien, décidément rien de tout cela n'est applicable aujourd'hui. Le roué de l'aventure ne serait qu'un sot, la dame ne s'en soucierait guère, et les assistans se moqueraient de lui, pour avoir perdu à couper le temps qu'il aurait dû employer à bien boire et à bien manger.

Je crois donc qu'il faut attendre que la société, qui ne porte encore que d'une manière gauche les livrées de la politesse, en ait repris l'esprit et s'en soit imposé la loi. Alors on reviendra à ce sentiment des convenances dont j'ai parlé plus haut, ou il s'en formera un nouveau, non pas aussi scrupuleux, aussi délicat que le premier, mais peut-être plus sérieux et plus digne. Alors malheur à celui qui n'en suivra pas les lois; le moment sera arrivé de le livrer à la scène. Mais, mon cher cousin, je suis trop vieux pour assister aux premières représentations, et encore que vous ayez quinze ou vingt ans de moins que moi, je doute que ce soit l'une de vos pièces qu'on représente alors.

Il ne faut donc pas faire de comédies? Je suis loin de le dire, car je crois que, pour trouver grace à nos débiles yeux, Molière et

Racine ont besoin et de pièces nouvelles et d'acteurs nouveaux. Il nous faut des nouveautés pour excuser la représentation du *Misanthrope* ou d'*Iphigénie*, et plus d'une fois la *Jeunesse de Henri V* a contraint d'entendre *les Plaideurs* ou *le Médecin malgré lui*. Une ressource reste encore; c'est la comédie d'intrigue; et on en peut tirer un fort bon parti pour nous ramener à cet esprit de politesse que je regrettais tout à l'heure.

Il s'agit d'être sévère sur le choix du sujet, de le prendre même un peut haut, de suivre les préceptes du grand maître Nicolas, dans l'exposition et le développement, et surtout de professer un respect particulier de la langue; il faut enfin s'efforcer de donner de bons exemples, en attendant qu'on puisse donner de bonnes leçons. Que si on intéresse par le choix du sujet, que si on attache par son développement, si on plaît par le style, on aura accompli *l'œuvre du démon*, autant du moins qu'il est permis de le faire aujourd'hui. Or *la Revanche* me paraît remplir ces conditions.

Le choix du sujet est heureux; que vous et votre ami M. Creuzé l'ayez inventé, ou que vous l'ayez déterré dans quelque méchant roman, c'est la même chose pour moi. Le lapidaire n'a pas créé non plus la pierre brute sur laquelle il s'exerce, mais il a fait d'une matière raboteuse et décolorée un diamant poli et qui charme les yeux. Le sujet une fois adopté, il était difficile de le bien distribuer en trois actes, sans retarder ou précipiter la reconnaissance. Vous y avez mis beaucoup d'art et d'intelligence du théâtre. Il faut y regarder de près, et avec l'envie de découvrir des scènes de remplissage, pour en trouver deux auxquelles on pourrait à la rigueur adresser ce reproche. L'intérêt, ménagé avec sagesse, y est bien gradué, jusqu'au dénouement, si naturel et si facile qu'il s'échappe du sujet, pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçoive. Le dialogue était fait pour effrayer et ne pouvait être tenté que par des esprits fins et délicats. Cette partie est excellente, nul reproche; tout à louer. Vous avez marché entre deux écueils opposés avec un bonheur qui suppose beaucoup de talent. Le roi n'est jamais abaissé, et le sujet qui a pris sa place reste toujours à la sienne. Tous deux

pensent, agissent et parlent avec noblesse et un sentiment parfait des convenances. Le style est donc bien approprié au sujet. C'est de l'atticisme véritable, ou plutôt c'est de l'esprit français et du bon coin.

Le style est remarquable d'un bout à l'autre par une élégante simplicité dont fort peu d'auteurs seraient aujourd'hui capables. Enfin il y a dans la pièce de l'esprit à pleines mains, et point d'efforts, point de recherches, point de marivaudage ni de faux brillant à la mode, qui est pire que le marivaudage même. Je ne connais personne dans la république des lettres qui ne dût s'honorer d'une production aussi élégante et aussi estimable.

Mais sévère avec un ami d'un vrai talent et d'autant plus sévère qu'il a plus de talent, j'avouerai maintenant que les personnages secondaires laissent à désirer. Puisque la comédie d'intrigue doit instruire aussi, on doit conserver à chaque personnage la couleur des lieux et celle du temps. Or, aujourd'hui même et comme au temps des croisades, les grands seigneurs de Pologne ne se disent point *philosophes* parce qu'ils ne le sont pas du tout, et ne lisent pas Aristote parce qu'ils ne s'en soucient guère. C'est donc une tache à mes yeux que ce mot de *philosophe* et de *philosophie* qui va circulant de la bouche du père dans celle de la fille et même de la suivante; car Franceska s'en mêle aussi. Il était préférable, selon moi, de faire du père un grand seigneur qui professe très haut le système qu'il vaut mieux être maître chez soi que valet à la cour, commander à des vassaux que de fléchir sous des favoris, qui parle avec vigueur de son existence noble, tranquille, indépendante, et qui mette au don de la main de sa fille la condition *sine quâ non* que son gendre n'ira point à la cour. Il naissait de cette opposition des scènes excellentes entre le père et le roi, tandis qu'en général les scènes où le père comparaît n'ont une teinte comique qu'en abaissant le personnage peut-être au-dessous de ce qu'il était permis de le faire dans une œuvre si remarquable par sa politesse. Qu'à l'arrivée du roi ce père eût perdu toute sa fierté, rien de si naturel et de si commun; mais il fallait ménager la tran-

sition. Ici elle est brusque à l'excès et finit par enlever au personnage ce qui lui restait de dignité. Vous avez trop de goût pour avoir voulu faire du père le plaisant de la pièce, et cependant le caractère douteux et incertain de vos couleurs le laisserait croire.

Je passe sur le personnage de *Henry* qui n'est là que pour un objet et qui le remplit bien. Peut-être, comme fils de la maison, auriez-vous pu lui donner quelque chose de mieux à faire; le peindre comme un jeune homme aimable et étourdi, toujours prêt à laisser échapper le secret; l'intérêt en eût augmenté et ce rôle aurait eu plus de relief.

Je ne sais pas pourquoi vous avez fait naître *Didier* en Hongrie, car vous n'en faites pas du tout un valet hongrois; mais, soit qu'il parle ou qu'il agisse, il est bien et fort naturellement un valet gascon, et, qui pis est, un *Crispin*. Jamais valet hongrois n'est entré en scène avec des phrases, des exclamations, du saisissement; jamais il ne lui a passé par la tête de demander des éclaircissements à personne ou pour rien; c'est un cheval à deux pieds, qui porte une lettre à l'endroit qu'on lui indique, périt ou tue plutôt que de n'arriver pas, et quand il est arrivé, boit, s'enivre et s'endort; ne lui en demandez pas davantage. Ce *Didier* est encore le sujet d'une petite faute; à la scène IX du premier acte, Franceska demande au roi, qu'elle croit être le duc, s'il est content de *Didier*; ce qui suppose qu'elle a eu le temps de savoir que *Didier* est entré au service du duc et que le duc a eu le temps aussi d'éprouver son service au point de répondre s'il est content ou non; et à la scène XI du même acte *Didier* révèle à Franceska qu'il n'y a pas dix jours qu'il est au service du duc. Je ne m'arrête sur cette misère que pour vous prouver, mon cher cousin, combien j'ai fait d'efforts pour vous trouver en faute et que j'y ai bien peu réussi.

Quant à *Franceska,* elle n'a de Polonais que le nom; vous en avez fait une soubrette française. En pénétrant un peu davantage dans les mœurs du pays, vous auriez remarqué que les servantes de Pologne se rapprochent plus des maîtresses que des valets, et

qu'au temps des croisades les *Nérine* n'étaient pas encore découvertes. Ici, je devine; vous vous êtes défié du public; vous avez cru avoir besoin de ce genre de comique, et vous avez à dessein placé dans la cargaison un peu de contrebande française. Je crois, messieurs les auteurs, que vous vous êtes trop défiés de vos moyens; *la Revanche* ne peut pas exciter le rire comme *Scapin* et *le Légataire*; elle ne le doit pas; mais je suis sûr qu'alors qu'on la joue un sourire aimable est sur les lèvres de la bonne compagnie et je crains que *Franceska-Nérine* et *Didier-Crispin* ne lui donnent quelquefois des distractions.

Pour ne pas terminer par un trait de satire, j'ajouterai que le rôle d'*Eliska* me paraît bien tracé, qu'il a du naturel, de la mesure et de la grace, etc., etc.

BEUGNOT.

L'auteur de la lettre qu'on vient de lire critique avec une politesse exquise et une *raison* merveilleusement *assaisonnée*, la couleur *française* que nous avons donnée à quelques-uns de nos *Polonais*. Il aurait pu étendre cette critique à toute la pièce. Les personnages de *la Revanche* ne sont en effet guère plus *Polonais*, quoique la scène se passe en Pologne, que notre spirituel critique n'est allemand dans son style, quoiqu'il nous écrive du fond de l'Allemagne. Le sujet même de notre comédie, c'est-à-dire l'intrigue, a quelque chose de français; aussi aurions-nous voulu placer la scène en France. Mais nous l'aurait-on permis? Mettre un Roi de France en comédie, quand on ne tolérait cette *licence* dans la tragédie qu'à condition d'y sacrifier le plus souvent, ou la vérité de l'histoire,

ou la vraisemblance dramatique, ou le simple bon sens! Nous n'y songeâmes même pas[1].

(1) Quelles lenteurs, quelles difficultés n'éprouva point la représentation de la belle tragédie des *Templiers*, de M. Raynouard? Et, après la représentation, par quelles satires officielles, par quelles misérables intrigues n'essaya-t-on pas d'en atténuer l'immense succès? Heureusement ces contrariétés n'empêchèrent point M. Raynouard de composer d'autres ouvrages tirés de même de l'histoire de France; mais il ne songeait à en faire jouer aucun. Un incident singulier et que je crois fort peu connu le fit pourtant sortir de son honorable retraite.

M. de Fontanes présidait alors le corps législatif; mais il avait voulu conserver à ce corps quelque importance et quelque dignité (voyez au IIe vol. le discours prononcé à l'Académie Française pour la réception de M. Villemain). Un pareil président ne pouvait plus convenir. Par qui le remplacer? On essaya de mettre sur les rangs un candidat d'une grande naissance; cette tentative échoua contre l'attachement qu'on portait à M. de Fontanes, attachement fortifié par l'esprit d'opposition qui perçait déjà et qu'on manifestait toutes les fois qu'on pouvait le faire à scrutin secret.

M. de Fontanes ayant été réélu candidat, et M. Raynouard étant le seul des quatre autres qui eût véritablement un nom, ce fut sur celui-ci que Bonaparte jeta les yeux.

Ne le connaissant point, il se le fit présenter par un de ses ministres, sous prétexte de lui parler de son théâtre, et particulièrement des *États de Blois*, mais dans l'unique but de le *toiser* et de s'assurer s'il convenait à ses vues.

Il faut croire qu'il ne lui convint pas, puisqu'il ne l'éleva point à la présidence. Quoi qu'il en soit, l'entrevue fut piquante. On parla d'abord des *Templiers*; l'auteur fut tour à tour complimenté et critiqué. On conçoit que l'homme qui a dit à l'auteur d'*Agamemnon*: « *Votre Clytemnestre n'est qu'une bavarde* »; qui,

A défaut de la France, pouvions-nous porter notre scène en Italie? Pas davantage, car nous

trouvant mauvaises toutes les pièces de Voltaire, disait à M. de Fontanes : « *Tenez, soyez de bonne foi : Oreste, Brutus, tout « cela est détestable ; cet automne, dans mes moments perdus, « je veux refaire ces deux pièces, et vous vous chargerez des « vers*» ; on conçoit, dis-je, que cet homme-là dut trouver quelque chose à reprendre aux *Templiers*, et que M. Raynouard n'en fut ni surpris ni blessé. On le blâma surtout d'avoir voulu intéresser à une corporation célèbre par ses richesses et sa dépense. « *Vos « Templiers*, lui dit *le prince, cela mangeait le diable, au lieu « que moi, Empereur, qu'est-ce que je coûte au peuple? qu'est-ce « qu'il me faut par jour? Un verre d'eau et de sucre.* »

On en vint aux *États de Blois*. Bonaparte témoigna le désir d'en entendre au moins quelques scènes. On m'a assuré que, parmi beaucoup de conseils étranges donnés par le despote au poète, il s'en était trouvé d'assez bons pour être adoptés librement par celui-ci. De ce nombre est, dit-on, la suppression du personnage de Henri III.

Il y avait alors dans le rôle du roi ou de la reine ces trois vers :

> Quand le destin des rois dépend d'un coup d'état,
> La justice qui craint qu'un coupable n'échappe,
> Détourne ses regards... la politique frappe.

Bonaparte, interrompant le poète, lui dit naïvement, et toujours en présence du ministre : « *C'est bien, très bien ; mais il « fallait faire dire cela à un ministre.* »

Quelque temps après cette entrevue, la pièce fut jouée à Saint-Cloud. Cette représentation offrit un spectacle vraiment curieux. L'auteur y assistait, modestement confondu dans la foule. Quoique placé tout près de lui, j'avoue que c'est un autre spectateur qui excitait ma curiosité. Il était en effet piquant de voir comment

écrivions *la Revanche* à la fin de 1808. Or, depuis trois ans, la couronne d'Italie avait été *acceptée*[1] par celui qui avait déjà *accepté* la couronne de France; et, sur cette seconde couronne, étaient écrits ces mots : *Noli me tangere*, ou *Gare à qui me touche!* menace adressée aux écrivains autant peut-être qu'aux rois de l'Europe.

Dans le royaume de Naples? Mais la couronne des Deux-Siciles n'avait-elle pas été donnée et *acceptée*, par décret impérial du 20 mars 1806?

En Hollande? Mais, dès le 5 juin de la même année (1806), cette quatrième couronne n'avait-elle

Bonaparte serait affecté du personnage de Henri IV et des allusions qu'on espérait trouver dans la pièce, déjà connue par plusieurs lectures particulières. Malgré l'immobilité apparente qu'il conserva quelque temps, il fut aisé de remarquer qu'il n'était pas content de l'ouvrage et qu'il l'était encore moins du public; dans l'impossibilité d'applaudir ou de siffler, le parterre de la cour a sa manière de témoigner son mécontentement ou son approbation. Toutes les paroles de Henri IV excitèrent des murmures flatteurs qui semblèrent à Bonaparte autant d'épigrammes contre lui-même, ou autant de regrets favorables aux Bourbons. Il me parut surtout avoir peine à se contenir, pendant la scène où le brave Crillon refuse d'assassiner Guise. Selon son usage, dans ses mouvements de colère concentrée, il prit du tabac huit ou dix fois avec une espèce de contraction nerveuse, et depuis ce moment il ne parut plus écouter la pièce. En sortant il fit défendre aux comédiens de la jouer à Paris.

(1) Voyez dans le *Moniteur* la séance du *Sénat-Conservateur* du 18 mars 1805.

pas été donnée et acceptée à la condition de n'être qu'une annexe de la couronne de France[1].

Voilà déjà, de bon compte, quatre royaumes qui, vu *leur nouveauté*, étaient interdits à la muse comique. Où donc irons-nous faire agir et parler nos personnages?

En Espagne, nous dira-t-on. Eh! vraiment oui! c'était là notre affaire; toutes les convenances s'y

(1) Ce fut une véritable comédie que cette séance des Tuileries, où une députation hollandaise vint supplier Napoléon de donner de sa main paternelle un roi à la république de Hollande, et de porter son choix sur le prince Louis, son frère. Le simple récit de cette séance, inséré au *Moniteur* du lendemain, est assurément une des pièces les plus curieuses de cette époque féconde en curiosités. Mais voici une anecdocte qui, pour n'avoir pas trouvé place dans le *Moniteur*, n'en est pas moins authentique et qui peut-être n'en amusera pas moins mes lecteurs; je la tiens d'un témoin irrécusable, d'une personne attachée de cœur et par ses fonctions à la cour du nouvel intronisé. Celui-ci avait un fils, beau, spirituel et déjà aimable (c'est celui qui, depuis, est mort du croup en Hollande); Napoléon l'aimait beaucoup; il le prenait souvent sur ses genoux et se plaisait à lui faire réciter les fables de La Fontaine qu'on lui avait apprises. Le matin même du jour où la députation hollandaise allait être reçue en audience publique: Allons (dit l'empereur à son neveu), quelle fable vas-tu me réciter aujourd'hui? Et l'enfant, dans son innocence, se met en train d'obéir.

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.

L'empereur, qui ne riait guère, faillit en mourir de rire.

trouvaient; et, en choisissant cette *terre classique des intrigues amoureuses*, pour y développer l'intrigue de *la Revanche* nous n'aurions pas fait un grand effort d'esprit, car c'est en Espagne que *Federici*[1] a placé *la Bugia vive poco*, c'est-à-dire le drame même dont nous avons fait une comédie. Mais est-ce que, le 5 mai 1808, Charles IV et Ferdinand VII n'avaient pas cédé librement et volontairement, comme chacun sait, tous leurs droits à la couronne d'Espagne au modeste et généreux souverain qui réunissait déjà sous sa domination la France, l'Italie, les Deux-Siciles et la Hollande?

Et de cinq!

Le lecteur comprend sans doute à présent notre embarras. Il nous excuse et peut-être même il nous plaint. Pour nous, aurions-nous l'impertinence de nous plaindre, quand nous avons vu en 1811 un homme bien plus illustre que nous, un grand prophète, en un mot le vénérable Mathieu Lansberg, en proie aux mêmes perplexités? Après avoir, six mois d'avance, composé son almanach de 1812, avec tout l'art et toute la science dont il est capable, il envoie l'épreuve au directeur-général de la librairie qui ne lui répond point. Pressé par le temps (car le 1er janvier appro-

(1) Federici, auteur de vingt ou trente ouvrages dramatiques dont quelques-uns sont remplis d'intérêt; c'est à lui que M. Scribe a emprunté le sujet de *Valérie* (*La Cieca Nata*).

chait), il arrive de Liége à Paris et va trouver son censeur. Pendant huit grands jours, porte close; il entre enfin. « — Vous êtes bien hardi, lui dit le directeur, de vous présenter devant moi! — Mais, monsieur, il y a trois mois au moins que mon almanach est soumis à votre approbation, et j'ai cru..... — Votre almanach! je l'ai lu et je ne l'approuverai point. — Oserai-je, monsieur, vous demander pourquoi? — Pourquoi! je veux bien vous le dire : parce que vous avez l'insolence d'y pronostiquer une peste à Paris. A Paris! êtes-vous fou? à Paris, capitale de l'empire et résidence impériale! Prophète de malheur! vous voulez donc que l'empereur meure de la peste? — A Dieu ne plaise, monsieur! et, si ce n'est que cela qui vous fait retenir mon almanach, je puis à la rigueur placer ma peste à Madrid. — A Madrid, où règne un frère de l'empereur! — Eh bien! monsieur, à Milan. — A Milan! ville libre et impériale! capitale du royaume d'Italie! Y pensez-vous? — Eh bien! monsieur, à Rome. — Malheureux! c'est bien pis! Oubliez-vous que Rome a un roi au lieu d'un pape, et que ce roi est le fils de l'empereur? — Mais, monsieur, où voulez-vous donc que je place ma pauvre peste, car enfin il m'en faut une, et mon almanach ne peut s'en passer? — Il s'en passera, à moins que vous n'envoyiez votre peste en Angleterre, où probablement l'empereur ne tentera plus de faire une descente. »

Et le prophète de Liége fut obligé de céder en 1811, comme nous en 1809, aux nécessités du temps, nécessités un peu gênantes pour les auteurs dramatiques, car nous avions à peine fini *la Revanche* que la guerre contre l'Autriche nous fit craindre l'invasion de la partie de l'ancienne Pologne, où nos personnages s'étaient réfugiés.

Grace à la paix, nous ne fûmes pas obligés de déménager, et notre comédie, polonaise par les noms et par les costumes, mais au fond toute française, après avoir été approuvée par la censure, fut représentée le 15 juillet 1809, avec un grand succès. Le vainqueur de Wagram voulut la voir à son retour; il la fit jouer à Fontainebleau et s'en amusa beaucoup. « — Ce qui m'a plu davantage dans la pièce, dit-il à M. de Fontanes, c'est que la dignité royale n'y est jamais compromise, bien qu'on la croie à chaque instant au moment de l'être. Quel est l'auteur? — Ils sont deux. — Pourquoi donc ont-ils gardé l'anonyme[1]? — Je l'ignore. C'est peut-être parce qu'ils sont tous deux membres du Corps législatif[2]. — Belle raison! est-ce que j'ai défendu aux membres de ce corps d'avoir de l'esprit? Qu'ont-ils de mieux à faire? n'ont-ils point par hasard assez de loisir? Enfin, leurs noms? — MM. Creuzé

(1) Nous ne nous étions fait nommer ni au théâtre ni sur l'affiche.

(2) M. Creuzé était député de Saône-et-Loire et moi de la Haute-Marne.

et Roger.—Ah!... eh bien! *c'est égal*, leur pièce est jolie et je la reverrai avec plaisir. » *C'est égal* voulait dire : Quoique je n'aime guère ni l'un ni l'autre. Nous le savions; nous lui rendions la pareille; et peut-être que s'il se fût plaint de notre *peu d'amour pour lui* on n'aurait pas même pu lui répondre, comme le comte de Narbonne en parlant de sa mère : Sire, *ils en sont restés à l'admiration.* Cette admiration, si elle avait eu un commencement que nous sommes loin de désavouer, était bien voisine de sa fin. A peu d'exceptions près, telle était l'opinion de tout le corps législatif dont nous faisions partie, et où siégeaient alors MM. Lainé, Raynouard, et autres hommes de talent et de cœur, que Napoléon avait de bonnes raisons d'aimer encore moins que nous. Le maître ne s'abusait point à cet égard. Un jour de séance d'ouverture, je faisais partie de la grande députation. Placé tout près de notre président, M. de Fontanes, je l'entendis qui, saisissant un moment de repos, disait à demi-voix à l'empereur, en nous montrant : « *Sire, ils sont tous bons.* — Oh! (lui fut-il répondu sur-le-champ), *je n'aurais qu'à leur lâcher la parole, nous en verrions de belles! Mes cinq cent mille hommes ne suffiraient pas pour me défendre.* »

Au surplus, ce despote, dont la domination s'étendait à tout; qui, peu content d'avoir asservi presque toute l'Europe, avait menacé l'Asie, qui, maître d'un empire immense, se plaignait un jour

à M. de Fontanes *de ne régner que sur la matière tandis que le pape régnait sur les ames; qui regrettait de n'être pas né dans le siècle d'Alexandre où il eût pu se donner pour le fils d'un Dieu, et, qui plus est, le faire croire;* cet ambitieux insensé[1] fut du moins exempt d'hypocrisie, et, pour mon compte, je lui en sais gré. Je pense à cet égard, comme à beaucoup d'autres, ce que mon ami, M. Creuzé, a si parfaitement exprimé dans un petit volume[2] où il y a plus d'esprit et de raison que dans quarante gros volumes de notre histoire: « La plus mauvaise et la plus cruelle des plaisanteries, c'est d'être enchaîné et vexé au nom de la liberté. »

J'ai promis à mes lecteurs, dans la préface de *l'Avocat*, que dans celle-ci j'essaierais de tracer le tableau de la littérature pendant les dix premières années du dix-neuvième siècle. Mais dois-je tenir parole? N'ai-je pas déjà, dans mes diverses préfaces, parlé des auteurs et des ouvrages

(1) Je ne sais si M. Parceval Deschènes, géomètre et poète, frère de l'académicien à qui nous devons les poèmes des Amours Epiques et de Philippe-Auguste, a terminé un joli poème burlesque dont voici le début:

« Je chante ce héros dont la haute fortune
« Ayant pris le soleil, ira prendre la lune;
« Et qui, bientôt monté par-delà Syrius,
« S'élèvera si haut qu'on ne le verra plus.

(2) *De la liberté.*

les plus remarquables de cette époque? Le Rapport de Chénier fait à l'Institut, à l'occasion des *prix décennaux*, est-il assez incomplet ou assez empreint de partialité pour qu'il soit nécessaire de le compléter ou d'en réfuter les jugements? Enfin, cette littérature qu'on appelle aujourd'hui *impériale*, dans le dessein de la rabaisser, a-t-elle si grand besoin de champions et ne se defend-elle pas assez bien par ses œuvres?

Toutes ces réflexions, que mes lecteurs ont peut-être déjà faites, me déterminent à résumer le tableau que je voulais esquisser en une seule question que j'adresse à la conscience des jeunes détracteurs de cette époque. Est-ce une littérature digne de leurs dédains que celle qui a vu naître (entre autres productions qui ne mourront pas si tôt qu'on veut bien le dire) quatre grands ouvrages de Delille, la tragédie des *Templiers*, les meilleures comédies de Picard, les discours de M. de Fontanes, le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*?

Mais serait-il juste de me borner à cette question? Non, et je demande la permission d'en faire une seconde.

Après une révolution qui, des idées, avait passé dans le langage, combien n'était-il pas à désirer qu'il s'établît promptement, pour soutenir et encourager les bons écrits, comme pour juger et proscrire les mauvais, un tribunal équitable et sévère, un tribunal qui protégeât incessamment la règle,

les bienséances, l'ordre et le goût en toutes choses contre l'invasion prolongée de la licence universelle ?

Or, ce tribunal, ce jury que les hommes de sens appelaient de tous leurs vœux, cette *Critique* enfin qui est aujourd'hui une de nos illustrations littéraires, à quelle époque de notre histoire s'est-elle élevée plus haut et a-t-elle rendu plus d'arrêts solennels et salutaires que durant les dix années dont nous parlons ? A quelle époque la raison s'exprima-t-elle avec plus d'énergie, de politesse ou d'esprit que sous la plume des Fontanes, des Bonald, des Esménard et des Fiévée, dans le *Mercure de France;* des Dussaut, des Hoffman, des Feletz, des Geoffroy, dans le *Journal des Débats;* des Nodier, des Suard, des Michaud, des Auger, etc., etc., dans la *Biographie?* Si le dix-huitième siècle eut à se glorifier de La Harpe, rendons hommage aussi à cet excellent critique; mais comment refuser sa reconnaissance à ses successeurs immédiats, à ceux qui, au dix-neuvième siècle, revenant pour la plupart de l'exil, ou sortant à peine des bastilles de la terreur, ont voué leur talent au rétablissement des saines doctrines et de l'honneur des lettres, et qui, dans cette œuvre de régénération, ont donné à la fois le précepte et l'exemple ?

PERSONNAGES.

LE ROI DE POLOGNE.
FÉDÉRIC, écuyer du roi.
LE DUC DE KALITZ.
LE COMTE SIGISMOND LOWINSKI.
HENRY, son fils.
DIDIER, valet hongrois au service du duc.
ÉLISKA, fille du comte.
FRANCESKA, suivante d'Éliska.
UN DOMESTIQUE, personnage muet.

La scène est dans le château du comte Sigismond, au pied des monts Krapaks, en Pologne.

LA REVANCHE,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon gothique. A droite, une porte qui conduit à l'appartement du comte et de sa fille; à gauche, la porte du dehors; au fond, une porte et deux croisées ouvertes à travers lesquelles on aperçoit un jardin et quelques fortifications; sur le devant, à droite, un métier à broder; à gauche, une table et un jeu d'échecs. Tous les personnages ont le costume polonais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC.

Sire, pardonnez à ma franchise; je remplis le devoir d'un serviteur fidèle en représentant à votre majesté...

LE ROI.

Allons, toujours sire et votre majesté! Ne sommes-nous pas convenus que tu m'appellerais chevalier?

FÉDÉRIC.

Eh bien! chevalier, soit. Que pensera-t-on à votre cour et dans toute la Pologne, quand on y apprendra qu'au lieu d'aller réduire les révoltés de Lemberg, vous êtes venu passer huit grands jours au pied des monts Krapaks, dans le vieux château du comte Sigismond Lowinski?

LE ROI.

Rassure-toi, Fédéric; j'ai transmis mes ordres au duc de Kalitz, commandant de Lemberg. Au moment où je parle, les révoltés sont sans doute rentrés dans le devoir; et c'est pour prévenir ici de pareils soulèvements que je suis venu visiter incognito le comte Sigismond, le plus riche feudataire de ces contrées. Ce château, mon cher Fédéric, renferme un trésor que je ne m'attendais pas à y trouver, et auquel je ne pourrais désormais renoncer sans le plus grand regret.

FÉDÉRIC.

Un trésor! voilà bien les amants. Je conviens que la fille du comte est aimable et jolie...

LE ROI.

Si aimable, que tout ce qui l'entoure me paraît charmant. Son père, excellent homme, mais qui n'est pas peut-être un esprit très brillant, m'enchante par l'originalité de sa conversation et sa prétendue philosophie. Ces jardins mal plantés, mal cultivés, d'un aspect sauvage, ont pour moi mille attraits, et les tourelles de cet antique château me semblent le palais des fées.

FÉDÉRIC.

C'est pousser l'illusion un peu loin. Mais ce palais des fées, quand en sortirons-nous?

LE ROI.

Quand je serai assuré de plaire à la belle Eliska.

FÉDÉRIC.

Eh! sire, il ne fallait donc pas vous déguiser en simple chevalier partant pour une expédition contre les Turcs; il fallait, tout en arrivant, dire : Je suis le Roi. Avec ce titre-là on ne trouve point de cruelles.

LE ROI.

Mais conçois-tu comme il est piquant pour moi d'interroger mes sujets sur ce qu'ils pensent de mon gouvernement? de m'entendre dire de bonnes vérités dont je puis profiter, ou de recevoir des éloges qui ne sont point des flatteries? Je ne suis point blasé sur ce plaisir-là. Enfin, las des intrigues de ma cour, des perfidies des femmes qui cherchent à attirer mes regards, je trouve ici une jeune personne qui a plus d'attraits qu'elles n'en ont, et une franchise qu'elles n'ont pas. Sous l'habit d'un simple chevalier, sous le nom vulgaire de Ramire, je cherche à l'intéresser, à lui plaire. Figure-toi l'excès de mon bonheur, si je parviens à être aimé pour moi-même!

FÉDÉRIC.

Je vois à vos projets un petit inconvénient; la fille de Sigismond est trop noble et trop vertueuse pour être la maîtresse du chevalier Ramire; et vous ne pen-

sez pas sans doute à en faire la femme du roi de Pologne?

LE ROI.

Pourquoi non? ignores-tu l'origine illustre des Sigismond? Serait-ce la première fois qu'ils se seraient alliés au sang royal?

FÉDÉRIC.

Et si quelqu'un vous reconnaissait?

LE ROI.

Qui pourrait me reconnaître? Le fils du comte est à son régiment et d'ailleurs ne m'a jamais vu. Le comte lui-même n'a point paru à la cour depuis mon avénement... Mais il y a une heure qu'il devrait être descendu ici avec sa fille...

FÉDÉRIC.

Oui; et voilà une heure que votre majesté attend.

LE ROI.

Que veux-tu, mon ami? je suis amoureux, il faut oublier que je suis roi. On m'a attendu souvent, aujourd'hui il faut que j'attende; ailleurs on me fait la cour, ici c'est à moi de la faire. Si l'on me reçoit mal, eh bien! mes courtisans me le paieront; et toi tout le premier. Mais chut! j'aperçois la suivante d'Eliska.

SCÈNE II.

LE ROI, FRANCESKA, FÉDÉRIC.

FRANCESKA.

Seigneurs chevaliers, je vous salue.

LE ROI.

Bonjour, Franceska. Comment se porte monsieur le comte? le verrons-nous bientôt?

FRANCESKA.

Dans un moment il va descendre.

LE ROI.

Avec sa fille?

FRANCESKA.

Ne vous impatientez pas; monsieur le comte est aussi pressé que vous de jouer une partie d'échecs.

LE ROI.

Ce sont deux personnes bien estimables que votre maître et votre maîtresse.

FRANCESKA.

Oh! pour cela, monsieur le comte Sigismond... c'est un homme!... un philosophe... Je dis le philosophe le plus grand seigneur de toute la Pologne; méprisant les honneurs, les dignités. C'est qu'il a beaucoup étudié dans sa retraite; et ce qu'il a appris dans ses lectures, il l'enseigne tous les jours à sa fille.

LE ROI.

Mademoiselle Eliska n'est peut-être pas aussi philosophe que son père ; mais elle est bien aimable.

FRANCESKA.

Et jolie ! on n'en voit plus comme cela.

FÉDÉRIC.

Il paraît qu'on ne songe pas encore à la marier ?

FRANCESKA.

Je pense que non. Cependant...

LE ROI, vivement.

Cependant ?

FRANCESKA.

Ce n'est pas qu'on ne l'ait demandée vingt fois, et de bien grands seigneurs!

LE ROI.

Oh ! je le crois. Mais ne pourrais-je savoir ?...

FRANCESKA.

Quel intérêt pourriez-vous y prendre ? Vous n'êtes pas amoureux d'elle. Si l'un de vous l'était, je le plaindrais fort.

LE ROI.

Et pourquoi donc?

FRANCESKA.

Pourquoi ? pourquoi ?...Vous êtes, sans contredit, de fort honnêtes gens, de braves chevaliers, qui vous battrez sûrement très bien contre les Turcs ; mais, soit dit sans vous désobliger, nous avons refusé mieux.

LE ROI.

Vous croyez ?

FÉDÉRIC.

Cependant, mademoiselle, mon compagnon et moi nous avons des terres en Pologne.

FRANCESKA.

Vous ne les avez pas vendues pour aller en Turquie?

FÉDÉRIC.

Non; le roi s'est chargé des frais de notre voyage.

FRANCESKA.

Ah! vous êtes donc connus du roi?

LE ROI.

Un peu.

FRANCESKA.

Je voudrais bien le voir, le roi.

FÉDÉRIC.

Il ne tiendrait qu'à vous; et ce n'est pas sa faute si.,..

FRANCESKA.

Il est brave comme un César, à ce qu'on dit; il est à l'armée, comme à sa cour, au premier rang.

LE ROI.

Il fait son devoir.

FRANCESKA.

Puissiez-vous revenir de cette expédition! car il serait affreux... Vous me plaisez fort, messieurs; je vous le dis sans façon.

LE ROI.

Vous êtes si obligeante, belle Franceska, et nous sommes si certains de ne pas mourir de la main des Turcs, que nous vous prions, mon ami et moi, de garder jusqu'à notre retour cette bague....

FRANCESKA.

Oh ! le beau brillant !

LE ROI.

Veuillez l'accepter et vous souvenir un peu de nous.

FRANCESKA.

Je n'ai pas besoin du diamant pour cela ; mais, puisque vous l'exigez.... Voici monsieur le comte et sa fille ; messieurs, je suis votre servante. (à part.) Quel dommage que ce jeune homme ne soit qu'un simple chevalier !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE ROI, ÉLISKA, LE COMTE SIGISMOND, FÉDÉRIC.

LE COMTE.

Mais quand je vous dis, ma fille...

LE ROI.

Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous saluer. Mademoiselle, agréez mon respect.

LE COMTE.

Bonjour, messieurs. Parbleu ! je suis bien aise de vous trouver ici et de vous faire juges entre ma fille et moi.

LE ROI.

De quoi s'agit-il donc ?

LE COMTE.

Ma fille a des principes, des vertus, de l'esprit, des talents; mais il lui manque une chose essentielle : elle n'a pas de philosophie.

LE ROI.

Ah! cela est fâcheux! heureusement mademoiselle me paraît avoir de quoi s'en consoler.

LE COMTE.

Elle n'aime point la retraite.

FÉDÉRIC.

C'est singulier, à son âge!

ÉLISKA.

Pardonnez-moi, j'aime la retraite, et surtout celle-ci; mais il me semble quelquefois que j'aimerais assez la ville et un peu le monde. Quand ces messieurs nous ont fait l'honneur de venir ici, il y avait huit ou dix mois qu'un étranger n'avait paru dans ce canton. Je conçois qu'un particulier sans bien, sans liaisons, vive constamment enterré à la campagne; mais je m'étonne que mon père, avec son nom et sa fortune, reste obstinément éloigné du monde et de la cour.

LE COMTE.

Aller à la cour! moi! tu me connais bien! D'abord, le nouveau roi ne m'a pas invité à sa cour; mais, quand il m'y aurait invité, je n'y aurais certainement point paru. Ah! mon enfant, je vois bien que tu n'as pas lu Aristote.

ÉLISKA.

Non; mais j'ai lu quelque part qu'Aristote allait à la cour.

LE COMTE.

C'est vrai; mais il conseillait de ne point y aller. Oh! c'était un grand philosophe!

ÉLISKA.

A la bonne heure; mais mon sexe, mon âge rendent peut-être excusable ce désir que j'ai de voir le monde, et que sais-je? d'en être vue; car il est possible que j'aie, sans m'en douter, cette fantaisie assez ridicule, et je ne veux pas me donner pour meilleure que je ne suis.

LE ROI, à part.

Elle est charmante.

LE COMTE.

Je ne conçois rien aux jeunes personnes d'aujourd'hui. C'est comme son opinion sur l'expédition glorieuse à laquelle vous allez prendre part. Mais tu as beau dire, je veux y envoyer mon fils Henry.

ÉLISKA.

Ah! ciel! mon frère!

LE COMTE.

Et pourquoi pas? où pourrait-il mieux employer son courage?

ÉLISKA.

C'est sans doute, mon père, une entreprise fort sage qu'une guerre contre les mécréants; vous le croyez, tout le monde le dit, et je dois le croire aussi.

LE COMTE.

Non, tu ne le crois pas. Je le vois, tu blâmes ces messieurs.

LE ROI.

Mademoiselle voudrait-elle que nous restassions?

ÉLISKA.

Mais s'il y avait assez de monde pour battre ces pauvres Turcs, je ne vois pas pourquoi vous quitteriez vos parents, vos amis, et...

FÉDÉRIC.

Et peut-être la beauté qu'il aime.

LE COMTE.

Voilà le mérite.

LE ROI, regardant Eliska avec passion.

Il est sûr qu'il faut un grand courage pour s'éloigner d'une femme qu'on aime... surtout, si on a le bonheur d'être aimé.

LE COMTE, à part, qui a surpris ses regards.

Me trompé-je? quels soupçons!... (haut.) Allons, allons, messieurs, en attendant que vous battiez les infidèles, voyons si vous me battrez; faisons une partie d'échecs.

(Il va se mettre au jeu.)

LE ROI, bas à Fédéric.

Demande à jouer avec lui.

FÉDÉRIC.

Monsieur le comte, voulez-vous que je prenne une leçon de vous?

LE COMTE.

Oh! non, je veux gagner monsieur; (montrant le roi.) il m'a vaincu hier. Allons, monsieur Ramire.

LE ROI, à part.

Je ne pourrai causer avec elle. (haut.) Monsieur, avec grand plaisir. (se mettant au jeu.) Mais vous aurez bon marché de moi; j'ai la tête un peu malade, et c'est vraiment pour vous complaire...

LE COMTE.

Cela se passera, au bout de cinq ou six parties....

(Eliska s'est mise à broder.)

ÉLISKA, à Fédéric.

En effet, voilà un excellent moyen de guérir!

LE COMTE, au roi qui regarde souvent Éliska.

Vous n'êtes pas trop à votre jeu.

LE ROI.

Il est vrai; je vous l'ai dit, je suis mal à mon aise.

FÉDÉRIC, à part.

Il serait mieux où je suis.

LE COMTE.

Mais que faites-vous donc? vous jouez avec mes pieces!

LE ROI.

Pardon! véritablement, je suis incapable de m'appliquer. Tenez, monsieur le comte, permettez que je me borne à conseiller mon ami; ce sera toujours jouer contre moi.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE ROI, à part, se levant et cédant son jeu à Fédéric.

Tâchons de profiter de ma liberté. (haut.) Voilà, mademoiselle, un dessin des plus gracieux que j'aie vus. (bas.) Charmante Éliska, permettez que je saisisse cette occasion....

(Il continue bas.)

LE COMTE, à Fédéric.

Doucement! ce cavalier ne peut aller là.

FÉDÉRIC.

Oh! il faudra bien tôt ou tard qu'il y arrive.

LE ROI, bas à Éliska.

Je vous en conjure, dites-moi seulement que j'espère.

ÉLISKA, haut.

Je suis vraiment flattée, monsieur, que cet ouvrage soit de votre goût.

LE ROI, s'impatientant.

Eh! mademoiselle...

LE COMTE, à Fédéric.

Je vous dis qu'il sera pris.

FÉDÉRIC.

Chevalier Ramire, vous entendez; conseillez-moi donc.

LE ROI.

Je vois, je vois d'ici; c'est bien joué.

(Il continue de parler bas à Éliska.)

LE COMTE, à part.

Mais il parle à ma fille avec une action!

FÉDÉRIC, au comte.

A vous, monsieur le comte.

LE COMTE.

Pardon... c'est que...

FÉDÉRIC, un peu haut, remarquant l'inquiétude du comte.

Attention ! (moins haut.) Je suis plus fort que vous ne croyez.

LE COMTE, voyant le roi parler vivement à Éliska.

Oh ! pour le coup, il faut...

(Il se lève.)

FÉDÉRIC.

Mais, où allez-vous donc?

LE COMTE.

Je reviens.

(Il s'avance vers les amants.)

FÉDÉRIC, à part.

Diable! comment l'avertir? (haut.) Echec au roi.

LE ROI.

Plaît-il? (se remettant.) Echec au roi? Je vous le disais bien, mademoiselle, monsieur votre père se laissera vaincre. (feignant d'apercevoir seulement le comte.) Eh bien! qu'est-ce, monsieur le comte? vous quittez la partie? c'est avouer votre défaite.

LE COMTE.

Oui, je sais... mais votre malaise m'a gagné. Et puis j'oubliais que voici l'heure où je dois donner une leçon... de philosophie à ma fille, et je vais, si vous voulez bien le permettre...

LE ROI.

C'est à nous de vous laisser libre. Le devoir que vous voulez remplir est trop respectable... (avec un sérieux

plaisant.) Quand le philosophe Cicéron, dans sa retraite de Tusculum, initiait sa chère Tullie aux plus sublimes leçons du Portique, les chevaliers romains se fussent bien gardés de le troubler.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ÉLISKA, LE COMTE.

LE COMTE.

Ma fille, que vous disait le chevalier Ramire pendant la partie d'échecs?

ÉLISKA.

Mon père, il me disait qu'il m'aimait de toute son ame.

LE COMTE.

Auriez-vous oublié que j'ai promis votre main au seul homme digne d'y prétendre, au duc de Kalitz?

ÉLISKA.

Non, mon père.

LE COMTE.

Quoique le projet de ce mariage soit encore ici un secret, ignorez-vous que je l'attends sous huit jours avec votre frère Henry?

ÉLISKA.

Non, mon père.

LE COMTE.

N'êtes-vous pas décidée à l'aimer?

ÉLISKA.

Non, mon père.

LE COMTE.

Non, mademoiselle!

ÉLISKA.

Comment l'aimerais-je? je ne le connais pas.

LE COMTE.

Je le connais, moi. Quand je dis que je le connais, je ne l'ai jamais vu; mais sa famille fut toujours amie de la mienne; j'ai partout entendu vanter sa valeur, ses lumières...

ÉLISKA.

J'y crois.

LE COMTE.

Son amabilité.

ÉLISKA.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE COMTE.

C'est-à-dire que sur ce point vous ne vous en rapporteriez pas à moi?

ÉLISKA.

Si vraiment; mais j'y suis plus intéressée que vous.

LE COMTE.

Ce qui m'étonne, c'est qu'avec la tournure piquante et originale de son esprit il n'ait pas imaginé de nous ménager quelque surprise.

ÉLISKA.

Il me surprendra bien si je le trouve aussi aimable qu'on le dit.

LE COMTE.

Au surplus, c'est la première de nos conditions: rien de conclu si le duc vous déplaît. Mais sûrement il vous plaira; il faut qu'il vous plaise. Pourquoi ne vous plairait-il pas?... Eh bien! de quoi riez-vous donc?

ÉLISKA.

« Ma chère fille, je veux ton bonheur; mais je le veux « à ma manière: choisis pour époux qui tu voudras, « pourvu que ce soit le duc de Kalitz; en un mot, je te « laisse entièrement libre, à condition que tu n'auras « pas d'autres volontés que les miennes. » Convenez-en, mon père, n'est-ce pas à peu près ce que vous voulez dire?

LE COMTE.

Point du tout, point du tout... Est-ce que par hasard vous aimeriez le chevalier Ramire?

ÉLISKA.

Celui-là, du moins, nous l'avons vu et nous pouvons le juger.

LE COMTE.

Quoi! mademoiselle!

ÉLISKA.

Rassurez-vous, mon père: ne puis-je le trouver aimable sans l'aimer? A dire vrai pourtant, il devrait vous convenir mieux que le duc.

LE COMTE.

Et comment cela, s'il vous plaît?

ÉLISKA.

Le duc n'est-il pas un homme de cour? Ne faites-

vous pas profession de n'aimer ni la cour, ni ceux qui la fréquentent?

LE COMTE.

Oh! il y en a qui sont aimables.

ÉLISKA.

Il est plus sûr, dans vos principes, de préférer ceux qui n'y vont pas; et, par exemple, monsieur Ramire, simple chevalier, sans crédit, sans place, vraisemblablement sans fortune, devrait être un gendre précieux pour un philosophe comme vous.

LE COMTE.

Je suis philosophe, certainement; mais tu sens bien que la fille de Sigismond Lowinski ne peut épouser qu'un grand seigneur.

ÉLISKA.

Un grand seigneur! Ah! mon père, mon père, si votre élève en philosophie osait vous rappeler vos propres leçons...

LE COMTE.

Mes leçons! mes leçons!... Il ne s'agit pas de cela, il s'agit de ton bonheur.

ÉLISKA.

Pardon, il s'agit aussi de l'honneur de mon maitre. N'allez pas devenir moins philosophe que moi; en vérité, vous ne le seriez pas assez.

LE COMTE, riant malgré lui.

Allons, allons, mademoiselle, rentrez dans votre appartement, et laissez-moi songer aux moyens..... (avec affection.) Va, mon enfant, sois tranquille: je t'aime;

je me trouve heureux d'être ton père; je trouve heureux celui qui deviendra ton époux.

ÉLISKA.

Mais ce sera le duc?

LE COMTE.

Ce sera... ce sera... le plus digne de toi.

ÉLISKA, l'embrassant.

Ah! je m'en fie à la tendresse de mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, seul.

Sa gaîté me rassure; cependant il est de la prudence... (Il appelle.) Holà! quelqu'un. Ce que c'est que d'être confiant, hospitalier! Moi qui ai le coup d'œil si sûr, dont la pénétration n'est jamais en défaut, j'ai accueilli presque sans examen... (à un domestique qui paraît.) Priez monsieur le chevalier Fédéric de vouloir bien se donner la peine de se rendre seul ici. (Le domestique sort.) Il faut absolument que j'éloigne ces jeunes gens. Sot compliment à faire qu'un congé! mais il le faut. Armons-nous de courage, voici Fédéric.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FÉDÉRIC.

LE COMTE.

Pardon, monsieur, si je vous ai prié de venir. J'ai un service à vous demander auprès du chevalier Ramire.

FÉDÉRIC.

Disposez de moi, monsieur le comte. (à part.) Je crains fort pour les amours du roi.

LE COMTE.

Je vous dirai donc... (à part.) Je ne sais par où commencer. (haut.) C'est un homme... c'est un homme charmant, au moins, que votre ami.

FÉDÉRIC.

Mon ami!... oui, n'est-ce pas?

LE COMTE.

On n'a pas plus d'usage du monde, un meilleur ton, un esprit plus agréable, une physionomie plus douce et plus ouverte.

FÉDÉRIC.

Oui; mais c'est surtout son cœur, son caractère...

LE COMTE.

Excellent : aussi, je serais le plus heureux homme du monde si je pouvais passer mes jours avec lui.

FÉDÉRIC.

Ah! monsieur, ce serait aussi le comble de ses vœux.

LE COMTE.

Mais la gloire vous appelle.

FÉDÉRIC.

Qu'à cela ne tienne... Nous pouvons rester ici quelque temps encore, et je vais dire à mon ami que vous le priez...

LE COMTE.

De continuer sa route.

FÉDÉRIC.

O ciel! de...

LE COMTE.

Écoutez, monsieur Fédéric; vous m'avez l'air d'un galant homme, et je dois vous dire ma pensée tout entière.. Je crois votre ami un chevalier noble, délicat, incapable de manquer aux lois de l'hospitalité; mais je crains que, sans le vouloir peut-être, il ne cherche à plaire à ma fille, qui, sans le vouloir aussi, pourrait bien le trouver ce qu'il est, c'est-à-dire fort aimable. Monsieur Fédéric, vous me plaisez beaucoup; mais, je vous en conjure, épargnez-moi le chagrin de dire en face à votre ami... Imaginez un motif pressant; et demain, de bon matin... déjeunez avec nous; joignez à vos chevaux ceux des miens qui vous plairont le plus, et choisissez dans mes gens tous les guides qu'il vous faudra pour abréger et assurer votre route, au sortir de ce château.

FÉDÉRIC.

Quoi! vous voulez que dès demain?... (à part.) Le roi va être au désespoir.

LE COMTE.

Mettez-vous à ma place. Vous connaissez ma naissance, ma fortune. Le comte Sigismond, dont la famille a donné deux reines à la Pologne, peut-il unir sa fille à un inconnu?

FÉDÉRIC.

Un inconnu! mais... (à part.) Si nous pouvions gagner du temps par une demi-confidence!

LE COMTE.

Le chevalier Ramire! qui diable connaît cela! sans emploi...

FÉDÉRIC.

Pardonnez-moi; mon ami ne laisse pas que d'occuper dans l'état certain poste... et si, connaissant votre antipathie pour la cour, il ne m'avait pas expressément défendu de vous dire...

LE COMTE.

Plaît-il?

FÉDÉRIC.

Rien : mais mon ami n'est pas si inconnu que vous croyez; vous-même le connaissez... de nom du moins; et peut-être que l'époux que vous destinez à votre fille...

LE COMTE, à part.

Ah! quel soupçon! (haut.) Expliquez-vous.

FÉDÉRIC.

Il est dans la vie des circonstances où, pour ne devoir qu'à son propre mérite l'attachement de ce qu'on aime, on prend un titre modeste, un nom sans éclat.

LE COMTE.

N'achevez pas : je suis humilié... j'allais offenser sans le savoir... Je le vois, le prétendu chevalier Ramire est un seigneur déguisé.

FÉDÉRIC.

Je ne dis pas cela.

LE COMTE.

Et moi, monsieur, je le devine ; oui, je lis dans vos yeux ; j'ai lu aussi dans les siens... certain air de grandeur... je suis physionomiste.

FÉDÉRIC.

J'en suis persuadé ; cependant...

LE COMTE.

Vous cherchez en vain à m'échapper. Je suis sûr à présent, ce qui s'appelle sûr, que votre ami est peut-être... un personnage de la plus haute importance.

FÉDÉRIC, à part.

Allons, il l'aura deviné.

LE COMTE.

Oui, je l'ai deviné; c'est un duc.

FÉDÉRIC.

Un duc ! (à part.) Oh ! pour cela, je puis le laisser croire. (haut.) Ma foi, monsieur le comte, puisqu'il n'y a pas moyen de vous rien cacher...

LE COMTE.

C'est vrai, et tellement vrai que, si vous me pressez un peu, je vais vous dire le nom de ce duc.

FÉDÉRIC.

Son nom! ah! par exemple, celui-là serait fort.

LE COMTE.

Point du tout; rien de plus simple : c'est le duc de Kalitz.

FÉDÉRIC.

Le duc de...

LE COMTE.

Ne faites pas l'étonné. Je ne l'avais jamais vu; mais c'est lui-même, je n'en doute plus.

FÉDÉRIC.

Si vous le voulez absolument...

LE COMTE.

Je le reconnais là. Il est un peu original, votre ami; il aura voulu, sous un nom supposé, étudier nos sentiments, se faire aimer pour lui-même.

FÉDÉRIC.

C'est cela, vous y êtes. Mais je ne reviens pas de votre pénétration.

LE COMTE.

Si une chose doit vous étonner, c'est que je ne l'aie pas deviné plus tôt.

FÉDÉRIC.

Bon!

LE COMTE.

Est-ce qu'il ne vous a pas dit que ma fille lui était promise s'il parvenait à lui plaire?

FÉDÉRIC, à part.

Ciel! (haut.) Promise au duc! il ne m'en a pas dit un mot.

LE COMTE.

Je ne l'attendais que dans huit jours avec mon fils Henry qui sert dans son régiment.

FÉDÉRIC.

Dans huit jours? (à part.) Passe encore; le roi aura le temps de savoir s'il est aimé.

LE COMTE.

Vous ne saviez pas cela?

FÉDÉRIC.

Mon Dieu! non.

LE COMTE.

Et j'allais le congédier! je ne me le serais jamais pardonné. Ah! je vais réparer mon erreur en courant l'embrasser.

FÉDÉRIC.

Non pas, non pas, je vous en prie; gardez-vous-en bien. Laissez-moi le prévenir : il m'en voudrait d'être convenu de son déguisement.

LE COMTE.

Bah! vous vous moquez; il en rira.

(Il veut sortir.)

FÉDÉRIC, l'arrêtant.

Souffrez, de grace... Je crains pour lui une émotion trop vive.

LE COMTE.

Point du tout. Eh! le voici lui-même.

FÉDÉRIC, à part.

Ma foi, je ne réponds de rien.

SCÈNE VII.

LE COMTE, LE ROI, FÉDÉRIC.

LE COMTE, à bras ouverts.

Embrassez-moi, mon cher ami. C'est donc ainsi que vous vouliez nous tromper? mais votre ami m'a tout avoué.

LE ROI, étonné.

Plaît-il? avoué... quoi donc?

FÉDÉRIC.

Pardonnez, mon cher duc, si j'ai trahi votre secret. Quand vous saurez mes motifs...

LE ROI, de même.

Mon cher duc!

LE COMTE.

Allons, ne voulez-vous pas encore jouer la surprise? Vous êtes reconnu, mon gendre.

LE ROI, de même.

Votre gendre!

LE COMTE.

Je devrais vous gronder; mais le moyen, quand je suis si joyeux! Oh! combien ma fille va être étonnée! J'espère aussi qu'elle sera satisfaite d'apprendre... Je cours la chercher et je vous la ramène. Elle devait éviter un chevalier inconnu, mais non pas le duc de Kalitz.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE ROI, FÉDÉRIC.

LE ROI.

Le duc de Kalitz! mon gendre! m'expliqueras-tu cette énigme?

FÉDÉRIC.

Nous n'en avons pas le temps. Sachez seulement qu'on nous congédiait; que, pour parer le coup, sans pourtant vous découvrir, j'ai supposé, ou plutôt laissé croire, que vous étiez un grand seigneur déguisé, un duc, enfin le duc de Kalitz; que, par malheur, ce duc est précisément l'époux que, sans le connaître, on destine à Éliska; qu'il arrive dans huit jours pour la noce; qu'on vous prend pour lui; qu'il faut ou partir sur-le-champ, ou vous découvrir, ou chercher à plaire sous son nom.

LE ROI.

Le choix n'est pas douteux, mon ami; soyons le duc de Kalitz. C'est, par parenthèse, le meilleur et le plus aimable officier de mon armée. Ce n'est pas la première fois que nous nous serons trouvés en rivalité. Mais s'il s'avisait de venir avant huit jours! Lemberg, où il commande, n'est qu'à vingt milles de ce château.

FÉDÉRIC.

Pour plus de sûreté, expédiez-lui, ainsi qu'au jeune comte Henry, un ordre d'y rester huit jours encore.

LE ROI.

Excellente idée! ils me sont utiles là, d'ailleurs, et me gêneraient fort ici. Prépare l'ordre; mais comment l'enverrons-nous?

SCÈNE IX.

FRANCESKA, LE COMTE, ÉLISKA, LE ROI, FÉDÉRIC.

LE COMTE.

Viens, mon enfant. Tu vois ce modeste et simple chevalier qui baisse les yeux, qui a l'air si embarrassé, que je voulais congédier tout à l'heure.

ÉLISKA.

Eh bien! mon père?

LE COMTE.

Eh bien! c'est un amant déguisé qui cherchait à te plaire sous un faux nom; c'est le duc de Kalitz.

ÉLISKA, à part.

Qu'entends-je?

FRANCESKA, à part.

Le duc de Kalitz!

ÉLISKA.

Eh quoi! monsieur serait?...

LE COMTE.

L'époux que je te destine.

LE ROI.

Si toutefois j'ai le bonheur de plaire à mademoiselle.

Loin de moi l'idée de rechercher sa main sans être sûr de son cœur !

ÉLISKA.

Il eût été plus simple et peut-être plus digne de vous, monsieur le duc, de ne pas vous présenter sous un nom supposé ; la franchise des nobles Polonais, permettez-moi de vous le dire, répugne à ces déguisements.

LE COMTE.

Ne vas-tu pas lui faire un crime de cet innocent artifice ? Son nom et son rang n'étant pas connus, il a pu mieux juger de beaucoup de choses.

ÉLISKA.

Êtes-vous bien sûr, mon père, que nous n'y ayons rien perdu ?

LE ROI.

Perdu ! ah ! mademoiselle, vous ne pouviez tous deux qu'y gagner.

ÉLISKA.

Nous donnerez-vous au moins des nouvelles de mon frère Henry ?

LE ROI.

De monsieur votre frère, mademoiselle ?... il se porte à merveille.

ÉLISKA.

Pourquoi donc n'est-il pas venu avec vous ? Je lui en veux beaucoup.

LE ROI.

Sa présence est encore, pour quelques jours, néces-

saire à son corps. D'ailleurs, je vous l'avoue, je ne l'ai point averti que je venais ici.

LE COMTE.

C'est tout simple; voulant nous surprendre et venir incognito... Çà, mon cher ami, venez que je vous fasse voir dans ma galerie quelque chose d'assez curieux; l'arbre généalogique de la maison Lowinski. Je dis curieux; ce n'est pas, comme vous croyez bien, que je tienne le moins du monde à tous ces préjugés de naissance dont tant de petits esprits sont infatués; mais j'ai fait dessiner et encadrer cela d'une façon charmante, et il faut que vous le voyiez.

(Il donne la main à sa fille.)

LE ROI.

Très volontiers.

FRANCESKA, arrêtant le roi tandis que les autres sortent.

Monsieur le duc! monsieur le duc!

LE ROI.

Plaît-il?

FRANCESKA.

Êtes-vous content de Didier?

LE ROI.

De...

FRANCESKA.

De Didier, ce valet de chambre hongrois nouvellement entré à votre service?

LE ROI.

Ah! oui... oui. Didier; je sais... très content.

(Il veut partir.)

FRANCESKA, le retenant encore.

C'est que je l'ai connu à Wilna; c'est qu'il devait m'épouser. Est-ce qu'il ne viendra pas vous rejoindre?

LE ROI.

Oh! que si!... il viendra et nous vous marierons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FRANCESKA, seule.

Il viendra! nous nous marierons! Que les ducs ont d'esprit! C'est aussi un bien aimable garçon que Didier! simple, crédule, aimant le vin comme un Allemand; mais les femmes... ah! comme un Français. Que vois-je?... Me trompé-je! Eh! non, c'est lui! le duc m'a dit vrai... c'est Didier!

SCÈNE XI.

FRANCESKA, DIDIER.

DIDIER.

Lui-même, mon adorable! ah!... j'avais trop présumé de mes forces... C'en est fait... le saisissement... la joie de revoir... tes beaux yeux...

FRANCESKA.

Allons, embrassez-moi, monsieur, et quittez ce ton ampoulé.

DIDIER.

Tu as raison, et... (Il l'embrasse.) Çà, dis-moi, es-tu contente et surprise de me voir?

FRANCESKA.

Contente, assez; mais surprise, je ne le suis pas du tout.

DIDIER.

Quoi! tu m'attendais?

FRANCESKA.

Je savais que tu allais arriver.

DIDIER.

Bah!

FRANCESKA.

Ton maître me l'avait dit.

DIDIER.

Mon maître? et où te l'a-t-il dit?

FRANCESKA.

Ici.

DIDIER.

Ici! quand?

FRANCESKA.

Tout à l'heure.

DIDIER.

Tout à l'heure?

FRANCESKA.

D'où naît cet étonnement?

DIDIER.

En vérité, mon nouveau maître a bien peu d'égards pour moi! il me manque.

FRANCESKA.

En quoi donc?

DIDIER.

Charmé d'arriver ici huit jours plus tôt qu'on ne l'attend, il m'envoie devant lui pour annoncer son arrivée, et il se permet de venir avant moi!

FRANCESKA.

C'est fort mal à lui. Mais tu te seras donc égaré en route? dans quelque cabaret peut-être?

DIDIER.

Ah! oui; c'est bien un gourmet comme moi qui déroge à ce point-là! Je devrais avoir au moins deux heures sur lui. Je ne sais pas comment il aura fait pour me devancer; je suis à cheval, lui dans sa voiture avec M. Henry, et...

FRANCESKA.

Henry! le fils de mon maître?

DIDIER.

Eh! qui donc?

FRANCESKA.

Monsieur Henry n'est point ici, et il y a huit ou dix jours que le duc y est.

DIDIER.

Dix jours! ah! par exemple! il y a dix jours à peine que je suis à son service.

FRANCESKA.

Il est venu avec un ami, le chevalier Fédéric.

DIDIER.

Fédéric! ce sont des imposteurs, des...

FRANCESKA

Tais-toi donc. C'est bien le duc, ton maître ; il m'a donné ce brillant ; il m'a dit qu'il nous marierait ; que tu étais un brave garçon.

DIDIER.

C'est un menteur, je te le répète ; un intrigant qui se sera introduit... Il faut éclaircir cela... fais-moi voir le téméraire.

FRANCESKA.

C'est fort aisé : suis-moi.

DIDIER.

Écoute ; je voudrais d'abord le voir sans être vu.

FRANCESKA.

Poltron !

DIDIER.

Au contraire ; c'est mon courage que je crains ; je sens que, dans le premier moment, je ne répondrais pas de moi.

FRANCESKA.

A la bonne heure. Viens donc ; je te ferai voir le duc de si loin que tu n'auras rien à craindre... de ton courage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, FRANCESKA.

FRANCESKA.

Tu as beau dire, je ne saurais croire...

DIDIER.

Je veux être pendu si c'est là le duc de Kalitz.

FRANCESKA.

Allons, allons, tu plaisantes !

DIDIER.

Tu me ferais damner!... Il faut que je lui parle à ce prétendu maître! Si le hasard pouvait l'amener ici!... Oh! tu ne me connais pas; j'ai du caractère... je le traiterais... je lui dirais... monsieur... je ne sais pas qui vous êtes, mais vous saurez qui je suis. De quel droit prenez-vous ainsi le nom d'un galant homme? sortez de cette maison respectable, ou mon courroux...

FRANCESKA.

Dis-lui tout ce que tu voudras; le voici.

DIDIER.

Ah! diable! je ne le savais pas si près.

SCÈNE II.

FÉDÉRIC, LE ROI, DIDIER, FRANCESKA.

LE ROI, un papier à la main, bas à Fédéric.

Par qui enverrons-nous cet ordre à Lemberg?

FÉDÉRIC.

Je ne sais; à moins de m'en charger moi-même.

FRANCESKA.

Monsieur le duc, voilà Didier, votre valet de chambre, qui vient d'arriver.

LE ROI, à part.

Ciel!

FÉDÉRIC, bas au roi.

Pourvu qu'il soit venu seul!

DIDIER, s'approchant du roi d'un air assez fier.

Monsieur...

LE ROI, d'un ton imposant.

Qu'est-ce?

DIDIER, un peu déconcerté.

C'est que... c'est que...

FRANCESKA.

Eh bien! qu'as-tu donc?

DIDIER, bas à Franceska.

Je ne sais... il m'impose. (haut.) Monsieur... (un coup d'œil du roi le déconcerte; il se reprend et dit) Monsieur le duc... je voudrais bien savoir...

LE ROI, d'un air décidé.

Que veux-tu savoir?

DIDIER, tremblant.

Je voudrais savoir... si vous n'avez pas d'ordre à me donner.

LE ROI.

Je vous en donne un, c'est de vous retirer.

DIDIER, tout-à-fait déconcerté.

C'est ce que je vais faire.

FRANCESKA, bas à Didier.

Je suis bien aise de voir que tu as du caractère.

LE ROI.

Souvenez-vous de ne jamais paraître devant moi que je ne vous appelle.

DIDIER.

Ah! monseigneur peut être bien sûr... (à part.) Quel homme! si je pouvais prévenir mon maître; il y a du danger pour lui.

(Il va pour sortir.)

FÉDÉRIC, bas au roi.

Retenons-le un moment, et sachons de lui... (haut.) Didier!...

DIDIER.

Monsieur!...

FÉDÉRIC.

Tu es arrivé seul ici?

DIDIER.

Tu!... oui, monsieur.

LE ROI, à part.

Bon!

FÉDÉRIC.

Tu as laissé à Lemberg le jeune comte Henry?

DIDIER.

Oui, monsieur, avec le...

FÉDÉRIC, l'interrompant.

Avec le régiment; fort bien. Didier, monsieur le duc t'ordonne de repartir sur-le-champ, et de porter ces papiers à son ami Henry.

DIDIER.

T'ordonne!...

LE ROI, d'une voix forte.

Plait-il? vous hésitez, je crois?

DIDIER, tremblant.

Qui? moi! non, assurément. Votre Altesse... (à part.) que je ne connais pas... En vérité, il finira par me faire croire...

LE ROI, lui jetant une bourse.

Si tu es exact, je doublerai la somme que je te donne.

DIDIER.

De l'or! Votre Altesse Sérénissime... (à part.) Ma foi, si ce n'est pas là le duc de Kalitz, il faut toujours que ce soit un homme de mérite.

LE ROI.

Allons, pars donc. Fais diligence et choisis, ou de la main de Franceska avec une bonne dot, ou...

FÉDÉRIC.

Ou de cent coups de bâton.

DIDIER.

Non; la dot, s'il vous plaît, et je vous obéis. (à part.) Courons bien vite au-devant de mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FRANCESKA, LE ROI, FÉDÉRIC.

FRANCESKA.

Il arrive à peine, et vous me l'enlevez!

LE ROI.

Nous vous le rendrons. Vous, ma chère Franceska, qui savez maintenant que je ne suis pas tout-à-fait un homme sans nom...

FRANCESKA.

Ah! monsieur le duc!

LE ROI.

Vous voyez que monsieur le comte consent à m'accorder sa fille; disposez-la, je vous prie, à m'être favorable; répétez-lui bien que je ne peux, que je ne veux l'obtenir que d'elle-même; mais que je suis pressé par des circonstances particulières de connaître mon sort, et que je meurs d'impatience et d'amour.

FRANCESKA.

Tranquillisez-vous, monsieur le duc; ne suis-je pas dans vos intérêts?

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE ROI, FÉDÉRIC.

LE ROI.

Ce maudit valet-de-chambre pouvait-il arriver plus mal-à-propos?

FÉDÉRIC.

Non; mais pouvait-on mieux se défaire de lui?

LE ROI.

Sais-tu que je commence à être fort embarrassé du personnage que tu me fais jouer?

FÉDÉRIC.

Eh bien! sire, il en est temps encore; partons.

LE ROI.

Partir! sans être sûr du cœur d'Éliska! au moment où l'on va conclure son mariage avec le duc!

FÉDÉRIC.

Nommez-vous, et vous ne craindrez plus de rivaux.

LE ROI.

Eh! ne t'ai-je pas dit cent fois que je veux qu'elle m'aime pour moi, et non pas pour mon rang? Je suis déjà assez fâché de passer à ses yeux pour un duc.

FÉDÉRIC.

En ce cas, attendons l'événement; redoublez de tendresse et d'hommages; obtenez l'aveu de votre belle, et que le duc arrive ensuite, si bon lui semble!

SCÈNE V.

LE ROI, FRANCESKA, FÉDÉRIC.

FRANCESKA.

Messieurs, je reviens vous prévenir que monsieur le comte s'ennuie de ne pas vous voir; il prétend que le chevalier Ramire était plus galant que monsieur le duc.

LE ROI.

Ils le sont autant l'un que l'autre. Allons, mon cher Fédéric, suivons les conseils de Franceska et rejoignons le comte.

FRANCESKA.

Vous le trouverez assis sur ce banc de verdure que vous voyez d'ici, méditant sur le néant des grandeurs et sur l'ennui des cours.

LE ROI.

C'est bien le cas de joindre nos réflexions aux siennes.

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

FRANCESKA, seule.

C'est un philosophe aussi que le duc; mais je crois mon maître plus profond... Que vois-je?... Didier qui revient! par quelle aventure?

SCÈNE VII.

FRANCESKA, DIDIER, ET ENSUITE HENRY ET LE DUC DE KALITZ.

FRANCESKA.

Comment, te voilà! et les dépêches de ton maître?

DIDIER, regardant d'un air mystérieux.

Paix! (au duc et à Henry.) Vous pouvez entrer, messieurs, il n'y est pas.

HENRY.

Il n'y est pas! qui?

DIDIER, de même.

Chut! vous le saurez; éloignez Franceska.

HENRY.

Ma chère enfant...

FRANCESKA, à Henry.

Mon cher maître! quelle joie pour moi...

HENRY.

Tu me la témoigneras dans un autre moment; laisse-nous.

FRANCESKA.

Quoi!

HENRY, avec douceur.

Laisse-nous, je t'en prie.

FRANCESKA, s'éloignant à regret, puis revenant, bas à Didier, en montrant le duc.

Quel est donc cet autre chevalier?

DIDIER.

C'est mon maître, et bientôt le tien.

FRANCESKA.

Bah! (Elle sort en témoignant beaucoup d'étonnement, puis revient encore.) Mais, est-ce qu'il ne faut pas annoncer votre arrivée?

HENRY.

Non, pas encore.

DIDIER.

Garde-t-en bien.

FRANCESKA, à part, en sortant.

Cela est singulier!

SCÈNE VIII.

HENRY, DIDIER, LE DUC.

HENRY.

Elle est partie enfin; t'expliqueras-tu maintenant?

LE DUC.

En effet, que signifie tout ce mystère? Tu nous rencontres à vingt pas du château; et, loin de nous parler du plaisir que va causer notre arrivée, tu as l'air consterné de nous voir, et tu nous introduis ici furtivement, comme deux aventuriers.

DIDIER.

Ah! monsieur le duc... (se reprenant.) mon cher maître! depuis le peu de jours que je suis à votre service, et bien que je n'aie pu vous voir qu'un instant, vous

m'avez gagné le cœur. Quelle que soit votre position, quelque changement qui se fasse dans votre existence, je vous serai toujours attaché.

LE DUC.

Des changements! mon existence! que veux-tu dire?

DIDIER.

Monsieur, vous êtes un excellent maître, un bon gentilhomme, un brave militaire; je veux bien le croire; mais si par hasard vous n'étiez pas le duc de Kalitz, avouez-le-moi franchement; je ne vous perdrai pas.

LE DUC.

Comment, maraud! je ne suis pas le duc de Kalitz!

DIDIER.

Mon Dieu! je ne dis pas... je ne demande pas mieux... Mais...

HENRY.

Quoi? mais!

DIDIER.

C'est que, voyez-vous, il y a déjà ici un duc de Kalitz.

LE DUC.

Plaît-il?

DIDIER.

Du moins quelqu'un qui a pris son nom.

LE DUC.

Mon nom?

DIDIER.

Et qui sûrement se dispose à prendre aussi votre future.

HENRY.

Ma sœur !... Et tu lui as parlé?

DIDIER, fièrement.

Certainement, et si bien, qu'il m'a remis ce billet pour vous.

(Il se retire dans le fond du théâtre.)

HENRY, prenant la lettre.

Pour moi! (lisant l'adresse.) A monsieur le comte Henry, etc., etc., capitaine au régiment, etc. (Il ouvre.) Au duc!... (au duc.) Mon ami, le billet est à votre adresse.

LE DUC.

Ah! c'est à moi qu'il écrit? (Il ouvre, et lit à part.) Ciel! qu'ai-je lu?

HENRY.

Eh bien! mon ami, quel est le téméraire qui s'est introduit sous votre nom?

LE DUC, bas.

Je vais vous le dire. (haut.) Didier!

DIDIER.

Monsieur!

LE DUC.

Sortez.

DIDIER.

Mais, monsieur...

LE DUC.

Sortez, vous dis-je.

DIDIER, à part.

Hum ! il y a là-dessous quelque mystère... Je ne sais à présent... on se cache de moi... l'autre pourrait bien être le vrai duc de Kalitz.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRY, LE DUC.

HENRY.

Quel sang-froid! Je ne vous conçois pas; quand il s'agit de nous faire justice à tous deux!

LE DUC.

Modérez, mon cher Henry, cette vivacité. Je suis, comme vous, un peu étonné de trouver, en arrivant ici, que j'y étais déjà; mais si celui qui a eu la bonté de me représenter était d'un rang...

HENRY.

D'un rang! est-il un rang qui autorise une pareille action et qui puisse m'empêcher de la punir? J'admire votre tranquillité. Laissez-moi aller trouver cet aventurier, le démasquer aux yeux de mon père et de ma sœur, et...

LE DUC.

Un moment; nous le connaissons.

HENRY.

Quel est donc enfin cet audacieux?

LE DUC.

Cet audacieux... c'est le roi.

HENRY.

Le roi!

LE DUC, lui donnant la lettre.

Lisez.

HENRY, après avoir lu.

Ciel! sous un nom supposé, sous le vôtre, le prince vient chez mon père! Voudrait-il vous enlever ma sœur, la séduire? Si je pouvais le croire, j'irais de ce pas...

LE DUC.

Doucement! de la prudence.

HENRY.

De la prudence! quand il y va de l'honneur!

LE DUC.

Écoutez-moi, mon ami : je suis aussi délicat que vous sur l'honneur, et celui de votre famille doit me toucher particulièrement, puisque je ne viens ici que pour m'allier à elle; mais je ne partage pas tout-à-fait vos craintes. Si notre jeune roi s'est déguisé quelquefois comme vous, comme moi, comme tous les seigneurs d'une cour voluptueuse et galante, pour quelques amourettes passagères, il a le cœur trop noble, et votre famille est trop respectée, pour qu'il ne soit pas venu ici dans des intentions plus sérieuses. Ainsi, tout cela me paraît beaucoup moins fâcheux pour vous que pour moi; pour moi qui, d'après le portrait de votre charmante sœur et tout ce qu'on m'a dit de ses qualités, suis déjà presque amoureux d'elle; pour moi, enfin, qui dois l'épouser si je puis parvenir à lui plaire. Que j'ai lieu de craindre d'avoir été prévenu! Le

prince est bien aimable. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'il aura plu sous mon nom, et que ce sera peut-être en croyant m'aimer que la belle Éliska aura eu la bonté d'en aimer un autre.

HENRY.

Oh! que non! D'ailleurs, aussitôt que j'aurai dit à ma sœur...

LE DUC.

Mon ami, il faut être juste; le roi est encore un meilleur parti que moi. Ne croyez pas cependant que je la lui cède sans résistance; tant qu'il me restera quelque espérance de plaire à votre sœur, j'oserai la lui disputer.

HENRY.

Comptez aussi, mon cher duc, que, dans ce cas, nous vous préférerons même au roi. Mais à quoi pensez-vous donc?

LE DUC.

Je pense que, puisque mon nom est pris, je ne sais plus celui que je dois prendre ici.

HENRY.

Attendez... il me vient une idée... cela pourtant mérite réflexion. Eh! mais... pourquoi pas? Le nom que vous portez, le rang que vous avez à la cour, la jeunesse du roi, la familiarité qu'il accorde à ses courtisans, quelques aventures qui vous ont été communes, ma famille compromise aujourd'hui par lui, tout nous autorise...

LE DUC.

Que voulez-vous faire?

HENRY.

Je ne le sais pas bien encore... Mais si nous pouvions forcer gaîment le roi à sortir de son rôle? Quand nous aurions le droit de nous fâcher, il nous serait bien permis, je crois, de l'intriguer un peu.

LE DUC.

Sans doute, mais...

HENRY.

Oh! point de mais. Voici quelqu'un; sortons, et concertons-nous avant de nous montrer.

(Ils sortent comme ils sont entrés, par la porte du dehors.)

SCÈNE X.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE COMTE.

(Ils entrent par la porte du fond.)

LE COMTE.

Non, mon gendre, non, je ne vous suivrai point; je veux au contraire que vous veniez vous établir ici avec nous. Nous serons tous heureux dans cette habitation délicieuse.

LE ROI.

Mais il peut cependant arriver tel événement qui vous amène à la cour.

LE COMTE.

A la cour! moi! jamais. Ah! vivent la nature et mon

château-fort! Voyez ces fossés, ces arbres, ces bastions, ces prairies, ces contrescarpes; comme tout cela est beau! comme cela est champêtre!

FÉDÉRIC.

Tout-à-fait.

LE COMTE.

Je laisse au vulgaire cette triste folie qu'on nomme ambition; mon ame est supérieure à tous ces préjugés. J'ai paru à la cour dans ma jeunesse, un moment, du temps du feu roi. Je n'y fus pas reçu comme je méritais de l'être; mais ce n'est pas cela qui m'en a dégoûté, je vous assure.

LE ROI.

Je vous en crois. Au reste, il y a des philosophes plus faibles que vous, qui dédaignent la cour, tant qu'ils n'y sont pas accueillis; mais qui sont de bonne composition, et ne demandent pas mieux que de se réconcilier avec elle.

LE COMTE, en souriant.

Ah! je ne suis pas comme cela, moi.

SCÈNE XI.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE COMTE, ÉLISKA.

(Elle entre aussi par la porte du fond.)

ÉLISKA.

Mon père! mon père! vous ne savez pas?...

LE COMTE.

Quoi donc?

ÉLISKA.

Henry est arrivé.

LE ROI.

Votre frère !

FÉDÉRIC, à part.

Ah ! diable !

LE COMTE.

Henry !

ÉLISKA.

Il est ici, vous dis-je, je viens de l'apercevoir.

LE ROI, bas à Fédéric.

Quel contre-temps !

LE COMTE.

Quel plaisir pour moi et pour vous, mon cher duc ! Vous le saviez ; vous avez voulu nous surprendre.

ÉLISKA.

Monsieur aime fort les surprises, mais je lui pardonne celle-ci.

LE ROI.

Je vous jure que personne n'est plus surpris que moi... (à Fédéric.) Je ne me tirerai jamais de celui-là.

LE COMTE.

Eh bien ! où est-il donc ?

(Il va au-devant de Henry.)

ÉLISKA.

Le voici.

SCÈNE XII.

FÉDÉRIC, LE ROI, HENRY, LE COMTE, ÉLISKA, ET ENSUITE DIDIER, qui se tient à l'écart.

LE COMTE.

C'est toi, mon Henry! nous ne t'attendions pas sitôt. (montrant le roi.) Voilà ton ami qui t'a devancé. Eh bien! tu ne l'embrasses pas, ce cher duc?

HENRY.

Mon père, je n'osais pas...

LE COMTE.

Comment! tu n'osais pas! est-ce que vous êtes brouillés?

LE ROI, gaîment.

Non; mais il est un peu embarrassé; il a manqué à la consigne; le roi lui avait donné l'ordre formel de rester encore huit jours au régiment.

HENRY.

Je n'ai reçu cet ordre qu'en arrivant ici. Ma présence d'ailleurs n'était pas plus nécessaire à Lemberg que celle... de M. le duc; car les troubles sont tout-à-fait apaisés.

LE ROI.

Je vous sais gré de cette bonne nouvelle; mais...

ÉLISKA.

Ah! monsieur le duc, pardonnez-lui.

LE ROI, frappant dans la main de Henry.

De tout mon cœur.

LE COMTE.

Fort bien. Mais il est sûr qu'il a tort. Ah! si le roi le savait!

HENRY.

Il le sait, mon père, et il m'a pardonné. Vous connaissez tous son ame grande et magnanime.

LE COMTE.

Et comment l'a-t-il su?

HENRY.

Apprenez, mon père, un bonheur auquel vous ne vous attendiez guère. J'ai rencontré sa majesté tout près de ces montagnes, dans le plus grand incognito, et allant peut-être à Lemberg. Elle a daigné s'informer de vous, m'a témoigné le désir de vous voir, et m'a ordonné de l'accompagner jusqu'ici.

TOUS, ensemble.

Le roi!

LE ROI.

Le roi!

HENRY, au roi.

Oui, monsieur le duc.

DIDIER, à part.

En voici bien d'une autre!

HENRY.

Je lui ai demandé la permission de vous prévenir de l'honneur qu'il vous fait, et je cours le chercher.

(Il sort.)

LE COMTE.

Ah! volons tous au-devant de lui! Le roi chez moi! chez moi sa majesté!

LE ROI, bas à Fédéric.

Quel peut être le téméraire qui ose prendre mon nom?

SCÈNE XIII.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE DUC, LE COMTE, ÉLISKA, HENRY, DIDIER, dans le fond.

HENRY, introduisant le duc.

Mon père, voilà le roi, qui veut bien accepter un asile chez vous.

LE ROI, bas à Fédéric.

C'est le duc.

DIDIER, à part, avec étonnement et joie.

Mon maître était le roi!

LE COMTE.

Ah! sire, permettez qu'un fidèle sujet vous témoigne sa joie et sa reconnaissance de l'honneur insigne...

LE DUC, au comte.

Je suis charmé de vous voir, monsieur le comte; il y a long-temps que j'en avais le dessein.

FÉDÉRIC, bas au roi.

Quoi! sire, vous souffririez...

LE ROI, bas à Fédéric.

Ecoute donc, je ne puis pas trop me fâcher; s'il prend mon nom, j'ai pris le sien.

LE COMTE, au duc.

O mon maître! est-ce bien vous? vous que j'ai vu si enfant! Oui, je vous reconnais, c'est tout le portrait du feu roi.

LE DUC.

Vous me flattez, monsieur le comte.

LE ROI, bas à Fédéric.

Ma foi, la revanche est drôle; j'en veux rire et profiter.

LE COMTE, au duc.

Votre majesté veut-elle bien permettre que je lui présente ma fille?

ÉLISKA, bas à Henry.

Ah! mon Dieu! le roi va me parler.

LE DUC.

Mademoiselle, agréez mon hommage. Recevez mon compliment, monsieur le comte; il n'y a pas dans toute la Pologne une si charmante personne.

LE COMTE.

Sire, je songe en ce moment même à la marier.

HENRY, avec impétuosité.

Mon père!

LE DUC.

Puis-je sans indiscrétion vous demander quel est l'heureux époux que vous lui destinez?

LE COMTE, montrant le roi.

Le voilà, sire, si toutefois elle y consent. C'est le fils de feu mon digne ami, le duc de Kalitz, l'un de vos meilleurs officiers; il est fort amoureux, et de plus fort aimable.

(Le roi fait au duc une profonde révérence.)

LE DUC.

C'est là l'époux?...

LE ROI, au duc, d'un ton de modestie affectée.

Sire, aurais-je eu le malheur de tomber dans votre disgrace?

LE DUC, embarrassé.

Dans ma disgrace?

LE ROI.

Votre majesté ne daigne pas reconnaître son capitaine des gardes?

LE DUC.

Mon capitaine des gardes!.... pardonnez-moi.... je vous reconnais parfaitement. (à part.) Eh! mais, il prend très bien la chose.

LE ROI, au duc.

Votre majesté me permet-elle de reprendre ici mon service auprès d'elle.

LE DUC.

Mais... je n'ai rien à vous défendre. (à part.) Me voilà presque aussi embarrassé que lui.

HENRY.

Mon père, le roi devant passer la nuit ici, il faudrait...

LE COMTE.

Tu as raison. Prépare, ordonne; que tout s'empresse de le servir et de lui rendre hommage.

LE DUC.

Moins de cérémonie, je vous prie, monsieur le comte; traitez-moi en ami.

LE COMTE.

Ah! sire, mon château est si peu digne de vous recevoir!

LE DUC.

Il est magnifique votre château, monsieur le comte, et je serais fort tenté de croire que je ne suis pas le premier roi qui y soit venu.

SCÈNE XIV.

FÉDÉRIC, LE ROI, LE DUC, LE COMTE, ÉLISKA, HENRY, FRANCESKA, DIDIER, toujours dans le fond.

FRANCESKA.

Monsieur le comte! monsieur le comte! tous vos vassaux remplissent les cours du château et demandent à saluer sa majesté; ils lui apportent des fleurs, des couronnes. L'air retentit de chants d'allégresse et du cri chéri de *vive le roi!*

LE COMTE, au duc.

Daignez paraître, sire; daignez vous montrer à leurs regards.

LE DUC, au roi.

Monsieur le duc, dois-je suivre monsieur le comte? qu'en pensez-vous?

LE ROI.

Puisque votre majesté daigne me demander mon avis, je crois qu'elle ne saurait s'y refuser.

LE DUC.

Je m'en rapporte à vous, et si vous le jugez convenable....

LE COMTE.

Oui, sire, daignez vous faire voir, au moins de mon balcon, et recevoir les hommages de votre peuple fidèle.

LE DUC, au roi.

Allons, montrons-nous donc, puisqu'ils veulent absolument saluer le roi de Pologne.

(Tous s'approchent de la porte.)

LE ROI, oubliant qu'il n'est ici que duc de Kalitz, s'apprête à passer le premier, puis, par réflexion, recule avec humilité.

Ah! sire!

(Le duc, après quelques façons, s'exécute et passe le premier; puis le roi, puis Fédéric et Henry.)

LE COMTE, bas à sa fille.

Voilà un roi singulièrement poli.

ÉLISKA.

Et tout-à-fait aimable.

(Elle sort avec son père.)

SCÈNE XV.

DIDIER, FRANCESKA.

DIDIER.

C'est le roi, c'est bien le roi. J'en deviendrai fou.

FRANCESKA, à Didier.

Mais, dis-moi donc un peu, fripon que tu es...

DIDIER, la repoussant avec dignité.

Doucement! un peu moins de familiarité. Je ne me croyais que le valet de chambre d'un duc, je suis valet de chambre d'un roi!

FRANCESKA.

Faquin!

DIDIER.

Non. Je gémis le premier de la distance qui nous sépare; mais il faut savoir garder son rang.

(Il sort fièrement. Franceska voulant passer avant lui, il l'arrête et passe avant elle.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, FÉDÉRIC.

FÉDÉRIC.

Me sera-t-il permis à présent de demander à votre majesté quel a été le motif du parti singulier qu'elle a pris?

LE ROI.

Un motif assez important; écoute. Si ma décision a été prompte, ma réflexion n'en a pas moins été sérieuse. Quel est mon but ici? de m'assurer du cœur d'Éliska. Je n'étais pas sans espoir de réussir, quand le duc, prenant une revanche assez légitime, s'est présenté ici sous mon nom. Ma première pensée a été de dévoiler sa feinte; ma seconde a été de l'appuyer. Sans le savoir, il sert en effet mes projets à merveille. Le duc vient en ces lieux, ainsi que moi, pour la jeune comtesse. Si ses vœux, comme roi, sont rejetés, et si elle leur préfère les miens, comme simple duc de Ka-

litz, alors, bien évidemment, je jouirai du plus doux avantage que les rois puissent envier aux particuliers, de l'assurance d'être aimé pour moi-même.

FÉDÉRIC.

Prenez-y garde; le duc paraît aimable, et le titre de roi aux yeux des femmes....

LE ROI.

Mon sort, du moins, sera bientôt fixé. J'engagerai le duc à faire ses propositions; je réitérerai les miennes, et la belle Eliska prononcera. Toi, va m'attendre, et sois sûr que, quoi qu'il arrive, nous partirons d'ici aujourd'hui même. (Fédéric sort.) Ah! voici notre comte philosophe; il me néglige un peu pour sa majesté.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE ROI.

LE COMTE.

C'est vous, mon cher ami! je suis bien charmé de vous trouver. Pendant que le roi daigne s'entretenir particulièrement avec mon fils, je viens vous demander un conseil.

LE ROI.

Sur quoi?

LE COMTE.

Oh! il faut que vous soyez de mon avis d'abord.

LE ROI.

Cela va sans dire; on ne demande jamais conseil que pour cela.

LE COMTE.

Mon bon ami, le roi est ici; je lui parle librement, comme à vous. J'ai envie de profiter de l'occasion pour demander une place à la cour.

LE ROI.

Vous, mon cher comte! vous, avec vos principes!

LE COMTE.

Écoutez donc, les bontés du roi... les circonstances...

LE ROI.

Ah! oui, les circonstances... Eh! mon Dieu! tous ceux qui acceptent des places ne donnent pas d'autres raisons. Rien au monde, disiez-vous, ne pouvait vous tirer de vos champs et vous amener à la cour.

LE COMTE.

Tenez, on dit ces choses-là...

LE ROI.

Quand on n'est pas en faveur. Il est vrai que la faveur se rapproche de vous; le roi vous témoigne de la bienveillance, il affectionne votre fils malgré ses petits torts, et même, entre nous, il ne laisse pas que de s'occuper de votre fille.

LE COMTE.

Oui, il paraît qu'elle a fait sur lui certaine impression. Ma fille de son côté le trouve aimable. (Le roi fait un mouvement.) Mais à cet égard, mon ami, il n'y a pas de faveur qui tienne; quand même le roi daignerait

songer à l'épouser, ce que je suis bien éloigné de croire, vous êtes le premier en date, et si vous plaisez à Éliska, elle est à vous, comme je vous l'ai promis.

LE ROI, à part.

C'est un honnête homme.

LE COMTE.

Et puis, s'il faut que je vous dise toute ma pensée, la recherche que le roi daignerait faire de ma fille m'honorerait beaucoup; mais je ne sais pas si elle serait très heureuse avec lui.

LE ROI.

Et pourquoi donc?

LE COMTE.

Pourquoi? pourquoi? parce qu'il joint à de hautes qualités certaines légèretés dont Éliska a entendu parler, et qu'une femme ne pardonne guère dans un mari.

LE ROI.

Bon!

LE COMTE.

Oui, il est un peu... là... un peu... vous comprenez... un peu galant.

LE ROI.

Chut!

LE COMTE.

Qu'est-ce?

LE ROI.

Le roi est ici, il pourrait vous entendre.

LE COMTE.

Diable! j'en serais bien fâché; cela me nuirait...

Eh bien! dites-moi donc quelle place je pourrais lui demander.

LE ROI.

Quelle place? Je ne sais pas s'il y en a de vacante; mais on pourrait en créer une pour vous.

LE COMTE.

Laquelle?

LE ROI.

Mais... celle de gentilhomme-philosophe suivant la cour.

LE COMTE.

Oh! vous me plaisantez.

LE ROI.

Eh bien! sans plaisanterie, je vous conseille de demander... par exemple, la place de premier chambellan.

LE COMTE.

Quoi! vous croyez que d'emblée il m'accorderait une des premières places de la cour?

LE ROI.

Votre naissance seule vous en rendrait digne. Demandez toujours. Tenez, le voici, je crois, qui arrive.

LE COMTE.

Ah! çà, ne parlez à personne de ce que je vous ai dit du prince.

LE ROI.

Je vous en donne ma parole; mais les rois savent tout: vous verrez qu'il le saura.

LE COMTE.

J'espère bien que non.

SCÈNE III.

LE COMTE, LE DUC, LE ROI.

LE DUC.

Je suis enchanté, monsieur le comte, de votre habitation et surtout de votre accueil. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous en témoigner ma satisfaction.

LE COMTE.

Sire, vous pouvez tout. (à part.) Saisissons le moment favorable. (au duc.) Sire, si ce n'était pas trop demander, je ne vous cacherai pas que tout mon bonheur serait d'être désormais rapproché de votre personne.

LE DUC.

J'en serais charmé aussi; et en quelle qualité désirez-vous?...

LE COMTE.

Mais, sire... si la place de premier chambellan...

LE DUC.

Monsieur le comte, ce que vous demandez...

LE COMTE.

Est une grande faveur, sire, je le sais; je vous supplie de me pardonner mon indiscrétion; mais les bontés de votre majesté...

LE DUC.

Moins d'excuses, mon cher comte; je ne me trouve point offensé. Il n'y a pas très long-temps que je suis sur le trône, et j'ignore combien de temps j'y dois en-

core rester; mais, quelle que soit la durée de mon règne, je me suis bien promis d'être le plus débonnaire des rois de ma dynastie.

LE COMTE.

Puisque votre majesté est si indulgente, elle excusera cette demande qui n'avait pas paru trop déraisonnable au capitaine de ses gardes.

(Il montre le roi.)

LE DUC, au roi.

Ah!... Est-il vrai, monsieur le duc, que vous ayez encouragé monsieur le comte à demander la place de premier chambellan?

LE ROI.

Il est vrai, sire; je le lui ai conseillé.

LE DUC.

Eh bien! je veux vous consulter aussi; me conseillez-vous de la lui donner?

LE ROI.

Puisque votre majesté m'honore à ce point, j'ose lui conseiller de donner cette place à monsieur le comte.

LE DUC.

En ce cas, et à votre recommandation, je la lui donne, ou plutôt il la tiendra de vous, et elle n'en aura que plus de prix à ses yeux.

LE COMTE.

Ah! sire, les expressions me manquent pour vous témoigner...

LE DUC.

C'est monsieur le duc qu'il faut remercier.

LE ROI, à part.

Je suis fort content de mon représentant ; il a beaucoup d'esprit et de mesure.

LE COMTE, prenant la main du roi.

Monsieur le duc connaît mon amitié pour lui ; ce service y ajoute encore, et je veux, pour le reconnaître, hâter le mariage qu'il désire.

LE ROI.

Un moment, monsieur le comte ; je ne suis pas sûr du consentement de mademoiselle votre fille.

LE COMTE.

Oh ! vous l'obtiendrez.

LE ROI.

Et puis, je pourrais, par hasard, avoir tel rival...

LE COMTE.

Un rival !

LE ROI.

Oui, un rival, que vous et elle pourriez fort bien me préférer ; un rival que je n'attendais pas, (d'un ton impératif.) et qui va sans doute se déclarer.

LE COMTE.

Que dites-vous ?

LE DUC.

La vérite, monsieur le comte ; je ne prétends point le cacher à monsieur le duc, et ce rival, c'est moi.

LE COMTE.

Vous, sire ! (à part.) Est-il possible !

LE DUC, au roi.

Je sais, monsieur le duc, que vous avez à la main

de la jeune comtesse des droits plus puissants que les mieus.

LE COMTE.

Dans le fait, je la lui ai promise.

LE DUC.

Il est vrai que mon rang actuel peut me donner sur vous un grand avantage; mais la fortune a ses vicissitudes. L'amour d'ailleurs ne se mesure pas sur les rangs; aussi, quelque envie que j'aie de former cette union, je doute s'il ne serait pas plus sage à moi d'y renoncer, et je serais bien aise d'avoir là-dessus votre sentiment.

LE ROI.

Sire, la question est délicate; cependant j'y répondrai avec franchise, et sans considérer mon intérêt personnel. Vous désirez épouser Éliska?

LE DUC.

Vivement.

LE ROI.

Eh bien! sire, je crois que, loin d'y renoncer, vous devez, pour toucher son cœur, profiter de tous les avantages de votre rang. De mon côté, si votre majesté daignait me permettre une rivalité si brillante...

LE DUC, souriant.

Oui, je vous la permets.

LE COMTE, à part.

Voilà une singulière conversation!

LE ROI.

De mon côté, dis-je, je ne négligerai rien pour dé-

cider Éliska en ma faveur. Je sais le péril auquel je m'expose; mais, si je triomphe, j'en aurai plus de gloire; et, tout rang à part, vous êtes un rival assez dangereux pour qu'on soit flatté de vous combattre et honoré de vous vaincre.

LE DUC, prêt à se jeter aux pieds du roi.

Ah! Si...

LE ROI, l'interrompant.

Qu'avez-vous, sire?

LE COMTE, bas au roi.

Il a... Vous lui avez parlé trop librement peut-être.

LE DUC.

Çà, monsieur le comte, vous ne parlerez point contre le duc en faveur du roi?

LE COMTE.

Sire, je voudrais que votre majesté... D'un autre côté, la promesse que j'ai faite à monsieur... (à part.) Quel parti prendre?

LE ROI, à part.

Voilà notre philosophe dans un grand embarras!

LE COMTE.

Sire, j'aperçois ma fille.

LE DUC.

Je vous laisse; j'ai des raisons pour que monsieur le duc lui parle le premier.

LE COMTE, bas au roi.

Allons, mon cher capitaine, tâchez de réussir!

LE ROI, riant.

Oui, il me semble que cela vous fera grand plaisir.

SCÈNE IV.

ÉLISKA, LE COMTE, LE ROI.

ÉLISKA.

Mon père, je viens me plaindre à vous de Henry: j'ignore ce que je lui ai fait, mais il me parle à peine; il me fuit, et je ne puis comprendre...

LE COMTE, très rapidement.

Vision, mon enfant, bagatelle! Henry t'aime plus que jamais... Le roi me fait son premier chambellan, et les sentiments qu'il daigne avoir pour toi... Adieu... je te laisse... N'oublie pas que sa majesté... Quel honneur ce serait!... Cependant, le duc... je dois me taire... Adieu, ma fille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ÉLISKA, LE ROI.

LE ROI.

Vous me voyez, mademoiselle, l'homme du monde le plus inquiet de l'arrivée imprévue du roi. Un tel rival m'effraie, et quelque impatient que je sois de connaître mon sort, ce n'est qu'en tremblant que je vous prie d'en décider.

ÉLISKA.

Parlez-vous sérieusement, monsieur le duc? Pouvez-vous imaginer que sa majesté daigne songer à m'élever jusqu'à elle?

LE ROI.

Eh! mademoiselle, quand à la noblesse du sang on réunit, comme vous, la beauté la plus parfaite et la vertu la plus pure...

ÉLISKA.

Le roi n'a probablement pas votre indulgence, monsieur le duc. D'ailleurs, tout puissant qu'il est, il lui serait plus facile peut-être de m'assurer de son amour que de m'y faire croire.

LE ROI.

Et pourquoi, mademoiselle?

ÉLISKA.

Le roi est fort aimable, mais habitué à commander les sentiments, bien plus qu'à les attendre. Je ne sais... le bonheur de ses sujets est, dit-on, beaucoup plus assuré que celui de sa femme.

LE ROI, vivement.

Qui a pu ainsi le noircir à vos yeux, mademoiselle? Je vous assure que, si le roi dit qu'il vous aime, il vous dit la vérité; il est incapable de tromper, et son cœur est aussi constant que sincère.

ÉLISKA.

Eh! mais, monsieur le duc, on dirait que le roi vous a chargé de le défendre.

LE ROI.

Non; mais c'est qu'il faut être juste. Voilà dix fois qu'on me parle aujourd'hui de sa prétendue légèreté. Ces pauvres rois, comme on les juge! On épie, on commente leurs moindres actions; on dénature leurs sentiments et leurs discours; ceux qu'ils ont comblés de bienfaits sont les premiers à les accuser.

ÉLISKA, piquée et à part.

Quel étrange langage!... (haut et cachant son dépit.) Est-ce à moi, monsieur le duc, que ce reproche s'adresse? Vous faites, sans doute, le devoir d'un sujet fidèle en défendant le roi, mais est-ce moi qui l'accuse? En répétant quelques bruits parvenus jusqu'ici, vous ai-je dit que j'y ajoutais foi? Si j'y avais cru un moment, la présence seule du roi aurait suffi pour les détruire.

LE ROI, piqué.

Ah! sa présence!

ÉLISKA.

Sa physionomie annonce trop de franchise et de bonté pour cacher un cœur ou léger, ou perfide.

LE ROI, de même.

Ainsi, vous voilà convaincue de sa constance et de sa sincérité?

ÉLISKA.

Je ne vois pas pourquoi j'en douterais.

LE ROI.

Je vous entends; c'est lui qui sera préféré.

ÉLISKA.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, que je ne crois point que le roi daigne songer à moi.

LE ROI.

Oh! vous ne le croyez point! cela est pourtant assez facile à voir. Et d'ailleurs, vous n'avez pas voulu lui déplaire sans doute?

ÉLISKA.

Pour cela, monsieur, vous me rendez justice.

LE ROI, à part, mais de manière à être entendu d'Éliska.

O ciel! tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai fait tendait à m'assurer qu'on m'aimerait pour moi. Je m'imaginais qu'il pouvait exister une femme qui ne fût point sensible aux séductions de la grandeur et de la fortune... Douce illusion! te voilà détruite!... Après tout, c'est moi seul qui ai tort; l'épreuve était trop forte, et l'espoir d'être reine de Pologne devait nécessairement me faire préférer mon rival.

ÉLISKA.

Vous vous trompez, monsieur; ce n'est ni le rang ni la fortune qui me plairaient dans ce rival; c'est la douceur, la loyauté de son caractère. Il n'a point, par une méfiance peu obligeante, employé pour nous connaître la feinte et les déguisements. Il s'est montré d'abord ce qu'il est et nous a permis de nous montrer tels que nous sommes. Il sait aimer, il sait plaire, et si j'ai un regret, c'est qu'il ne soit pas, comme vous, simple duc de Kalitz; je lui donnerais ma main encore plus volontiers.

LE ROI.

Oh! vous la lui donnerez, je le vois, malgré son rang. Vous voulez en vain me dissimuler... peut-être vous dissimulez-vous à vous-même les motifs secrets de votre préférence; ils sont trop puissants pour que je ne leur sois pas sacrifié. Adieu, mademoiselle, adieu. Vous attendez ici mon heureux rival; je ne veux point retarder des moments si doux. Puissiez-vous trouver dans les nœuds que vous allez former les avantages que vous y cherchez, ce charme du pouvoir, ce plaisir de domination qui vous éblouit et vous entraîne! Puissiez-vous ne pas regretter un amant qui vous eût sacrifié volontiers toutes les beautés de la cour, toutes les grandeurs de la terre; qui n'a cherché, qui n'a aimé que vous, et que votre ingratitude a mis au désespoir!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉLISKA, seule.

Il sort!... monsieur le duc!.. Qu'allais-je faire? le rappeler! après ce qu'il m'a dit, après ses soupçons outrageants! O ciel! lui qui, ce matin encore, me tenait un langage si soumis et si tendre! me vanter la constance et l'amour de son rival, m'accuser de coquetterie, d'ambition! tandis que j'étais prête à refuser pour lui!... Ah! monsieur le duc, que je m'étais trompée! Mais ne me trompé-je point encore en l'accusant? Je

ne sais; le ton de ses adieux avait, à travers ses reproches, quelque chose de touchant qui m'a émue, qui m'a troublée... On vient, c'est peut-être le roi; je ne me sens point en état de l'entendre, sortons. (Elle va pour sortir.) Ah ! c'est mon père.

SCÈNE VII.

LE COMTE, ÉLISKA.

LE COMTE.

Eh bien ! ma fille, je viens de voir sortir le duc; il a passé sans me rien dire, j'ai jugé qu'il n'avait pas su te plaire.

ÉLISKA.

O mon père! si vous saviez quels discours bizarres il m'a tenus!

LE COMTE.

Vraiment! tu ne l'aimes pas ? J'en suis fâché; mais je saurai me faire une raison. (voyant venir le duc.) Ah! votre majesté a-t-elle rencontré le duc ?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LE DUC, ÉLISKA.

LE DUC.

Oui, je l'ai aperçu. (bas.) Il a l'air un peu soucieux.

LE COMTE, bas.

Cela est d'un bon augure.

LE DUC, de même.

C'est ce que nous allons voir.

ÉLISKA, à part.

Quelle gêne j'éprouve! et que vais-je répondre au roi?

LE DUC.

Eh bien! mademoiselle, vous connaissez mes sentiments pour vous; puis-je espérer de les voir agréer?

ÉLISKA.

Ah! sire, épargnez-moi. Je sais trop ce que vous êtes et le peu que je suis.

LE DUC.

Connaissez-vous mieux, mademoiselle; votre mérite et vos charmes surpassent tout ce que m'en avait appris la renommée. Personne n'a plus de droits que vous à la main du souverain de la Pologne; mais je voudrais, si je suis assez heureux pour obtenir la préférence, que le titre de roi n'y entrât pour rien. Belle Éliska, je vous en supplie, ne faites aucune attention à mon rang; séparez ma personne de toutes mes dignités.

ÉLISKA.

Mais cela est impossible.

LE DUC.

Pardonnez-moi; vous est-il si difficile de ne voir en moi que moi-même, que l'amour que vous m'inspirez? Ah! croyez que si j'avais le bonheur de vous plaire, je n'aurais rien à envier au plus grand roi.

LE COMTE, à part, se faisant violence.

Je ne dis rien; on me sera témoin que je ne dis rien.

ÉLISKA.

Sire...

LE DUC

Vous hésitez à me répondre, vous paraissez contrainte. Aimeriez-vous le duc?

LE COMTE.

Le duc!... (s'interrompant.) Mais j'ai promis de ne pas parler.

ÉLISKA.

Sire, monsieur le duc m'était déjà connu avant que je le visse. Mon père m'avait fait mille fois son éloge. Quelques personnes aussi m'avaient prévenue de l'originalité de son caractère...

LE DUC.

Oui?

ÉLISKA.

De sa froideur, de son indifférence... et moi-même...

LE DUC, l'interrompant vivement.

Lui, froid! lui, indifférent! le duc! Je vous le garantis, mademoiselle, l'homme le plus tendre et le plus amoureux... après moi, cependant.

ÉLISKA, avec joie.

Il se pourrait! Mais, sire, permettez-moi de vous le dire, vous êtes, vous et monsieur le duc, des rivaux un peu singuliers, et du reste fort généreux. Au moindre mal qu'on dit de l'un de vous devant l'autre, chacun

prend la défense de son rival avec un zèle... Il ne se défendrait pas plus vivement lui-même.

LE DUC, à part.

Allons, j'ai raccommodé sans le vouloir les affaires du roi. (haut.) Enfin, charmante Éliska, daignez vous décider et prononcer entre nous, comme entre deux rivaux dont le rang serait égal.

LE COMTE.

Allons, ma fille, je te laisse libre, parle. (à part.) Je tremble.

ÉLISKA.

Sire, j'ai pour votre majesté le plus parfait dévouement, la plus vive admiration, le plus profond respect...

LE DUC.

Ah! vous me faites frémir! Mon rival, plus heureux sans doute, a su toucher votre cœur?

ÉLISKA.

Sire, il ne le sait pas encore.

LE COMTE, à part.

Dieu!

LE DUC, au comte.

Cela est-il clair, mon cher comte? (à Éliska.) Et vous ne craignez pas de me faire cet aveu à moi-même?

ÉLISKA.

Vous l'excuserez, sire; vous êtes le père de vos sujets, le duc est un des plus aimables. Vous me garantissez son amour; pardonnez-moi de l'aimer, ne vous ayant connu qu'après lui.

LE DUC, au comte.

Elle a raison; je suis venu trop tard.

ÉLISKA, à part.

Ciel! voilà le duc!

SCÈNE IX.

FÉDÉRIC, LE COMTE, LE DUC, LE ROI, ÉLISKA.

LE ROI.

Monsieur le comte, laissant mademoiselle libre dans son choix, vous nous avez permis à tous les deux (montrant le duc.) un entretien avec elle. J'ai été si mal accueilli dans le mien que je ne demande pas quel est le résultat de celui-ci. Je trouve tout simple que mon rival ait été préféré; seulement, ne désirant pas être témoin de son bonheur, je viens, monsieur le comte, prendre congé de vous.

LE COMTE.

Ah! mon cher ami, véritablement...

LE DUC, au comte.

Attendez, mon cher comte, monsieur le duc ne part point encore.

LE ROI.

Et pourquoi resterais-je?

LE DUC.

J'ai réfléchi sur notre rivalité, et, d'après de sé-

rieuses considérations, je me décide à renoncer à la main de mademoiselle.

LE ROI.

Qu'importe? c'est d'elle seule que je voulais l'obtenir.

LE DUC.

Monsieur le duc, veuillez me juger mieux, et croire que, si j'étais aimé de mademoiselle, je ne la céderais ni à vous, ni par conséquent à personne.

LE ROI.

Que dites-vous? C'est moi qui serais préféré?

LE DUC.

Mademoiselle vient de me faire l'honneur de me le dire.

LE ROI.

Serait-il vrai?

ÉLISKA.

Je n'avais pas prié le roi de vous le répéter.

LE ROI, transporté.

Ah! belle Éliska! ah! mon cher comte! Mais qu'est-ce? vous n'avez pas l'air trop satisfait.

LE COMTE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi... (au duc.) Mais il est impossible que ma fille... que votre rang...

LE DUC.

Mon cher comte! il ne s'agit pas de rang ici; c'est à son cœur seul qu'elle doit obéir.

LE COMTE.

Ah! il n'appartient qu'aux rois de triompher ainsi d'eux-mêmes.

LE DUC.

Non, il y a moins de générosité que vous ne croyez. Mais, de bonne foi, je tiens médiocrement à mes prérogatives royales. (*apercevant Henry qui entre.*) Venez, mon cher Henry, venez être témoin d'un événement mémorable.

SCÈNE X.

FÉDÉRIC, LE COMTE, LE DUC, LE ROI, ÉLISKA, HENRY.

HENRY.

Qu'est-ce donc, sire?

LE DUC.

Henry, ne me donnez plus ce titre; je suis las des grandeurs et j'abdique la royauté.

ÉLISKA.

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Quoi! sire!

LE DUC.

Puisque l'éclat de ma couronne n'a pu m'assurer le bonheur de plaire à mademoiselle, elle ne serait pour moi qu'un fardeau difficile à porter. J'abdique, vous dis-je, et j'abdique en faveur de mon capitaine des gardes.

ÉLISKA, *à part.*

Quel soupçon!

LE COMTE.

Se peut-il?

LE ROI, prenant la main du duc.

J'accepte.

LE COMTE.

Il accepte!

ÉLISKA, devinant quel est le roi.

Mon père! quoi! ne voyez-vous pas?...

LE DUC, l'interrompant.

Je mets à ma cession une condition unique; c'est que je ne serai jamais recherché sur aucun des actes de mon règne.

LE ROI.

Cela est trop juste.

LE DUC.

Je pense encore à une chose; puisque vous voilà roi de Pologne, (ôtant sa toque.) votre majesté n'a plus que faire du duché de Kalitz, et je la supplierai d'avoir la bonté de me le céder.

LE ROI.

Je vous le rends, mon cher duc. Vous seul au monde pouviez tenter avec succès la revanche que vous venez de prendre. Soyez capitaine de mes gardes, et venez remplir auprès de moi la place que j'ai remplie aujourd'hui près de vous!

(Le duc s'incline respectueusement.)

LE COMTE.

Eh quoi! le duc serait!... Ah! que d'imprudences j'ai faites sans le savoir.

HENRY.

Je suis le seul coupable, mon père; c'est moi...

LE ROI.

Oui, mon cher Henry, je suis fort en colère contre vous... et je vous donne un régiment.

ÉLISKA.

Ah! sire, quand j'aimais le chevalier Ramire, que j'étais loin de soupçonner!...

LE ROI.

C'est ce qui rend mon triomphe plus doux. Venez, belle Éliska, venez partager avec moi le trône de la Pologne, et faire le bonheur et l'orgueil de votre époux. Vous, mon cher comte, malgré votre répugnance, consentez-vous à me suivre à la cour?

LE COMTE.

Elle est connue, sire, ma répugnance; mais on ne doit rien refuser à son roi.

FIN DE LA REVANCHE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

574056

